

# Le Témoin gaulois

[Au Fil des jours](#)

René Collinot  
2021-2022

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

## AVERTISSEMENT

Les textes recueillis dans le volume I provenaient des *Fragments* écrits à l'intention de ma famille, jusqu'à la création de mon site (décembre 2009), puis de la rubrique *Au Fil des jours* de celui-ci jusqu'au 26 décembre 2011.

Le volume II regroupe les textes de la rubrique *Au Fil des jours* publiés en 2012. Un nouveau volume est consacré à chaque année suivante : III pour 2013, IV pour 2014, V pour 2015, etc.

Ce livre correspond à l'année 2021. Comme précédemment, les textes sont présentés dans l'ordre chronologique, avec cinq instruments pour permettre au lecteur d'organiser son parcours :

- un [index des noms cités](#)
- un [index thématique](#)
- un [index des œuvres et publications citées](#)
- la [table des matières](#)
- le [renvoi aux derniers articles](#)



*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

### À propos du Brexit

« *Épais brouillard sur la Manche. Le continent est isolé !* »  
(*The Times*, 22 octobre 1957)

« *Messieurs, l'Angleterre est une île, et je devrais m'arrêter là...* »

André Siegfried (1875-1959)

Ainsi donc, après d'interminables palabres dont naguère on attribuait le monopole à certains peuples exotiques, le vaisseau Britannia a fièrement rompu les amarres qui le reliaient au Continent afin, disent les partisans du Brexit, de recouvrer son indépendance. Tous les partenaires étant assurés d'y perdre, ce sera la dernière mauvaise nouvelle politique d'une année qui n'en a pas manqué. C'est aussi l'occasion pour le Témoin gaulois de réfléchir à l'image que l'éducation, l'expérience et les médias lui ont transmise de nos voisins d'outre-Manche.

Ce sont l'éducation, la radio puis la presse et le cinéma, en un temps où le mot « médias » n'existait pas – il date en français de 1964, mais je ne l'ai connu à partir des traductions des trois premiers ouvrages de Marshall McLuhan<sup>1</sup> qu'à partir de 1967, d'abord sous la forme non traduite de « media », pluriel de « medium » – qui m'ont imposé les premières représentations du monde, et en particulier celles des pays étrangers. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu la moindre connaissance de l'univers

---

1 *La Galaxie Gutenberg : la genèse de l'homme typographique* (Seuil, 1967, paru en 1962)  
*Pour comprendre les médias*, (Seuil, 1968, paru en 1964)  
*Message et Massage, un inventaire des effets*, (Jean-Jacques Pauvert, 1968, paru en 1967.)

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

britannique avant que la guerre ne l'impose de façon quotidienne et obsédante. L'Angleterre, et surtout Londres, ce fut d'abord le refuge des plus courageux parmi les vrais Français qui refusaient Vichy et la collaboration. Ce fut un peuple et un chef courageux – Churchill – qui savaient tenir tête à l'ouragan nazi, et le tumulte radiophonique biquotidien qui accompagnait nos repas : « *Ici Londres, Les Français parlent aux Français* » ; nous nous efforcions de distinguer la suite des communiqués en dépit du brouillage de Vichy et des tentatives de réglage de nos parents qui se disputaient le contrôle du poste de T.S.F. L'école m'apprenait simultanément nos longs affrontements avec nos voisins, de la guerre de cent ans (Ils ont brûlé Jeanne d'Arc ! <sup>2</sup>) à Fachoda en passant par quelques Louis (Ils nous ont pris le Canada !) et Napoléon (« *Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !* »). Mais tout cela était trop loin pour effacer l'Entente cordiale, l'alliance dans deux guerres mondiales, et les appels de Radio Londres : les Anglais m'ont toujours été chers.

Pourtant dans mes lectures, à commencer par celle de Jules Verne, j'ai trouvé bien des traces de nos querelles passées sous la forme de caricatures et de clichés engendrés par les préjugés. Il me semble même que cette vieille inimitié s'exprime avec plus de virulence du côté anglais, mais ce n'est peut-être qu'une question de perspective ? Pour ma part, ces discours infantiles de part et d'autre de la Manche m'ont toujours fait sourire. Ces dispositions favorables auraient dû me conduire à devenir un angliciste distingué, d'autant que l'anglais fut à mon programme de la sixième à la fin de mes études, soit une douzaine d'années. Hélas, je n'ai jamais eu la moindre disposition pour les langues

---

2 Soit « *cinquante kilos d'héroïne pure* », selon un mot dont je cherche l'auteur.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

étrangères, et si j'ai aimé la littérature anglaise dès que j'ai pu m'y plonger dans les textes originaux, j'ai toujours trouvé, par un paradoxe apparent, cette langue très laide : mais l'art et la poésie transmutent le plomb en or. J'ai fini par accumuler un vocabulaire considérable et quelques bribes de grammaire, assez pour lire la plupart des œuvres de Shakespeare à David Lodge, mais bien trop peu pour écrire correctement trois lignes de suite et surtout parler cette langue, sinon avec d'autres étrangers aussi doués que moi : les Anglais ont un accent épouvantable ! Quant à mon expérience, elle est très courte : d'abord trois brefs séjours à Londres, sans jamais m'en éloigner beaucoup, m'ont permis d'apprécier un dépaysement que je n'ai trouvé nulle part ailleurs, malgré les ressemblances frappantes de nos deux capitales, et de constater que les passants ou les employés à qui l'on s'adressait se montraient aussi malgracieux que les Français avec les étrangers (il paraît que nous avons récemment perdu cette réputation : il se peut, et je le souhaite, que ce soit aussi le cas de nos voisins) ; ensuite la chance d'avoir connu un tout petit nombre d'Anglais, mais tous très sympathiques.

Quoi qu'il en soit, le Brexit ne m'a pas plus surpris que beaucoup de mes compatriotes, bien que la débilité de ses promoteurs et la bêtise habituelle des masses qui les ont suivis m'aient indigné et peiné. J'avais appris de mon professeur d'histoire du lycée Chaptal, M. Vincent, qu'il existe sinon des constantes dans l'histoire européenne, du moins des tendances durables qui l'expliquent. Par exemple, de même que la monarchie française, prise dans l'étau des Habsbourgs, maîtres des Pays-Bas, de l'Autriche et de l'Espagne, s'est toujours efforcée de maintenir dans la division la poussière d'états qui composaient l'Allemagne et l'Italie pour y trouver des alliés – et il fallut Louis-Napoléon, ce

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

bizarre aventurier, à la fois jouisseur et esprit aussi généreux que fumeux, la tête tourneboulée par la « gloire » de son oncle comme don Quichotte par les romans de chevalerie, pour tourner le dos à cette politique au nom du « principe des nationalités » – de même l'Angleterre a toujours veillé à maintenir l'Europe dans la division et à empêcher qu'une grande puissance y apparaisse et y exerce une trop longue hégémonie. Entrer d'un pied seulement, dans l'Union européenne, c'était en tirer de grands avantages en limitant les inconvénients, et se donner les moyens d'en contrôler le fonctionnement. Malheureusement les autres pays de l'Union, sous l'impulsion conjointe de l'Allemagne et de la France, ont peu ou prou accepté de resserrer leurs liens : une Europe unie, voire confédérée, était un vieux cauchemar britannique. Bien entendu les temps ont changé et l'Angleterre n'est plus qu'une puissance moyenne parmi d'autres, qui ne peuvent se faire entendre qu'en s'unissant. Mais comment le faire comprendre à ces braves ménagères que la télévision nous montre, leur sac à provisions à la main, éternelles dupes du jeu politique et perdantes du jeu économique, fières et ravies de « reprendre leur destin en main » ?

Sans être expert ès traités internationaux, on voit bien que l'accord si longuement débattu pose autant de problèmes qu'il prétend en résoudre. Gageons que les politiciens des deux rives de la Manche se feront un plaisir de les soulever et de les envenimer. L'histoire des conflits intra-européens est loin d'être terminée. Espérons du moins qu'ils ne se dérouleront plus que sur le plan économique !

Lundi 4 janvier 2021

## Une Histoire de payse

« *Je n'ai pas le mal du pays, mais j'ai le mal des morts* »

(Louise Michel, *Mémoires*, 1886)

Ma petite patrie morvandelle, beaux paysages et terre ingrate, n'a pas produit de « grands hommes ». On ne peut guère citer que deux célébrités nationales, Vauban et Jules Renard auxquels on peut joindre le sculpteur Pompon. Certains ajoutent Balthus, parce qu'il a vécu et (bien) travaillé huit ans au château de Chassy<sup>1</sup> et Mitterrand parce qu'il s'y est taillé son fief électoral, mais ils ne furent que des visiteurs. Aussi ai-je été très heureux d'apprendre qu'une « grande femme » était née dans le Morvan. Il s'agit de Jeanne Barret (1740-1807), née à La Comelle (Saône-et-Loire), à l'ombre du Mont Beuvray.

J'ai appris son existence en lisant une critique. Celle-ci était-elle ambiguë ou l'ai-je parcourue trop vite ? Toujours est-il que j'ai cru que *Jeanne Barret, passagère clandestine de l'expédition Bougainville*, de Christel Mouchard, publié chez Tallandier en 2020, était l'œuvre d'une historienne, alors qu'il s'agissait d'une biographie romancée. J'ai été plus surpris encore d'apprendre, en préparant ce compte rendu, que cette héroïne atypique avait déjà inspiré au moins sept autres romans, à savoir : *La Bougainvillée* (Fanny Deschamps, 1982), *La Prisonnière des mers du Sud* (Jean-Jacques Antier, 2009), *Jeanne Barret, Première femme ayant fait le tour du monde en bateau, déguisée en homme* (Monique Pariseau, 2010), *Le Travesti de L'Étoile – Jeanne Barret, première femme à avoir fait le tour du monde* (Hubert Verneret, Éditions

---

1 Il s'agit de Chassy, hameau de la commune de Montreuillon (et non de Mhère comme je le croyais jusqu'ici), dans la Nièvre.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

de l'Armançon, 2011), *La clandestine du voyage de Bougainville* (Michèle Kahn, Le Passage, 2014), *Jeanne il était une femme* (Bernadette Thomas, Livres sans frontières, 2018) et une bande-dessinée, *Le Passage de Vénus* (Jean-Pierre Autheman et Jean-Paul Dethorey, Éditions Dupuis, 1999 et 2000). Toutes ces œuvres de fiction s'appuient sur un petit nombre de travaux historiques, ce qui donne un avantage certain à Christel Mouchard, dernière en date, qui attribue les premières recherches à Henriette Dussourd avec en 1970 la découverte d'un acte de naissance au nom de Jeanne Barret (on a démontré depuis qu'il s'agissait de sa sœur aînée) et l'ouvrage *Jeanne Baret (1740-1817) première femme autour du monde* (Pottier, éditeur à Moulins, 1987) et les dernières à Sophie Miquel, *Les testaments de Jeanne Barret, première femme à faire le tour de la terre, et de son époux périgourdin Jean Dubernat*, (*Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2017 et, avec Nicolle Maguet, *De l'océan Indien aux rives de la Dordogne: le retour de Jeanne Barret après le tour du monde. Jeanne Barret et Jean Dubernat, propriétés et familles en Dordogne et en Gironde* (*Cahier des Amis de Sainte-Foy*, 2019). On peut y ajouter *Une femme globe-trotter avec Bougainville : Jeanne Barret (1740-1807)*, de Carole Christinat, article paru dans *Les Annales de Bourgogne*, 1995 et *The Discovery of Jeanne Baret: A Story of Science, the High Seas, and the First Woman to Circumnavigate the Globe*, de Glynis Ridley, Crown, 2010. Les titres qui précèdent laissent entrevoir ce que furent la personne et l'histoire extraordinaires de Jeanne Barret, et les raisons de son succès auprès des féministes, sinon du grand public.

En fait, comme tous ceux qui ont quelque peu pratiqué la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle, j'ai rencontré son nom et

son histoire au moins deux fois, à propos du même incident, sans y prêter attention. Bougainville raconte : « *Depuis quelque temps, il courait un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerçon, nommé Baré<sup>2</sup>, était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge, ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices avaient fait naître et accréditaient le soupçon.* [Les Tahitiens ayant deviné que Jeanne était une femme travestie en matelot, le chef de l'expédition est obligé de tirer les choses au clair...] *Baré, les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle était une fille : elle me dit qu'à Rochefort elle avait trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme au moment même de son embarquement ; qu'elle avait déjà servi, comme laquais, un Genevois à Paris ; que, née en Bourgogne et orpheline, la perte d'un procès l'avait réduite dans la misère et lui avait fait prendre le parti de déguiser son sexe ; qu'au reste, elle savait, en s'embarquant, qu'il s'agissait de faire le tour du monde et que ce voyage avait piqué sa curiosité. Elle sera la première, et je lui dois la justice qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse. Elle n'est ni laide, ni jolie, et n'a pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans.* » (Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate du Roi « La Boudeuse » et la flute « l'Étoile » en 1766, 1767, 1768, et 1769, 1771*). Texte que Diderot paraphrase : « *Elle était née en Bourgogne ; elle s'appelait Barré ; ni laide, ni jolie, âgée de vingt-six ans. Elle n'était jamais sortie de son hameau ; et sa première pensée de voyager fut de faire le tour du globe : elle montra toujours de la sagesse et du courage.* » (*Supplément au Voyage de Bougainville, 1772*). Ni le récit du navigateur, ni le dialogue du philosophe, ni

---

2 L'orthographe des noms de famille ne s'est fixée, dans nos campagnes, qu'au XXe siècle : le même nom s'écrit Baré, Baret, Barré ou Barret.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

même la pension royale accordée à Jeanne en 1785 – « *Monseigneur a bien voulu accorder à cette femme extraordinaire une pension de deux cent livres sur les Invalides et cette pension aura lieu à compter du premier janvier 1786* » – et confirmée par la Révolution n’auraient suffi à conserver le souvenir de Jeanne Barret sans l’intervention des historiens, dont le métier est de ne négliger aucun indice pour révéler des pans entiers du passé. Sans préjuger du travail de celles et ceux qui l’ont précédée dans cette tâche, c’est aussi le mérite de Christel Mouchard d’avoir rassemblé tous les résultats de la recherche disponibles et de les avoir réunis sous forme romancée, certes, mais à l’issue d’une enquête rigoureuse sur l’environnement économique, social et culturel de l’action, ce qui donne beaucoup de vraisemblance au ciment narratif qu’elle a imaginé pour les lier.

L’itinéraire de Jeanne Barret, ma payse, est significatif de son époque. Pauvre entre les pauvres, née dans un terroir et en un temps où la vie des paysans était particulièrement dure, son intelligence, sa santé et son courage lui auraient sans doute permis de toutes façons, à la faveur des bouleversements sociaux en cours, de se tirer d’affaire et de connaître finalement l’aisance. Pour y parvenir, elle s’est frayé un chemin original en saisissant l’occasion qui s’est offerte à elle et peut-être en la suscitant. Bravant la fatigue, les périls et les préjugés, elle fut de ces femmes fortes qui ont su imposer le respect dans un monde patriarcal.

Lundi 11 janvier 2021

**La Grrrande Misèrrre !**

« *Marat n'appartient pas spécialement à la révolution française ; Marat est un type antérieur ; profond et terrible. Marat, c'est le vieux spectre immense. Si vous voulez savoir son vrai nom, criez dans l'abîme ce mot : Marat ; l'écho, du fond de l'infini, vous répondra : Misère !* »

(Victor Hugo, *Reliquat de Quatrevingt-treize*, 1864-1865)

Henri Lavault, mon grand-oncle, qui avait eu la bonne idée, pendant « la drôle de guerre », d'acheter tout ce dont on serait privé pendant l'Occupation, en avait conclu qu'il possédait un véritable don de prophétie, qui ne s'appliquait pas à la vie courante, mais aux grands cycles. Sur la fin de sa vie, dans les années 1950, il annonçait à un public incrédule le retour de la « *Grrrande Misèrrre !* » : « *I seu trop vieux pour le vouèrre, mais vous la verrez, la Grrrande Misèrrre !* » Peut-être croirait-il trouver, dans le spectacle du monde actuel, la confirmation de sa prédiction ?

Mais d'abord, d'où lui venait cette croyance ? Sa vie s'est toute entière inscrite dans une période où le sort de la paysannerie française, n'a cessé de s'améliorer, le temps des massacres des deux guerres mondiales qui ont coûté la vie à tant de ses fils n'ayant pas été, sur le plan économique, le moins faste pour elle. Comme tout paysan dont la vie était façonnée par la succession immuable des saisons et par leurs caprices redoutables pour les récoltes, il croyait d'instinct à l'éternel retour. Lui-même avait connu la grande pauvreté. Destiné par ses parents à l'existence étriquée d'un petit employé, sa « belle main » – je ne l'ai jamais vu

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

écrire, mais il lisait assidûment *Le Journal du Centre*, de la première à la dernière ligne – lui avait valu d’obtenir un premier emploi de « clerc aux hypothèques » (comprendre sans doute « saute-ruisseau ») dont il gardait une grande fierté, mais dont un oncle providentiel l’avait tiré pour le faire embaucher comme apprenti chez un forgeron qui l’hébergea, été comme hiver, dans sa grange, mais le nourrit sans doute bien, pour entretenir en lui la force de travail indispensable. Du moins lui apprit-il « un vrai métier ». Parti de rien, mon oncle atteignit, à force de travail, une véritable aisance dont il n’a jamais songé à profiter, menant de front trois métiers : forgeron, maréchal-ferrant et cultivateur. En somme, il a échappé de bonne heure à la grande pauvreté et n’a jamais connu ni *la Grrrande Misèrrre*, ni la « *Grrrande Famine* » qui l’obsédaient.

Faisait-il allusion au siège de Paris de 1870 pendant lequel il était né, et dont on devait raconter l’histoire dans sa petite enfance ? Il est probable aussi qu’il ait été élevé dans le souvenir de temps plus malheureux encore, ceux de la période du « petit âge glaciaire » traitée par Jean-Marc Moriceau dans son livre *La Mémoire des paysans*<sup>1</sup> où, aux rigueurs météorologiques – hivers glaciaux, été pourris – s’ajoutaient les méfaits de la soldatesque qu’il fallait entretenir et loger gratuitement, alors que la France ne connaissait plus d’opérations militaires dans ses frontières et portait la guerre chez ses voisins, les impôts qui pesaient essentiellement sur les paysans, sans compter les « loups dévorants » : contrairement à ce que je croyais<sup>2</sup>, nos archives regorgent d’exemples de paysans (enfants, femmes et hommes)

---

1 *La Mémoire des paysans, Chroniques de la France des campagnes -1653-1788* (Jean-Marc Moriceau, Tallandier, 2020)

2 Dans *Au Fil des jours*, *Académies*, Jeudi 13 mai 2010, p.126

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

victimes de leurs agressions. Pour faire bonne mesure, ils sont la cible d'épidémies périodiques et meurtrières qu'on désigne indifféremment sous le nom de « peste » et qui dépeuplent les campagnes, au point qu'on manque souvent de main-d'œuvre pour l'agriculture. Dans le Morvan du XIX<sup>e</sup> siècle où les écrits étaient rares et les écrans, grands et petits, inexistant, la mémoire paysanne était vive, et se transmettait au cours des longues veillées. Bientôt, les hussards noirs de la République veilleront à l'entretenir. Mais, à supposer que mon oncle ait eu ces faits en tête, aurait-il été bien fondé à comparer ce passé à notre présent, qui était son futur ?

La réapparition, avec l'actuelle pandémie, de l'une de ces « pestes » capables de décimer toute une population, alors que l'on croyait les pays « développés » à l'abri de tels fléaux, inciterait à le croire. Pourtant nous sommes moins démunis que nos ancêtres en présence des virus, tout simplement parce que nous les connaissons. Aussi n'en sommes-nous pas à tirer avec des crocs les cadavres éparpillés dans les maisons, les champs et les forêts pour les précipiter dans des fosses communes, ni à lier par deux les enfants contaminés et les enfermer dans un tonneau pour qu'ils y attendent la mort. Et il n'a fallu qu'un an pour que des vaccins, dont il nous reste à évaluer les effets, soient proposés. En revanche, nous voyons revenir l'incertitude et souvent même l'insuffisance des approvisionnements de base, pour des raisons nouvelles. Mais surtout, la pauvreté se propage parmi nous à une vitesse terrifiante. Ce n'est pas encore (si on excepte les pays ravagés par la guerre et le sort des candidats à l'émigration) « *la Grrrande Misèrrre* », pourtant « *Selon les calculs de la Fondation Abbé-Pierre, la France compte près de 300 000 SDF. La fondation a comptabilisé « environ 185 000 personnes en centres*

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

*d'hébergement* », « *100 000 dans les lieux d'accueil pour demandeurs d'asile* », et « *16 000 personnes dans les bidonvilles* ». « *S'y ajoutent les sans-abri, plus difficiles à quantifier* » (*Le Point*, 11/11/2020). Mais le plus inquiétant pour l'avenir proche est la ruine de tant de familles et surtout l'apparition de toute une « *génération perdue* » : chômeurs qualifiés ou non, victimes surtout d'un système économique qui les broie, et étudiants qui vivent dans l'angoisse et le désarroi, parmi lesquels les plus défavorisés connaissent l'enfer. De tels phénomènes déclenchent toujours de graves désordres.

Le gouvernement qui le sait, le redoute et s'y prépare, compte sur l'appui de ses polices. Certains voient dans cette conjoncture la possibilité d'une révolution qu'ils appellent de leurs vœux. Le Témoin gaulois sait bien avec quelle violence toute classe dirigeante défend ses privilèges, que la société soit esclavagiste, féodale, pré-capitaliste comme celle de la période étudiée par Jean-Marc Moriceau, capitaliste ou bien socialo-bureaucratique comme celle de la Chine. Il sait aussi qu'une révolution réussie est un chemin court mais sanglant et douloureux et que des réformes opportunes peuvent atteindre le même but. Mais le choix dépend-il des hommes ?

Lundi 18 janvier 2021

## Héritages

« *Le mot héritier n'a plus de sens, dans une société en transformation, où le futur le plus proche n'a aucune forme.* »

(Jacques Chardonne, *Lettre à Paul Morand*, 25/12/ 1961)

Pour les générations qui ont précédé la mienne, l'héritage allait de soi. On héritait des caractères physiques, et même mentaux, plus ou moins mêlés, de ses parents. On héritait légitimement de leurs biens. On héritait de leur statut social. Enfin on héritait de l'histoire du groupe au sein duquel on était né. L'accélération de l'Histoire, en rendant l'avenir imprévisible, aurait-elle mis fin à ces mécanismes de transmission ?

Un garçon, disait-on, ressemblait plutôt à son père, et il lui était conseillé de bien observer sa future belle-mère avant d'épouser : sa fille lui ressemblerait quand elle atteindrait le même âge. En 1982, on nous présenta, à Paris VII, un didacticiel dernier cri sur la sexualité. C'était en fait un hypertexte sans illustrations, mais pourvu d'un moteur de recherche. Le démonstrateur nous demanda de proposer des mots-clés et, miracle, toutes les phrases où il figurait se déroulaient sur l'écran ! Quelqu'un lança « plaisir ». Une seule phrase apparut : « *Mis à part le plaisir, tout se passe comme si les gènes avaient inventé la sexualité pour se reproduire.* » C'était souligner de façon plaisante ce que chacun devrait savoir depuis longtemps : seule l'espèce se reproduit, un individu ne le peut pas : il est et restera unique. Sauf parthénogenèse ? Mais le rejeton n'aurait ni l'histoire, ni les souvenirs de son ascendant et serait donc une autre personne ! C'est une évidence, mais combien de parents l'ignorent, ou raisonnent comme s'ils ne le savaient pas ? Quelle que soit la

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

puissance en nous de ce que Paul Éluard nommait « *Le dur désir de durer* », nous sommes programmés pour disparaître, en laissant dans le meilleur des cas et pour peu de temps de faibles traces de notre passage, traces matérielles et traces mémorielles, réduites pour la plupart des humains à la durée des souvenirs qu'ils auront laissés à ceux qui les ont connus, souvenirs dont la diversité montre que la personne la plus banale est plus complexe qu'on ne croit.

Les parents transmettaient les biens qu'ils avaient eux-mêmes reçus ou accumulés, après perception par l'État de taxes qui ont varié : c'était un devoir pour les héritiers de les augmenter ou du moins de les conserver, et un malheur, voire un déshonneur, de ne pas y parvenir. C'était vrai non seulement à tous les étages de la bourgeoisie et de la paysannerie, mais aussi de toutes les couches sociales qui avaient quelque bien à léguer, les moins favorisées n'étant pas les moins attachées à cette transmission. Bien qu'il soit probable que les générations nouvelles disposeront de revenus inférieurs à ceux des précédentes, du moins dans les pays actuellement « développés », les mentalités n'ont pas changé, et il en est résulté une baisse importante des droits de succession de plus en plus mal supportés, à partir des années 1990, et une forte concentration des patrimoines : « *un tiers de la population n'hérite de rien, un autre tiers de très peu. En revanche, 10 % des héritiers captent plus de la moitié de l'héritage total. Cette répartition est beaucoup plus inégalitaire que celle des revenus.* » (Vincent Rémy, *Télérama*, 22/11/18). Bien entendu, les menaces qui pèsent sur les futures générations ne peuvent que renforcer cette tendance... à moins que les conséquences économiques désastreuses de l'actuelle pandémie ne conduisent un régime autoritaire à prendre l'argent où il se trouve ? On peut donc

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

conclure que la transmission par héritage de biens matériels tend à devenir le privilège d'un nombre décroissant de citoyens.

Reste la transmission de biens immatériels. Au statut social des parents restent liées la possibilité d'hériter ou de tisser plus facilement des réseaux d'influence. Chaque individu reçoit du milieu social où il est né, des croyances, des convictions, des manières et des connaissances, une culture qui lui permettent de nouer des relations plus étroites avec ceux qui les partagent, et d'en tirer parti. C'est un domaine où tous sont parfaitement égaux en ce sens que tous héritent, mais c'est aussi celui où l'on observe les plus grandes inégalités, si on considère la qualité de ce qui est transmis. De surcroît, s'il est possible de déchoir de sa condition initiale, il est presque impossible de s'élever au-dessus, parce qu'elle vous marque à jamais. Il y a celles et ceux « qui sont né(e)s avec une cuillère en argent dans la bouche » comme disent les Anglais. Et puis il y a les familles des « parvenus », qui devront attendre, par définition, au moins une génération pour effacer la tache originelle et se voir admis de plein droit dans le club. Et pourtant, que de talent faut-il posséder et que d'efforts faut-il faire pour échapper à la pauvreté, quand on y est né ! On pense à Figaro : « *Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. [...] tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs, pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes...* »<sup>1</sup>

Il est un autre type d'héritage dont pour sa part le Témoin gaulois se réserve de ne retenir que ce qui lui convient : c'est celui qu'on prétend vous imposer en fonction de votre appartenance à des

---

1 Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro* (V, 3), 1784

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

groupes tels que région, nation ou « race » qui entraînerait pour chacun privilèges, sujétions et devoirs.

– Et pourtant, tu te flattes de tes origines « gauloises »...

– Précisément pour me moquer d'un récit national qui a bien du plomb dans l'aile, je m'en suis expliqué dès l'[Avertissement](#) de ce site !

– ...morvandelles...

– parce qu'elles ne m'ont apporté que du bonheur sans rien exiger en retour. Aussi je leur garde une vraie tendresse, mais n'en tire nulle fierté, encore moins de mépris pour les autres.

– et enfin, tu as été assez nationaliste ou lâche pour servir un régime colonialiste que tu prétends avoir combattu ?

– c'est que dans un conflit armé, aucun des camps n'est tout blanc ou tout noir. À mes yeux, aucune cause ne mérite qu'on meure pour elle. En revanche, on ne peut refuser de protéger ses concitoyens, même si on est opposé à leurs choix politiques. Ma grande chance, ainsi que celle de milliers d'autres soldats, a été de pouvoir m'opposer au putsch militaire qui visait à pérenniser le statut colonial de l'Algérie, et de le vaincre. Dans tout héritage national on trouve bien des épisodes grotesques ou criminels, mais aussi une langue, un apport artistique et scientifique, une culture. Dans le mien, j'ai fait mes choix et les assume.

C'est pourquoi, si je regrette tout le mal que j'ai pu faire sans le vouloir, je refuse absolument toute repentance nationale, n'ayant rien à me reprocher, comme la plupart des Français qui ont vécu au temps du colonialisme triomphant, puis ont assisté à son déclin. Ceux qui l'éprouvent sont des masochistes, des naïfs ou des ignorants. Ceux qui l'exigent sont des manipulateurs, des manipulés ou des pervers.

Lundi 25 janvier 2021

***Le Monde, en un chemin fangeux***

« Mmes Bacqué-Chemin m'apparaissent soudain comme des héritières des célèbres commères d'Hollywood, Louella Parsons et Hedda Hopper, cochant comme elles toutes les cases du gossip et de la malveillance. »

(Chantal Aubry, *Le Club de Mediapart*, 29/21)

Fondateur à la Libération de ce qui devait être notre « *journal de référence* », aux mains de journalistes libres et indépendants, par opposition à la presse pourrie d'avant-guerre qui était au service de puissants intérêts particuliers, on peut supposer que Hubert Beuve-Méry n'était pas naïf au point de croire qu'il bâtissait sur du roc, alors qu'il ne disposait que de sables mouvants. Le degré d'abjection où est tombé son quotidien n'en est pas moins affligeant, comme le montre l'exploitation, digne d'un tabloïd anglais, qu'il a faite de l'affaire Olivier Duhamel tout au long du mois dernier. Mais l'ignominie culmine dans l'article du 27 janvier, *Affaire Duhamel : Jean Veil, l'ami avocat qui savait tout*, d'Ariane Chemin.

On peut lire, dans la feuille en question, à la date du 20 janvier :

« *Le Monde* », un média généraliste et indépendant

« *Le Monde* » garantit à ses lecteurs une « *information de qualité, précise, vérifiée et équilibrée* » sur ses supports numériques et imprimés. *L'indépendance éditoriale constitue un principe jalousement défendu par les 500 journalistes de sa rédaction.* »

Généraliste, il l'est assurément, au point d'accorder une place croissante aux faits divers, en particulier à ceux qui intéressent le néo-puritanisme dont on veut ici même dénoncer l'apparition et les dangers. Indépendant ? Sûrement pas sur le plan financier, quand on lit dans *Wikipédia* qu'il a fini par tomber au pouvoir de

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

trois financiers, « *détenu à 20 % par le groupe espagnol Prisa et à 72,5 % par la holding Le Monde Libre, elle-même contrôlée à parité par l'homme d'affaire Xavier Niel et la société Le Nouveau Monde de Matthieu Pigasse rejoint en 2018 par le milliardaire tchèque Daniel Křetínský.* » Trois milliardaires : le premier, fondateur d'*Iliad* et de *Free*, dont il est le principal actionnaire ; le deuxième, énarque ayant pantouflé dans la banque après un passage dans les cabinets ministériels, a fait de belles affaires dans les médias avant de connaître quelques difficultés ; le troisième homme d'affaires sévit dans l'industrie, les médias et le commerce. Quant à *Prisa*, c'est le principal groupe de presse espagnol (*El País*) fondé en 1976 par le magnat Jesús de Polanco (1929-2007). Enfin, « *Depuis 2010, Louis Dreyfus est le président du directoire du Monde. C'est donc lui qui pilote tous les titres du groupe, à savoir Le Monde et son magazine dérivé M, Télérama, Courrier International ou encore le Huffington Post. Il est également le vice-président de L'Obs et président des conseils d'administration de deux grands instituts lillois, Sciences Po et l'École Supérieure de Journalisme.* » (Camille Kouchner : *qui est son compagnon, Louis Dreyfus ?* 13/01/01, *Femme actuelle*, Lorine Paccoret) Il serait d'autre part injuste de mettre en doute la parole des « *500 journalistes de sa rédaction* » qui se portent garants de « *L'indépendance éditoriale* » de leur journal et la défendent pied à pied. Bien que Louis Dreyfus n'ait pas ménagé son soutien à l'action de sa compagne, Camille Kouchner, pour venger son frère « Victor », nul doute que les journalistes qui se sont joints à leur cause l'ont fait par conviction personnelle. L'offensive du *Monde* n'en est pas moins impressionnante.

Sans prétendre à l'exhaustivité, voici la liste relevée au cours d'une rapide recherche sur le web des articles consacrés à l'affaire

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Olivier Duhamel, souvent féroces, parfois voyeurs, et qui presque toujours font la publicité du livre de Camille Kouchner (prix entre parenthèses) :

1. *Tu les vois, les angoisses qui nous hantent depuis ?* » 4/01 Ariane Chemin

2. *La Familia grande* », *autopsie d'un inceste* 4/01 Ariane Chemin

3. *Camille Kouchner à Olivier Duhamel : « Tu les vois, les angoisses qui nous hantent depuis ? »* 4/01 Ariane Chemin

4. *Olivier Duhamel, l'inceste et les enfants du silence* 4/01 Ariane Chemin

5. *Accusé d'inceste, le politologue Olivier Duhamel est visé par une enquête pour « viols et agressions sexuelles »* 05/01LM+AFP

6. *Le directeur de Sciences Po reconnaît avoir été alerté depuis 2019 des accusations d'inceste visant Olivier Duhamel* 6/01 Ariane Chemin

7. *A Sciences Po, l'onde de choc de la démission d'Olivier Duhamel* 6/01

8. *Sciences Po, cœur du pouvoir d'Olivier Duhamel* 08/01 Raphaëlle Bacqué

10. *Affaire Olivier Duhamel : les attermoissements du directeur de Sciences Po* 11/01 Ariane Chemin

11. *Le préfet Marc Guillaume, qui se dit « trahi », quitte toutes les fonctions où il a travaillé avec Olivier Duhamel* 11/01 Ariane Chemin

12. *Comment Olivier Duhamel, accusé d'inceste, a cultivé son art du secret* 13/01 Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin

14. *L'affaire Olivier Duhamel relance le débat autour des questions de consentement et d'imprescriptibilité* 14/01 Solène Cordier

15. *L'Elysée et l'entourage d'Edouard Philippe tentent de tenir « l'affaire Olivier Duhamel » à distance* 25/01 Ariane Chemin et

Olivier Faye

16, *Affaire Duhamel : Jean Veil, l'ami avocat qui savait tout* 27/01  
Ariane Chemin

17, *Affaire Olivier Duhamel : « Victor » Kouchner a porté plainte  
contre son beau-père (Le Monde avec AFP) Publié le 26 janvier  
2021*

Dans la même période, on trouve en outre de nombreux articles sur l'inceste, dont un au moins cite explicitement l'affaire Duhamel. Certes, il faut bien informer, et il faut défendre les victimes de l'inceste. Mais notre « *journal de référence* » en fait décidément trop !

Pour des raisons qui nous échappent <sup>1</sup>, Jean Veil, fils de Simone et avocat de causes médiatiques (Chirac, Dominique Strauss-Kahn, François Léotard, Jérôme Cahuzac, etc.) bien introduit dans notre « élite » politique, a déjà eu droit à un article très malveillant dans *Le Monde* : « *Me Jean Veil, conseil vigilant de puissants foudroyés*, 05/04/2013, par Pascale Robert-Diard et Pascale Robert-Diard » (sic). Ariane Chemin reprend la chasse à l'homme dans son article *Affaire Duhamel : Jean Veil, l'ami avocat qui savait tout* paru dans *Le Monde* du 27/01/2021, avançant une

---

1 La réponse est peut-être dans l'article de Chantal Aubry cité en épigraphe : « *Pourquoi tant de venin ?* » se demandait Gérard Lefort dans un article du magazine *Grazia* du 28 mai 2017, qu'il avait consacré avec le talent qu'on lui connaît aux deux sorcières d'Hollywood. Posant l'éternelle question du parasitisme mondain (le parasitisme politico-mondain, dans le cas qui nous occupe), il rappelait que toutes deux (Parsons, Popper), « *suaient le ressentiment pour cet univers supposé glamour qu'elles ne fréquentaient avec assiduité que pour mieux le bousiller.* » « *Y être sans en être* », telle est en effet l'éternelle question, et c'est en tout cas un processus qui finit par pervertir le travail journalistique et réduire finalement l'investigation à un peu reluisant commérage. »

argumentation si absurde qu'on se demande quelle est la part du mensonge et celle de l'ignorance. Le point de départ est l'accusation d'un associé au cabinet Veil-Jourde, Frédéric Mion. Ce dernier, directeur de Sciences Po de Paris, ayant appris en 2018 la conduite criminelle d'Olivier Duhamel, enseignant dans cette même école et directeur de son organisme de tutelle, a consulté Jean Veil, ami et avocat de Duhamel : « *Il m'assure qu'il ne s'agit que de rumeurs. Je me suis laissé bernier* » Or Jean Veil a été consulté entre 2008 et 2011 par Marie-France Pisier, tante de la victime et a choisi de se taire, peu soucieux de se mêler de « *dramas de famille* » et, d'ailleurs, lié par le secret professionnel. Ariane Chemin accuse : « *Il savait tout. Il n'a rien dit. Il a laissé filer et il assume. « Secret professionnel » : sa ligne de défense tient en ces deux mots et confine au verrouillage. Bravache et sacrément « ancien monde », quand on parle d'un crime tel que l'inceste [...]. C'est ainsi chez l'avocat Jean Veil : pas de place pour la morale, le doute ou l'apitoiement ; le droit, rien que le droit.* » Mais Jean Veil n'a fait qu'appliquer l'un des principes de base de son métier : imagine-t-on un avocat appeler la police ou crier sur les toits les secrets de famille d'un de ses clients ? Ce serait un beau scandale, et il aurait une belle carrière derrière lui ! Mais notre inquisitrice va plus loin : n'a-t-il pas osé publier avec son ami « *chez L'Archipel, un recueil « des plus belles citations sur le courage ».* Dans le dictionnaire du duo Veil-Duhamel, les entrées « *enfant* », « *inceste* », « *viol* », « *consentement* » et « *famille* » sont absentes. » Quelle horreur ! Le Témoin gaulois bat sa coulpe et demande grâce : en plus de seize ans, il n'a fait figurer aucun de ces mots dans l'index d'*Au Fil des jours* ! Pour faire bon poids, notre Torquemada imagine « *Ce jour-là, autour de la table, les deux amis soupèsent les chances de voir le scandale éclater. S'interrogent-ils aussi sur la manière de l'empêcher ?* » Comme on

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

s'est efforcé d'anéantir Christophe Girard, coupable d'avoir rencontré pour des raisons professionnelles le pédophile Gabriel Matzneff, Ariane Chemin appelle au lynchage de Jean Veil coupable d'avoir été de longue date l'ami d'un futur criminel, puis son avocat, et (« *Que celui qui sest sans péché lui jette le premier la première pierre* »<sup>2</sup>) de ne pas avoir rompu avec lui quand il apprit les faits, vingt ans plus tard : à bon entendeur, salut !

Notre société est en train de changer de paradigme, en morale comme en bien d'autres domaines. La reconnaissance des droits des femmes et des minorités sexuelles, la protection accrue des enfants sera l'aboutissement légitime de luttes séculaires pour les premières, et d'un regard nouveau jeté sur les seconds dans le même temps. Il en résulte la condamnation accrue des prédateurs sexuels – violeurs et pédophiles – que « la France d'en haut » tolérait s'ils avaient du pouvoir ou du talent : ces jours-ci encore, *Le Monde* faisait l'éloge d'André Gide, riche bourgeois pédophile qui arrondissait sa fortune en publiant des livres où il expliquait la manière dont il recrutait ses jeunes victimes parmi les enfants pauvres d'Italie ou du Congo sous régime colonial ! C'est à coup sûr un progrès. Mais toute nouvelle morale, parce que l'adhésion y est forte, suscite ses inquisiteurs, esprits étroits, envieux et fanatiques :

« *Ami entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?*

*Ami, entends-tu le bruit sourd du pays qu'on enchaîne ?* »

Ne riez pas. Il faut absolument lutter contre ce néo-puritanisme qui menace aussi sûrement nos libertés qu'une armée d'occupation, et quel que soit le média par lequel il agit : réseaux sociaux ou presse poubelle !

---

2 *Évangile* selon Jean (8,1-11), La femme adultère

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Lundi 1er février 2021

N.B. *Le Monde*, pour mieux se vendre, ne sait plus très bien où il en est, témoin cette chronique dont voici le dernier titre : *LE SEXE SELON MAÏA : Les femmes et la masturbation : apprendre et transmettre*, 31/01/2021, Maïa Mauricette.

## Paysans

« *Les campagnes, plus tard, se dépeuplèrent aussi, et non seulement de leurs charmants et redoutables phantasmes, mais enfin de leurs hommes crédules et songeurs. Le paysan devint «agriculteur».* »

(Paul Valéry, *Variations sur les Bucoliques*, 1956)

Le Témoin gaulois n'en a pas fini tout à fait avec ses origines paysannes, au risque de vous lasser. Cette fois pourtant, il ne sera pas question de souvenirs personnels, mais d'Histoire. Et d'une histoire d'autant plus nécessaire que les tout derniers paysans de France, qu'on ne trouve que dans des régions déshéritées, sont en train de disparaître avec sa génération. Autant dire tout de suite qu'il s'agit de rendre compte de la lecture d'un livre déjà cité <sup>1</sup>, *La Mémoire des paysans, Chroniques de la France des campagnes – 1653-1788* de Jean-Marc Moriceau, Tallandier, 2020.

Cet ouvrage fait suite à *La Mémoire des croquants (1435-1552)*, paru en 2018 et dont on reparlera peut-être un jour. Nous sommes ici bien loin du roman paysan de Christel Mouchard <sup>2</sup>, comme de ces grands ouvrages de synthèse écrits à l'intention d'un vaste public d'étudiants et d'amateurs d'histoire, où l'historien, dans la tradition de Michelet, tente d'interpréter les documents qu'il a pu rassembler sur un sujet, façon Georges Duby (*L'An mil*, Julliard, 1967 et Gallimard, 1980 ; *Guerriers et Paysans, VII<sup>e</sup>–XII<sup>e</sup> siècles : premier essor de l'économie européenne*, Gallimard, 1973 ; *Le Chevalier, la Femme et le Prêtre : le mariage dans la France féodale*, Hachette, 1981) et

---

<sup>1</sup> Dans *La Grande Misère* (Lundi 18 janvier 2021), page 14

<sup>2</sup> Voir *Une Histoire de payse* (Lundi 11 janvier), page 10

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Emmanuel Leroy-Ladurie (*L'Argent, l'amour et la mort en pays d'Oc*, Le Seuil, 1980 : *Histoire des paysans français : de la peste noire à la Révolution*, Le Seuil, 2002). Ici, quelques éléments de synthèse sont réunis dans l'*Avant-propos* et l'*Avertissement*, où l'auteur divise la période étudiée en trois parties qui détermineront le plan d'ensemble :

1648-1700 – *Au siècle de fer* ;

1701-1752 – *Morosité et incertitudes* ;

1751-1788 – *Espoirs et mutations*.

Un parcours qui ne s'annonce pas comme très réjouissant, mais qui laisse entrevoir que des progrès sont possibles. Dans ce cadre général sont classés méthodiquement et par année les faits saillants conservés par la « mémoire des paysans » : il s'agit de très brefs résumés et d'extraits de longueur très variable, de quelques lignes à deux pages, de documents écrits, dûment référencés pour qu'un chercheur les retrouve aisément. Bien plus variés que ce qu'on aurait pu croire, ils ne se limitent pas aux actes d'état-civil, aux rapports des fonctionnaires du roi (intendants, percepteurs des impôts), aux archives judiciaires et aux témoignages adressés au roi par des gens de cour (et pourtant de cœur) comme La Bruyère et Vauban. Car le monde rural tout entier prend la parole : les curés et les notaires, ce qui n'est pas nouveau, mais aussi les paysans, de plus en plus alphabétisés et désireux de laisser à leurs descendants une trace, non de ce qu'ils furent mais de ce qu'ils ont vécu. De cette masse considérable émergent quelques thèmes.

L'auteur, dans son *Avant-propos*, relève sous le nom de « *lignes de faite* » quelques traits caractéristiques :

- la diversité du monde paysan : manouvriers qui ne possèdent guère que leur chaumière et louent leurs services, « haricotiers »

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

qui sont de petits laboureurs exploitant des domaines minuscules et morcelés et louent quand ils le peuvent quelques champs pour les cultiver, fermiers-laboureurs qui sont de gros exploitants eux-mêmes très hiérarchisés, et parmi lesquels les femmes (alphabétisées) jouent un rôle croissant dans l'administration des domaines ;

- l'importance des aléas météorologiques, aggravés par le « petit âge glaciaire ». Les caprices du temps apportent tantôt l'abondance (et les prix du vin (la vigne est cultivée en toutes régions) et du grain s'effondrent, ce qui est bon pour les pauvres mais pas forcément pour les grands fermiers, tantôt de mauvaises récoltes, et les prix rendent inaccessibles les aliments de base, jetant sur les routes des populations affamées et désespérées qui laissent d'innombrables morts sur leur passage, la grande misère...
- l'apparition de personnes, hommes et femmes, représentatives de la diversité du monde paysan, que l'Histoire avait jusqu'alors ignorés ;
- l'importance des animaux dans la propriété paysanne et l'évolution des outils et de l'ameublement, incroyablement sommaire, même chez les plus riches, si on le compare à ce que nos contemporains croient strictement nécessaire.

D'autre part, l'*Avertissement* indique la manière dont sont codées les sources indiquées pour chaque fait rapporté, qui est précédé d'un signe permettant aux chercheurs de sélectionner les articles qui les intéressent et de remonter aux archives dont ils sont tirés selon un premier classement :

- épidémies ;
- calamités naturelles ;
- violences ;
- autres événements « à *caractère environnemental, politique,*

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

*réglementaire, religieux, économique, fiscal, financier, monétaire, culturel ou technique.* »

L'appareil critique est complété par une liste des sources et une bibliographie, les indispensables index des noms de lieux et de personnes. Un index thématique couronne ce gros ouvrage savant de plus de 730 pages. Mais pourquoi parler ici d'un livre qui paraît destiné aux spécialistes ?

Il les concerne sans doute au premier chef, mais est accessible au lecteur moyen, pour peu qu'il s'intéresse à l'époque et au sujet. D'abord parce que la présentation des faits, année par année, chaque article étant précédé d'un titre éclairant, est très lisible et soignée. Ensuite parce que les extraits des documents d'époque sont commentés et presque toujours accompagnés de la traduction des passages patoisants ou des termes très vieillis. Et puis, il y a plusieurs façons de lire chaque livre. On peut d'abord lire celui-ci comme un roman, sans sauter une ligne. Au bout de cent ou cent-vingt pages, on pourra se permettre de sauter des articles entiers, considérant que le retour de certains sujets comme les écarts météorologiques intéressent aujourd'hui surtout les historiens même si leurs effets étaient terribles pour les paysans. Pluies et inondations, sécheresse, tempêtes et séismes, grandes vagues de chaleur et de froid avaient des conséquences économiques, sociales et politiques graves – le roi doit quelquefois dispenser quelques bailliages ou sénéchaussées d'impôts pour plusieurs années, et se trouve même obligé d'envoyer des secours alimentaires aux populations sinistrées et de légiférer comme ce fut jadis le cas de Louis XI, aujourd'hui celui de Macron Ier, et dans la période étudiée, de Louis XIV – mais leur retour périodique ne nous apprend bientôt plus grand chose sur la condition paysanne. Bien entendu, le lecteur attentif

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

saura, malgré cet écrémage, reconnaître et lire des épisodes particulièrement marquants comme celui des hivers 1707 à 1709. Restent la saga des attaques des loups « *ravissants* » et souvent enragés, les inventaires, les révoltes des paysans contre l'impôt, toujours durement réprimées, et des incursions de « la grande Histoire » :

- écho des guerres de Succession d'Espagne (1698-1714), de Succession d'Autriche (1740-1748), de Sept Ans (1756-1763) ;
- rois de France : « *notre monarque victorieux* » dont la soldatesque qu'il faut héberger et entretenir peut coûter autant que la taille, et ses successeurs, Louis XV « *sacré à Rainse* » en octobre 1722, et Louis XVI, « *le roy notre souverain* » ;
- noms célèbres : d'Artagnan (fils), Colbert, Vauban qui porte un jugement nuancé sur les Morvandiaux, etc. ;
- les Camisards, protestants des Cévennes révoltés (1702-1709) par la révocation de l'Édit de Nantes et les dragonnades, qui défont plusieurs maréchaux de France. Un beau film <sup>3</sup> les présentait comme des persécutés et des résistants, ce qu'ils furent, mais un témoignage de Michel Lalande, recteur de Siran, dénonce aussi la violence et la cruauté de ces « *phanatiques* » (nous dirions « terroristes ») qui égala celle du pouvoir royal, sauf en efficacité.

La liste n'est pas close !

Les paysans de cette époque ont supporté bien des fléaux, le froid n'étant pas le moindre. Le grand hiver de 1709 est le pire ; un seul exemple comparable, sera noté en 1879-1880, avec des conséquences beaucoup moins catastrophiques. Nous sommes confrontés aujourd'hui à un dérangement climatique opposé, causé surtout par notre activité. Notre société est mieux en

---

3 *Les Camisards*, de René Allio (1972)

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

mesure d'en prévoir les conséquences et peut-être de le combattre, elle a sans doute gagné en résilience. C'est du moins ce qu'il faut espérer, à l'exemple de nos ancêtres qui entrevirent des jours meilleurs à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sans se douter que le chemin serait si long. On terminera sur la pirouette ironique qui clôt le livre, la conclusion du bilan de 1788 puisée dans *Le journal d'un curé de campagne* (1763-1792), de Simon-Luc Boniol, curé de Sainte-Anne-du-Puy : « *Dieu veuille que l'année prochaine nous soit plus favorable [...] en inspirant lui-même la décision des États généraux qui doit seule remettre l'union entre le ministère et la magistrature, satisfaire le roy notre souverain et nous procurer à tous un heureux repos et une douce tranquillité !* » Deux ans plus tard, le saint homme prêtera serment à la Constitution civile du clergé, avant de se marier.

Lundi 8 février 2021

### Violence et cruauté

« *Si la cruauté humaine s'est tant exercée contre l'homme, c'est trop souvent qu'elle s'était fait la main sur les animaux.* »

Marguerite Yourcenar (*Lettres à ses amis et quelques autres*, Gallimard, 1995)

J'ai vécu dans un monde rempli de bruit et de fureur, en un temps où les hommes ont déployé des raffinements de cruauté qui n'avaient jamais été atteints. Pourtant, efficacement préservé par le cocon familial, puis par les hasards de l'existence, je n'ai guère eu à en souffrir. Peut-être est-ce la raison pour laquelle son spectacle, dont on ne cesse de nous gratifier, m'est insupportable ?

Bien que fort méfiant à l'égard de ce que nous livre notre mémoire, et en particulier de notre tendance à embellir nos souvenirs agréables ou au contraire à les exagérer, s'ils sont pénibles, il me semble que les relations entre paysans du Morvan étaient plutôt caractérisées par leur douceur et leur bienveillance, trait qui paraît confirmé par les [statistiques de 2014](#) qui classent encore la Nièvre au soixante-dixième rang de la délinquance parmi nos 101 départements, avec un taux de 37,27 %. Encore faut-il dire que les délinquants devaient être pour la plupart de petits voleurs, et qu'entre le milieu du XX<sup>e</sup> siècle et le début du suivant, le taux de criminalité en France a fort augmenté, passant de 14,06 % en 1949 à 62,35 % en 2005, chiffre demeuré stationnaire. Les villes génèrent à coup sûr plus de violence que les campagnes, et la cruauté y est plus répandue. Dans mon enfance, je n'ai pas souvenir d'avoir assisté à une bagarre, même à

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

l'école, où l'on ne persécutait pas les plus faibles comme à Paris. L'idiot du village, un grand adolescent, parcourait toutes les routes de la commune sans jamais recueillir autre chose que des sourires et des propos amicaux. Enfin, je n'ai jamais entendu parler de crimes de sang, excepté les suicides qui se multiplièrent après la guerre. Cela ne signifie pas que les rapports entre paysans étaient idylliques : là comme ailleurs on jalousait son voisin, on médisait et la haine pouvait s'installer pour plusieurs générations entre deux familles. Mais ces conflits restaient verbaux et troublaient rarement la paix des champs. Pourtant, nos paysans n'étaient pas exempts de cruauté. Mais ils l'exerçaient sur les animaux plutôt que contre leurs semblables.

Encore était-ce dans le sens où l'entend Marcel Proust, qui n'est pas le pire : « *L'indifférence aux souffrances qu'on cause est la forme terrible et permanente de la cruauté.* » (*Du côté de chez Swann*, 1913). Certains et certaines n'ignoraient pas, sans doute, le plaisir d'infliger des souffrances, mais il me semble qu'ils étaient rares. En revanche, les éleveurs pouvaient être brutaux avec leurs bêtes, comme mon vieil oncle qui jouait de l'aiguillon et du bâton sans compter pour compenser, avec force jurons, sa maladresse à conduire un attelage, mais c'était, si j'ose dire, sans méchanceté, faute de savoir se contrôler, comme le prouve l'anecdote suivante. Au début de mon séjour chez lui, il me dit d'*aranier*<sup>1</sup> une vache qui lambinait comme nous conduisions aux prés son petit troupeau. Fier du bâton qu'il m'avait donné (j'avais huit ans), je l'appliquai sur la croupe de la pauvre bête avec tant d'enthousiasme qu'un peu de sang filtra à travers le pelage. Gêné,

---

1 Glossaire du Morvan - Volume 1  
- Page 30 [books.google.fr](https://books.google.fr) > books  
Eugène de Chambure · 1878 :

<b>AIRAGNER</b> , v. a. Exciter, stimuler de la voix, de l'aiguillon, harceler : « allon, viâ, airagné lé beu ! » Allons, vite, excitez, piquez les bœufs !
---

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

je me tournai vers lui, qui ne me fit jamais une remontrance. Il me jeta, sans commentaire, un lourd regard de reproche. Depuis, j'ai toujours traité les bêtes avec douceur. Reste la manière dont ils les abattaient. Seuls, je crois, les lapins avaient en principe une mort relativement douce : on leur brisait la nuque d'un coup de gourdin avant de les saigner. Les volailles n'avaient pas droit aux mêmes égards, ni le cochon : mon frère raconte volontiers comment le curé se précipita pour parcourir à bicyclette les sept-cents mètres qui nous séparaient du presbytère et de l'église, averti par les cris du cochon qu'on égorgeait : il venait (souvenir de la dîme ?) réclamer sa part du boudin ! Dans ces cas, bien sûr, les paysans exerçaient une violence que nous avons déléguée aux abattoirs, mais si « la Saint Cochon » était une fête joyeuse, ils ne mettaient aucune malice dans ces tâches indispensables.

C'est pourquoi je ne pense pas qu'il y ait une relation de cause à effet entre la violence que nous exerçons sur les animaux (et qui, bien sûr, ne doit pas aller au-delà du strict nécessaire) et la cruauté que nous déployons envers nos semblables. Les paysans, qui ont été victimes de tant de violences au cours de leur histoire, y ont eu rarement recours, soit dans des révoltes causées par une misère extrême et, pour cette raison, vouées à l'échec et à une sauvage répression, soit dans les revanches qu'ils ont prises pendant la Révolution, avant de retourner à leurs mœurs pacifiques. N'en déplaise à Marguerite Yourcenar.

Lundi 15 février 2021

### **Entre la vie et la mort**

« *Écoutez comme c'est beau !* »

(Religieuse anonyme, fin des années 1930)

Un prêtre polonais expliquait gravement sur *Euronews* que l'avortement doit être interdit dans tous les cas (détresse matérielle ou psychique de la mère, mise en danger de sa vie lors de l'accouchement et, bien entendu, viol, inceste, malformation congénitale qui garantit à l'enfant à naître une mort rapide, des souffrances à vie ou une existence végétative). L'avortement, disait-il benoîtement, procède d'une culture de mort issue de l'athéisme, à laquelle l'Église oppose une culture de la vie.

Il suffit de considérer le symbole chrétien de la croix, l'un des plus horribles supplices que l'homme ait imaginé, et d'entrer dans une église ancienne, datant de ce qui doit apparaître comme l'âge d'or de la chrétienté à cet homme pieux, pour apprécier, dans la collection des tourments subis par les martyrs ou promis aux damnés, ce qu'est l'amour de la vie dans une religion qui, selon les époques, les occasions et l'influence dont elle disposait, a prêché les croisades, remis en s'en lavant les mains les hérétiques et les juifs au bras séculier pour les envoyer au bûcher, défendu des guerres « justes » dans chaque camp et béni des bombardiers. Certes, l'Église a produit des figures rayonnantes, mais combien d'inquisiteurs pour un Saint François d'Assise ? Et quel sort a-t-elle réservé aux Fraticelles, ces disciples qui furent assez naïfs pour prendre au sérieux son enseignement de la pauvreté et son exemple ? Le catholicisme préfère donc Thanatos à Éros. C'est un trait que partagent les trois religions monothéistes. Témoins extrêmes les haredim, les islamistes et les intégristes de tous poils,

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

très minoritaires parmi les croyants, sont les révélateurs de tendances originelles profondes que masquent les courants modernistes qui tentent de s'adapter à un monde changeant sans convaincre beaucoup. Ce que le catholicisme, fasciné par la « *mort précieuse* », considérée comme la porte donnant sur un au-delà qui seul compte, aime dans la vie, c'est la souffrance qui en est la clé. Une vieille amie raconte comment, tandis que sa tante agonisait à l'étage dans d'interminables tourments et gémissait de douleur, la religieuse qui l'assistait, descendant l'escalier, montra le plafond à ses proches et dit : « *Écoutez comme c'est beau !* » Mais qu'en est-il de l'athéisme ?

Avant de répondre à cette question, on se permettra une remarque. Des historiens s'avisent depuis peu que dans leur phase conquérante, les Occidentaux ont appliqué le nom de religion à des réalités socio-culturelles qui n'ont que peu de rapports avec elle, même si toute société produit des croyances et des rites qui régissent la vie sociale et influencent la vie culturelle. On commence à s'apercevoir que le bouddhisme et l'hindouisme, par exemple, sont des religions inventées par les colonisateurs. C'est particulièrement clair dans le second cas, les nationalistes indiens ayant réécrit, en y injectant force science-fiction, les grands textes classiques pour les mettre au service de leur idéologie, forgée au XIX<sup>e</sup> siècle en prenant pour modèle et pour cible le nationalisme britannique. C'est par une démarche semblable que le bon père fait de l'athéisme une religion. Rien de pervers dans ce travestissement, mais l'incapacité d'imaginer que l'on puisse se passer d'un cadre religieux ! Il est vrai qu'on a vu en Russie un régime mortifère fondé sur une idéologie athée dont les peuples russe, polonais et leurs voisins asservis ont longuement souffert. À partir d'une interprétation très particulière du marxisme, le

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

stalinisme a sacralisé les prophètes Karl Marx et Lénine, engendré le culte du Chef, une langue et des cérémonies quasi religieuses, persécuté, jeté au goulag et « éliminé physiquement » ses opposants. Mais le mot athée (latin *atheos*, du grec *ἄθεος*) a un sens clair et signifie « *sans dieu* ». L'athée est tout simplement celle ou celui qui rejette la croyance en un dieu créateur unique aussi bien qu'en des divinités multiples. Il peut donc se passer de clergé, de dogmes et de rites. Toutes sortes d'options philosophiques et morales sont à sa disposition, et il peut se mettre au service de la vie ou de la mort : aucun dieu ne lui dicte son choix.

L'Église de Pologne, identifiée à la nation pour des raisons historiques, conserve dans ce pays une influence qu'elle n'exerce plus dans aucun autre, mais elle a probablement trouvé ses fossoyeurs dans son aile réactionnaire qui préfère des vies de souffrance à la liberté, pour les femmes, « *cet obscur objet du désir* », de disposer de leur corps<sup>1</sup>. Elle vit son dernier quart de siècle de gloire, le temps d'une génération.

Lundi 22 février 2021

---

1 La femme, *Terra incognita*, a toujours posé problème au clergé : n'est-ce pas elle qui a poussé l'homme au péché ? Et n'ose-t-elle pas, de nos jours, tenter d'échapper à la malédiction divine : « *Tu enfanteras dans la douleur. Cependant tes désirs se porteront vers ton mari, et il dominera sur toi.* » (Genèse 3.16) ? Le culte étrange de la figure maternelle (mais vierge) de Marie compense bien des frustrations.

### Petit dictionnaire des idées reçues

« *Incapacité : plus on est incapable, plus on doit être ambitieux* »

(Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, 1850  
à 1880)

*C'est en vertu de l'aphorisme qui précède, déjà cité en notule à propos de bottes, que le Témoin gaulois, prenant son courage à deux mains, ose présenter cette humble contribution à l'œuvre entreprise par Flaubert et poursuivie en évitant les sujets qui fâchent par Wikipédia. Moins prudent, et bien que la ponctuation n'offre pas de point d'ironie, il espère qu'on ne lui prêtera pas les opinions qui suivent.*

### Différences

- Les progrès actuels de la génétique prouvent l'existence des races humaines, et leur inégalité. On peut se rendre à cette évidence et ne pas être raciste : compter parmi ses amis un juif, deux arabes, et même un Chinois (né en France) et un black !
- Les immigrés mangent notre pain en prenant notre travail : sans eux, les Français actuellement au chômage assureraient, à la satisfaction de tous, les travaux les plus sales, les plus pénibles et les plus ingrats, qu'ils nous ont volés.

### Justice

- Juges et greffiers : espèces en voie d'extinction.
- Présomption d'innocence : s'applique rigoureusement aux crimes de sang ; si on surprend un meurtrier en pleine action, on écrira « le présumé coupable ». Les crimes de sexe (une nouveauté ?) bénéficient d'une présomption de culpabilité, qui

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

s'étend à tout l'entourage de l'accusé et, éventuellement, aux personnes qui ont eu le malheur de les rencontrer.

- Prisons : il faut en construire encore, mais le plus loin possible.

### Langue française

- Autrice : préférable à auteure, plus simple mais moins sonore.
- Glaçant : placer cet adjectif dès qu'il s'agit d'horreur – « *un récit glaçant* » – ou d'inquiétude, de menace – « *un arsenal glaçant* ».
- Islam et islamisme ont le même sens.

### Politique.

- Candidat à la présidence : doit être riche (milliardaire si possible) car, au moins, il a fait ses preuves. (idée venue d'Amérique, qui n'a pas encore atteint l'Europe).
- Droite et gauche : distinction dépassée.
- Écologie politique : en parler pour ne pas en faire.
- Islamo-gauchisme : voilà le danger !
- Laïcité : intolérance.
- Marine Le Pen est une pièce incontournable des élections présidentielles.
- PS : grand parti de gauche.
- Républicain : réactionnaire, ennemi des libertés.

### Santé

- Air pur : on le trouve à deux dizaines de kilomètres des centres villes.
- Automédication : voilà l'avenir !
- Cannabis : a des vertus curatives.
- Covid 19 : parfait pour nos jeunes qui n'ont pas connu la guerre.
- Tabac : comme la lecture d'un dictionnaire médical <sup>1</sup>, provoque toutes les maladies, sauf une (l'épanchement de synovie ou

---

1 Voir Jerome K. Jerome, *Trois hommes dans un bateau*, chapitre I)

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

hydarthrose des femmes de chambre).

- Vaccins : très dangereux ; mieux vaut se fier à la nature et à sa chance.

### Société

- École : le niveau baisse
- Impôts : il faut se débrouiller pour ne pas en payer.
- Pauvres : ils ont fait leur choix !
- Salariat : le salariat est mort, vive l'auto entreprise !
- Sécurité sociale : ne pas déclarer pour ne pas payer de cotisation.
- Vol : Qui vole un œuf vole un bœuf  
    Qui vole un bœuf vole un œuf  
    Qui vole un troupeau mérite le respect.

### Violence

- La violence est surtout le fait des immigrés.
- Nos banlieues sont peuplées de hordes sauvages et sanguinaires.
- Quoi qu'en disent les statistiques (truquées), la violence et l'insécurité n'ont jamais atteint un tel niveau en France.

Lundi 1er mars 2021

### Page blanche

« *Confrontés au fameux “vertige de la page blanche”, certains auteurs sont manifestement tombés dans le vide !* »

(Bruno Masure, *Le petit livre de Bruno Masure*, 2003)

Bruno Masure est rien moins qu'un styliste ou un penseur, mais rares sont les écrits qui, sur le thème de « la page blanche » présentent quelque intérêt. Du moins celui-ci rend-il compte de l'inquiétude du Témoin gaulois, en proie ces jours-ci « *au fameux “vertige de la page blanche”* » d'autant qu'il craint d'être parfois « *tombé dans le vide* » alors qu'il croyait avoir quelque chose à dire.

Mais d'abord, à quoi rime de s'obstiner à écrire chaque semaine quelques pages qui ne seront lues que par quelques dizaines de personnes, quelques milliers d'autres visites s'adressant aux autres rubriques, avec une préférence marquée pour la partie pédagogique (approches des textes et de l'image) ? Bien qu'il ne s'agisse ici que de notes hebdomadaires, on pourrait d'abord répondre en citant Sylvain Tesson : « *J'archive les heures qui passent. Tenir un journal féconde l'existence. Le rendez-vous quotidien devant la page blanche du journal contraint à prêter meilleure attention aux événements de la journée.* » (*Dans les forêts de Sibérie*, 2011). L'ennui, c'est que par ces temps de pandémie, la vie quotidienne des retraités parisiens (bon, il y a plus à plaindre que nombre d'entre eux) manque singulièrement d'événements. Toute vie culturelle est en sommeil – non pas celle des artistes, qui sont les premiers à souffrir des interdictions de contact direct avec le public, mais celle de leurs auditeurs et

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

spectateurs – car aucun spectacle vivant, aucun concert et aucune exposition ne peuvent être remplacés par une retransmission, même en direct, dans les deux premiers cas ou une visite virtuelle dans celui d'une exposition. D'abord parce que se caler chez soi devant son écran, quelle que soit sa taille, ne remplace pas une sortie en famille ou entre amis, qui se termine souvent au café ou au restaurant. Ensuite parce qu'une image, quand bien même elle serait holographique, n'équivaudra jamais à la réalité, à moins que l'on en vienne, à force d'être rivé aux écrans, à oublier celle-ci, mais gageons qu'elle se rappellera bientôt à ceux qui croient en tenir un substitut. Enfin parce que l'image électronique d'une image d'une autre nature – sculpture, dessin, tableau – ne sera jamais qu'un simulacre ; pâle reflet de l'objet réel représenté, il lui manquera toujours la présence. Le cinéma échapperait à ce constat, l'image qu'il propose n'étant pas fondamentalement différente, de nos jours, de celle du petit écran, d'ailleurs de plus en plus grand, s'il n'exigeait un geste social de participation à un événement, contrairement à la télévision, instrument de repli et de cocooning. Reste la lecture. Mais en ce qui concerne les romans, il semble que nos éditeurs se laissent porter par la vague, et qu'au lieu de rechercher de ces talents nouveaux qui ne manquent pas d'éclorre en temps de guerre ou de grandes calamités, ce qui est leur véritable raison d'être, ils se contentent de vendre beaucoup de papier imprimé d'histoires insipides et convenues, souvent mal écrites, le seul critère étant le conformisme et la soumission à la mode d'une revendication ardente par des anti-héros – femmes et enfants de préférence – de la reconnaissance de leur qualité de victimes exemplaires de laides entreprises sur leur sexe, de préférence, le public adore.

On objectera que la vie sociale et le spectacle du monde ne se

limitent pas à la vie culturelle qu'on a rayée d'un trait de plume sans émouvoir grand monde, bien que ce fût sans nécessité apparente, si l'on s'en tient à la lutte contre la pandémie. Pourquoi est-il admissible qu'on reste assis au coude à coude dans le monde souterrain et clos du métro aux heures de pointe, et qu'on se presse sur les marchés et dans les commerces alimentaires dont les heures d'ouverture sont réduites à presque rien par le couvre-feu à dix-huit heures ? Pour développer le télétravail et la livraison à domicile de malbouffe par des armées de bienheureux auto-entrepreneurs libérés de toute protection sociale, pour le plus grand bien des entreprises capitalistes qui les exploitent ? Ou pour nous entraîner tous à plus de flexibilité ? Après tout, le nouveau covid et ses aimables variants n'arrêtent pas le cours de l'Histoire ni ne le déterminent : ils n'en sont qu'un ingrédient, même pas inattendu, parmi d'autres. « *Le mieux, c'est de prendre la réalité, brute, comme elle t'arrive dessus dans la rue. Tu l'attrapes des deux mains et si tu as assez de force tu la soulèves et tu la laisses tomber sur la page blanche.* » (Pedro Juan Gutiérrez, *Trilogie sale de La Havane*, 2003). Bon conseil, car les tuiles ne cessent de pleuvoir sur notre malheureuse humanité. Sur la vieille Europe en proie aux mercantis qui, au nom du sacrosaint profit, se sont déchargés sur d'autres des tâches les moins rentables, leur confiant notre santé et notre avenir. Quelle honte pour le pays de Pasteur de quémander à travers le monde, faute des investissements nécessaires dans la recherche, les vaccins qu'il s'était donné pour tâche de lui offrir ! Et pour l'Europe de donner le spectacle de l'affolement des petits états qui la composent et de chacun pour soi ? Outre-Manche, on se débat dans les conséquences du Brexit. Plus loin, les dictateurs font tranquillement leur sale métier. Hier la lutte armée accéléra le processus d'émancipation, de toutes façons inévitable, de

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

l'abomination coloniale. Des libérateurs s'étaient levés pour arracher l'indépendance. Mais qui délivrera les peuples de leurs libérateurs devenus d'encombrants parasites dorés sur tranche qui leur mangent la laine sur le dos et les maintiennent dans la soumission en s'appuyant sur les formes les plus rétrogrades de la religion ? Et que dire du spectacle en noir et blanc donné par deux pontifes héritiers de religions belliqueuses à des foules plongées dans un malheur sans fond ni sans issue visible par les persécutions de croyants qui échappent à tout contrôle ? En vérité, les sujets à commenter ne manquent pas, et les commentateurs non plus, et c'est aussi ce qui décourage le Témoin gaulois, qui n'a de toutes façons pas assez de force pour soulever toute cette merde sanglante et la « *laisse[r] tomber sur la page blanche.* »

En revanche, il n'a aucun souci pour la semaine prochaine : d'ici là, il aura terminé la lecture d'un beau texte autobiographique qui vaut mieux que nos médiocres fictions, et pourra vous en rendre compte. C'est une bien vieille histoire qui a commencé avant sa naissance et s'est terminée quelques années après. Mais elle est riche d'enseignements pour notre temps.

Lundi 8 mars 2021

***Le chemin Walter Benjamin***

« *On sera sans doute surpris d'apprendre [qu'en Allemagne, la résistance] fut plus forte et nombreuse que dans bien des pays occupés, la France notamment (au moins jusqu'en 1943). En contrepartie, tout anesthésiés qu'ils furent, les Français, dans leur immense majorité, de cœur sinon en actes, étaient contre l'Allemagne nazie. Alors que pour une large part le peuple allemand s'était jeté dans les bras de Hitler* »

(Yves Florenne, *La résistance allemande à Hitler*,  
*Le Monde diplomatique*, mai 1980)

En France, personne n'ignore sans doute qu'il y eut une résistance allemande au nazisme et que les premiers camps de concentration furent ouverts pour les opposants à Adolf Hitler, ni qu'il y eut plusieurs complots pour l'abattre, dont celui des généraux, en juillet 1944). Mais on sait moins qu'elle prit de multiples formes et s'étendit aux pays occupés. Le livre de Lisa Fittko en témoigne.

En 1985, Lisa Fittko publie *Mein Weg über die Pyrenäen*, qui relate les deux années où elle et son mari Hans Fittko, piégés en France par la guerre et l'occupation, s'employèrent à sauver, en attendant d'obtenir pour eux-mêmes les papiers nécessaires, d'autres réfugiés et des pilotes anglais en les aidant à franchir les Pyrénées, de Banyuls où ils se cachaient, pour passer en Espagne puis au Portugal par un chemin de contrebandiers. Traduit dès 1987 aux *Éditions Maren Sell*, confidentielles et éphémères (1986-2004), quoique dignes d'un meilleur sort, sous le titre *Le*

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

*chemin des Pyrénées*, ce récit a reçu des Éditions du Seuil une deuxième chance, sous le titre *Le chemin Walter Benjamin – Souvenirs 1940-1941* qui réunit une longue préface d'Edwy Pleynel, *Le présent du passé* (50 pages), le texte en question (300 pages) et les brèves notices biographiques des deux auteurs et de la traductrice Léa Marcou, née Sandler (Mannheim, 1933-Jérusalem, 12/09/2016). Inutile de présenter le préfacier, journaliste et polémiste bien connu pour son engagement et sa carrière au *Monde* (1980-2005) dont il fut rédacteur en chef avant de fonder en 2008 *Mediapart*, dont il est directeur. Cette préface est brillante, apporte des informations et des photos personnelles et fait un rapprochement saisissant entre le sort des émigrés de cette époque et celui que l'Europe réserve à ceux d'aujourd'hui. Toutefois la vive attaque de la politique d'Israël, qui n'avait pas choqué le Témoin gaulois, connaissant leur auteur, et lui-même très critique à cet égard, peut blesser bien des lecteurs <sup>1</sup>, surtout dans ce contexte, moins par sa formulation que parce qu'elle renvoie à l'antisionisme – la forme nouvelle et honteuse de l'anti judaïsme – d'Edwy Pleynel, qui ne peut s'empêcher de dénoncer les fautes d'Israël tout en se gardant bien de citer quelques noms de ceux qui poussent les meilleurs de leurs concitoyens à l'émigration, quand ils ne les assassinent pas, parmi lesquels il n'aurait pu éviter ceux des tyrans arabes, alliés (de moins en moins) contre ce qui reste à ce jour la seule démocratie de la région, en dépit des efforts de Netanyahu et des partis religieux. Mais venons-en au témoignage de Lisa Fittko.

---

1 On peut se reporter à l'excellente interview de Samuel Sandler (frère de Lisa, père du rabbin Jonathan Sandler et grand-père d'Arié et Gabriel assassinés par le djihadiste Mohamed Merah, avec la petite Myriam Monsonégo, devant l'école Ozar HaTorah de Toulouse, le 19 mars 2012), par Sandrine Szwarc ([Le Times d'Israël](#), 22/10/2020)

*Le chemin des Pyrénées* offre un triple intérêt : récit d'une extraordinaire aventure, conduit avec modestie, précision et alacrité, il fera découvrir à la plupart des lecteurs l'importance et la diversité du monde des réfugiés allemands qui ont fui le nazisme en France, le traitement indigne qui leur a été réservé par la Troisième République agonisante qui s'est contentée de les enfermer dans des camps de concentration où on ne mourait que de faim, de misère, de dysenterie et de maladies non soignées, mêlant juifs ou militants antifascistes et nazis avérés, en attendant que Vichy les « rende » à l'Allemagne nazie ; il montre aussi quels secours les réfugiés reçurent d'organisations américaines dans cette période où les U.S.A. étaient encore neutres, avec l'aide très risquée de réfugiés résistants chevronnés comme le couple Fittko, alternant la plus grande prudence et les initiatives les plus folles, et servi par la chance. Enfin le tableau de la France des années 1940 et 1941, affolée par la soudaineté de l'offensive allemande succédant à la drôle de guerre, puis sidérée par l'effondrement de son armée, en un temps où la résistance d'une minorité qui sauvera l'honneur se cherche encore, est criant de vérité. Certains profitent des circonstances pour organiser les premiers circuits du marché noir, tandis que d'autres monnaient leur aide aux réfugiés en leur vendant de faux papiers et leur faisant passer la frontière. Parmi les gendarmes, de vrais collabos et d'autres qui ferment les yeux, évitant de se mouiller mais contribuant quand même à des sauvetages. Mais les proscrits rencontrent surtout des Français prêts à les aider, moins par idéologie que par humanité et haine de « l'ennemi héréditaire ». Sans l'aide des maires socialistes (celui de Banyuls <sup>2</sup>, vétéran de la guerre d'Espagne dont on ne dit pas quel

---

2 Vincent Azéma (1879-1961), maire socialiste SFIO de Banyuls-sur-Mer de 1935 à 1940 et révoqué par Vichy, rétabli dans ses fonctions en 1944, les

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

fut le sort, sera trop tôt remplacé par un pétainiste bon teint mais prudent, qui fermera les yeux sur l'activité clandestine des Fittko), sans cette aide courageuse et efficace et sans la bienveillance de la population qui adopte bientôt, après un temps d'observation, « Monsieur Jean » et Lisa, jamais ils n'auraient pu, en dix-huit mois, faire passer la frontière à près de trois cents de leurs compatriotes ni même échapper à la Gestapo qui opère librement en « zone libre » et à la police de Vichy.

Le sentier des contrebandiers qui conduit de Banyuls à Portbou en une quinzaine de kilomètres, rebaptisé *Chemin F* en l'honneur du couple Fittko par Varian Fry, directeur du 14 août 1940 au 16 septembre 1941 de l'ERC (*Emergency Rescue Committee*) ou *Centre américain de secours* de Marseille, est devenu un sentier de randonnée très fréquenté, le *Chemin Walter Benjamin* du nom de l'un des penseurs les plus originaux de son temps, qui fut l'un des trois premiers exilés à l'emprunter. Les paysages traversés sont, dit-on, splendides. Le Témoin gaulois, qui n'est plus en mesure de l'emprunter, est quand même très heureux d'avoir vécu assez longtemps pour en découvrir l'existence dans ce beau livre, dont il souhaite qu'il atteigne un large public, comme en Allemagne, en France et dans le monde.

Lundi 15 mars 2021

---

exercera de 1945 à 1953.

***L'Inconnu de la poste***

« *Dans tout fait divers, il y a des trous ; et ce qui est intéressant, c'est la façon dont le scénariste et le réalisateur comblent ces vides.* » (Didier Decoin, interview, *Figaro*, 6/01/2015)

C'est toujours un plaisir de lire Florence Aubenas, qui vient de nouveau de se signaler en publiant en février 2021, aux Éditions de l'Olivier, *L'Inconnu de la poste*. Née en 1961 d'un père diplomate européen et d'une mère qui s'est consacrée au cinéma comme journaliste et enseignante, Florence Aubenas, venue au journalisme dès 1984 (*Le Matin de Paris*, *Le Nouvel Économiste*), a fait une brillante carrière de grand-reporter à *Libération* (1986-2006), puis au *Nouvel Observateur* (2006-2012), enfin au *Monde*.

Le Témoin gaulois, peu attentif aux faits divers, avait oublié le rôle de celle-ci dans l'affaire d'Outreau <sup>1</sup>, qui l'a rendue célèbre : elle y dénonçait, entre le procès de prétendus pédophiles qui avait abouti à la condamnation de notables et l'appel, une grossière erreur judiciaire. Il se souvient quelque peu de ses reportages en Afrique (Réfugiés du Rwanda – 2014 – et du Kosovo, candidats à l'émigration en Algérie, etc.) et fort bien de son enlèvement (janvier-février 2005) au cours d'un reportage en Syrie où elle couvrait la guerre du côté des insurgés. Mais il n'a commencé réellement à s'intéresser à ses livres qu'à partir de la publication du *Quai de Ouistreham* <sup>2</sup>, récit d'une immersion dans le milieu des travailleurs précaires voués aux petits boulots dont elle a partagé incognito les galères, finissant comme femme de ménage,

---

1 *La Méprise : l'affaire d'Outreau* (Florence Aubenas, [éditions du Seuil](#), 2005)

2 *Le Quai de Ouistreham* (Florence Aubenas, Éditions de l'Olivier, 2010)

nettoyant en hâte, lors de ses escales, le ferry reliant Ouistreham à Portsmouth. C'était, avant la lettre, le monde des futurs Gilets jaunes qu'elle révélait au public. Il n'a pas éprouvé le besoin de relire, dans *En France*<sup>3</sup>, les chroniques de la France profonde parues au cours des deux années précédentes qui y sont recueillies. Mais il s'est empressé d'acquiescer *L'Inconnu de la poste*, récit plongeant à nouveau dans l'univers abandonné des dieux et des hommes « *des gens qui ne sont rien*<sup>4</sup> » à propos de la vie singulière de Gérard Thomassin, acteur fétiche de Doillon, dont il ne connaissait, pour sa courte honte, ni le nom ni les films). Il s'agit du compte rendu plus ou moins romancé d'une longue enquête, genre nouveau (?) qui mérite le détour.

Le livre est composé de deux parties de longueur très inégale :

- le *Prologue* (pages 9 à 11), qu'on pourrait aussi bien nommer prolepse, puisque tout y est dit : Gérard Thomassin, un comédien jadis plein de promesses qui n'a jamais pu sortir de la marginalité, impliqué dans « *l'assassinat d'une femme commis dans un village de montagne* » depuis de longues années, affaire que suivait la journaliste, a disparu en août 2019 entre Rochefort (d'où il était parti fort joyeux d'en terminer avec une affaire qui n'avait que trop duré) et Lyon, où il était convoqué pour une dernière confrontation, ayant été enfin lavé de tous soupçons.
- quatre chapitres (pages 15 à 237), qui reprennent l'histoire à son début, en suivant grosso-modo l'ordre chronologique : le décor

---

3 *En France* (Florence Aubenas, Éditions de l'Olivier, 2014)

4 « *Une gare, c'est un lieu où croise les gens qui réussissent et les gens qui ne sont rien. Parce que c'est un lieu où on passe. Parce que c'est un lieu qu'on partage* »  
(Emmanuel Macron, discours d'inauguration du campus de start-up Station F, à Paris, le 29 juin 2017)

du lac de Nantua est planté et l'arrivée au cours de l'été 2007 à Montréal-la-cluse, « *petit village enclavé avec ue seule entrée* »<sup>5</sup> de 3 000 habitants, proche de Nantua, d'un singulier touriste qui n'est autre que Gérald Thomassin, « *un pied dans le caniveau, un pied à Hollywood.* » Il va bientôt s'y fixer, élire domicile dans une sorte de cave en face d'un petit bureau de poste qui n'a pas été touché par les mesures de fermetures massives parce qu'un notable local, agent influent de la mairie, l'a réservé pour sa fille, Catherine Burgod, dont l'assassinat, de dix-huit coups de couteau, vaudra à Thomassin plus de dix années de démêlés avec la justice qui le soupçonne, bien qu'aucune preuve ne puisse être avancée contre lui et qu'il ait toujours farouchement nié toute implication dans ce crime.

Le Témoin gaulois, qui n'avait pas remarqué ce fait divers en son temps, a bien sûr été intéressé par le sujet lui-même : « *Les faits divers c'est comme l'alcool, on en lit un, deux et on n'arrive plus à en sortir* » dit Florence Aubenas dans son interview à France Inter. Mais l'intérêt est redoublé par la manière dont l'auteure le traite : « *je ne voulais pas qu'on voie cette affaire à travers mes yeux [...] chacun raconte son histoire* ». Sans doute, et l'on ne peut qu'admirer ses qualités d'enquêtrice sachant inspirer confiance à tous les acteurs et témoins du drame, sa modestie et la manière élégante dont elle efface du récit ses propres traces, sauf quand elle finit par faire figure de témoin du développement de l'affaire et est obligée d'apparaître . Mais enfin portraits, descriptions, récit et sans doute en partie dialogues sont bien de sa plume, il lui arrive sans doute d'imaginer des détails de la scène décrite à partir de confidences, comme ici : « *Ses lèvres ont à peine bougé, mais*

---

5 Interview dans l'émission *L'invité de 7 h50*, sur *France Inter*, par Léa Salamé, Mardi 9 février 2021, de même que les citations suivantes.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

*ses yeux ne le lâchent pas. Tintin se marre et Thomassin grogne.* » et il lui arrive de se comporter sans doute involontairement en auteure omnisciente, capable de rapporter des mouvements intérieurs que seul le personnage peut connaître : « *Une sorte de jubilation envahit Rambouille à clouer le bec de Thomassin, à le voir perdre pied, lui et ses éternelles jacasseries [...] il étouffe maintenant, à Montréal où chacun sait qu'il a pris de l'héroïne...* » (page 59). D'autres exemples pourraient être cités, mais ceux-là suffisent à montrer qu'aucun récit n'est totalement exempt de fiction.

Il n'en reste pas moins vrai qu'on ne peut qu'admirer les qualités d'empathie de Florence Aubenas, cette attention jamais lasse aux gens, à leurs conditions de vie, à l'environnement social et économique qui détermine leurs actes, ses dons d'observatrice et de conteuse, son style simple et direct qui n'a jamais rien emprunté à ces clichés qui se succèdent dans la mode journalistique. Il faut lire ce livre qui laisse le lecteur enrichi par une meilleure connaissance de notre société, et frustré parce qu'il raconte une histoire dont la fin reste à découvrir.

Mardi 23 mars 2021

### Réflexions sur la troisième guerre mondiale

« *Si tu crois en ton destin,  
Si tu crois aux lendemains,  
Laisse la terrasse des cafés...* » (*Être et durer*, Chant  
para)

Toutes nos guerres s'organisent autour des mêmes thèmes, au point que les chants parachutistes de nos glorieuses campagnes d'Indochine (1945-1954) et d'Algérie (1854-1962) sont traduites pour la plupart du répertoire des armées nazies. Celle-ci (déclarée au fourbe virus le 18 mars 2020 par le maréchalissime Macron) n'échappe pas à la règle.

Tous aux abris! Dans une première phase, qui s'apparente à la drôle de guerre (3/9/1939–10/5/1940), on s'observe. Le virus opère au loin, mais en Europe, on ne s'en soucie guère. Surprise, il ose traverser nos infranchissables frontières ! Première mesure, le confinement vise à nous protéger de l'ennemi qui emprunte les voies respiratoires de nos semblables pour nous envahir.

Masques. En 1939, je fis l'essai de mon premier masque (à gaz). Sa cartouche filtrante pendait à une trompe phallique, signe de virilité que je partageais avec mon père, et j'en étais très fier. Ma mère et mes sœurs, avec leur cartouche presque collée à leur masque qui leur faisait des têtes de mouches, me faisaient pitié. J'étais ravi de recevoir ce nouveau jouet, mais mon père, qui l'avait porté dans les tranchées vingt-deux ans plus tôt, l'appréciait moins, et il me fut confisqué aussitôt après l'essayage. Je ne l'ai jamais remis. Les masques de tissu sont moins étouffants, mais je ne m'y habituerai jamais. Dans les deux cas, le gouvernement, surpris par un événement bien prévisible, a été pris au dépourvu, et il a fallu quelque temps pour que la pénurie cesse. On les

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

croyait jusque-là réservés aux foules asiatiques, mais la mondialisation est passée par là !

Avoir peur ou pas. En général, ce sont ceux qui ont le moins à perdre, c'est-à-dire de quelques instants à quelques années qui, connaissant le prix de la vie, s'y cramponnent le plus. Les jeunes qui, pour la plupart, se croient invulnérables, prennent volontiers des risques, ce qui les rend si faciles à manipuler. C'est vrai de la guerre du Covid comme de toutes les autres. Ce qui est nouveau, ce sont les précautions dont ils s'entourent quand il s'agit de rendre visite aux vieux, pour les protéger.

Au secours, nos Alliés ! On continuerait à tomber comme des mouches, non pas au rythme actuel d'un scratch d'avion par jour, mais d'une dizaine : l'Europe ayant décidé que financer la course aux vaccins coûterait trop cher, il a fallu que nos alliés américains et anglais nous tirent d'affaire. Cela rappelle le temps où le maréchal Pétain, consulté sur les mesures à prendre pour améliorer notre armement, recommanda sagement de renforcer nos effectifs de pigeons voyageurs : c'était dans les prix auxquels notre avare bourgeoisie pouvait consentir.

Privation des plaisirs simples. Cela va de soi quand il faut séparer les couples, les hommes au front, les femmes à l'arrière. Cette fois, c'est plutôt le contraire : on les enferme ensemble jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus se supporter. Du temps de ma belle jeunesse, on nous invitait à « *laisser la terrasse des cafés* » pour éprouver des joies plus viriles, aujourd'hui la guerre antivirus y contraint non seulement les soldats, volontaires ou non, mais toute la population civile, qui doit en outre se passer de toute récréation culturelle (théâtre, cinéma, concerts, expositions...) Un vieux rêve inaccessible de nos culottes de peau, soudain réalisé.

Maladies mentales. Témoin peu fiable (âgé de cinq à dix ans), je ne me rappelle pas, malgré les souvenirs très vifs que m'a laissés

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

cette période, avoir ressenti de l'angoisse dans ma famille (mais on n'était ni Résistants, ni juifs, encore moins collabos). Sans parler des guerres de libération d'Indochine et d'Algérie, si lointaines que les Français de métropole, dans leur immense majorité, ne s'en souciaient pas, il est bien connu qu'à l'arrière, les maladies mentales régressent : on a trop à faire pour survivre, et on est porté par l'espoir d'en voir la fin ! Vichy améliora même la santé publique en laissant mourir de faim 45 000 pensionnaires des asiles psychiatriques ; ce fut sans malice, contrairement aux nazis qui appliquèrent chez eux un programme eugénique, ai-je lu, mais par négligence : l'État français avait la tête ailleurs, sous son képi de maréchal <sup>1</sup> ! Mais la guerre fait d'affreux ravages dans la raison des combattants et des populations coincées sur le théâtre des opérations. On lit, dans *La Dépêche* du 19/06/2019 : « *une personne sur 5 vivant dans une région en guerre souffre de*

---

1 « *En drap garance à soutache et galons d'or, bandeau en drap noir entièrement brodé de trois courses de feuilles de chêne et bordé dans sa partie supérieure d'un double cordonnet de fils d'or et d'une baguette en paillettes et cannetilles d'or, dans sa partie basse, au niveau de la visière, d'une tresse d'or. Visière en cuir ciré et verni noir, doublée de maroquin ciré vert visière arrondie en cuir verni noir. Une soutache plate en or dit « au boisseau » est appuyée sur la visière.*

*Le bandeau en velours bleu-noir est orné de trois rangées de branches à feuilles et glands de chêne, brodées pour moitié en cannetille mate et en filé brillant avec nervures en paillettes. La jonction du bandeau et du turban est garnie de trois soutaches horizontales : un cordonnet de paillettes guipées est surmonté d'une torsade en cannetille or et d'une dernière baguette en cannetille argentée de 3 mm pour grade d'officier supérieur.*

*Le turban comprend trois soutaches d'ornement verticales semblables en cannetille or distinctives de général d'armée. Le calot, de même nuance que le turban, reçoit une simple soutache en cannetille or entourant le bord du calot, dans son renforcement, ainsi qu'un nœud hongrois en soutache de quatre brins pour officier supérieur, cousu en or au milieu. »*

(Modèle 1935, 345 € chez [Héritage militaire](#), publicité gratuite)

*dépression, d'anxiété, de syndrome de stress post-traumatique, de désordre bipolaire ou de schizophrénie. Ces chiffres sont significativement plus élevés par rapport à la prévalence de ces maladies dans la population générale. En effet, hors zones de conflit, ils concernent une personne sur 14.* » Pendant la guerre de 14-18 (celle que je préfère), « *l'obusite* » (traumatisme causé par des explosions violentes) fit des ravages ; les médecins militaires soupçonnaient les victimes d'être des simulateurs, c'est-à-dire des déserteurs, et en firent fusiller un nombre indéterminé. Depuis, on se montre plus compréhensifs. On ne connaît pas encore les dégâts chez nos soignants et leurs patients, mais on sait que la guerre du Corona perturbe profondément beaucoup d'enfants, de jeunes et d'adultes, et que les suicides et dépressions augmentent.

Violences domestiques. Leur nombre diminue en temps de guerre classique, et pour cause, puis il explose au retour des héros ou de ce qu'il en reste, d'autant que le pinard (vin rouge de 9°) qui a généreusement abreuvé nos tranchées les a rendus alcooliques. Dans les années 20 on constate, de ce fait, un nombre inhabituel de divorces. Avec le Covid-19, « *Le stress, l'absence de cadre ou la précarité ont fait augmenter la consommation et parfois les dépendances à l'alcool, à certaines drogues ou à des médicaments* » notent Sandrine Cabut et Pascale Santi dans *Le Monde* du 23 février 2021. Qu'on y ajoute la cohabitation forcée et ininterrompue dans des logis souvent étroits : la violence domestique n'a pas attendu que l'ennemi soit vaincu !

Séquelles. Il semble qu'elles doivent être nombreuses sur le plan médical. Du moins n'aurons-nous pas de « gueules cassées ». Sur le plan politique, le Covid pousse nos sociétés à droite, avec des conséquences imprévisibles, et des risques de grands mouvements sociaux, comme après l'armistice de 1918.

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Bien entendu, les malheurs dus au coronavirus n'ont aucune commune mesure avec ceux que provoquent les vraies guerres, sauf pour ceux qui y perdent la vie ou la santé, et leurs proches.

Lundi 29 mars 2021

***Des arbres à abattre***

« *Cependant, celui qui possède une grande dose de chaleur intérieure, préfère s'éloigner de la société, pour ne pas causer de désagréments, ni en subir.* »

(Arthur Schopenhauer, *Parerga et Paralipomena*, 1851,  
Bouquins éditions, 2020)

Il est des auteurs dont le nom vous est familier parce qu'ils bénéficient, à tort ou à raison, d'une certaine notoriété et que vous l'avez souvent rencontré dans divers médias, sur les affiches, voire au détour d'une conversation, et que vous n'avez jamais eu vraiment le désir ni l'occasion de lire, si bien qu'ils attendent longtemps avant de passer à vos yeux du statut d'ectoplasme à celui d'écrivain réel. Telle est l'histoire du rapport du Témoin gaulois à l'œuvre de 59.

Comme actuellement je consacre le peu de temps que je parviens à réserver à la lecture à l'un de ses romans, *Des arbres à abattre*<sup>1</sup>, sur lequel un article de presse élogieux a attiré mon attention je me permets à mi-parcours d'en rendre compte. Cela devient une habitude. C'est une manière comme une autre de faire le point sur l'impression qu'un livre vous fait et vous laissera : sauf très rare exception, la suite et la fin, si intéressantes qu'elles soient, en particulier quand il s'agit d'un récit, n'y changeront rien. Mais s'agit-il vraiment ici d'un récit ? Certaines conditions sont réunies. Il y a bien une situation initiale<sup>2</sup> : un quinquagénaire qui a renoncé tout d'un coup, vingt ans auparavant, à une carrière

---

1 *Holzfällen, eine Erregung* de Thomas Bernhard, 1984 – *Des arbres à abattre, une irritation*, traduction par Bernard Kreiss, Gallimard, 1987.

2 Voir *Approches des textes*, [Le Récit](#), Schéma narratif, page 7.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

littéraire prometteuse, au milieu artiste de Vienne où il était bien introduit et aux amitiés qu'il y a nouées, s'est exilé à Londres pour travailler dans les métiers de la banque. Il y a aussi un action perturbatrice, et même deux : de passage à Vienne, il apprend la mort de la Joana, comédienne ratée qui fut son amie et l'introduisit dans le milieu artiste, et par sentimentalité il accepte l'invitation à dîner du couple Auersberger qu'il a fréquenté à la même époque et toujours détesté. Le reste semble échapper au schéma habituel : ni véritable dynamique de l'action, ni péripéties, ni situation finale établissant un nouvel équilibre. En fait, il s'agit d'un long monologue intérieur qui se déroule en un seul bloc, sans division en chapitres, paragraphes et sans même le moindre alinéa, sur 222 pages, la difficulté de la lecture étant augmentée par le retour obsessionnel de pensées et d'images. Je connais une bonne lectrice qui a renoncé à mi-parcours, c'est-à-dire à peu près où j'en suis. Chaque lecteur découvre un jour ses limites. Naguère, je m'aperçus que nombre de mes collègues étaient incapables de lire un tome entier de Marcel Proust. Cela me parut surprenant : j'y étais autant à l'aise que dans les romans de la Nouvelle Vague... jusqu'au jour où je m'attaquai à l'*Ulysse* de James Joyce : en dépit de plusieurs tentatives, je n'ai jamais pu dépasser une cinquantaine de pages. Il est vrai que je l'ai abordé dans la traduction de 1924, mais elle fut revue par James Joyce en personne, et que souvent ses références culturelles m'échappent. Quoi qu'il en soit, la traversée à laquelle Thomas Bernhard nous invite est bien moins longue, facilitée par le petit nombre d'acteurs, le point de vue unique du narrateur qui ne cesse de discourir « *dans le fauteuil à oreilles* » d'où il observe la comédie qui se déroule dans le salon de musique des Auersberger. Ce narrateur apparaît comme un misanthrope qui voue une haine sans borne à Vienne, à l'Autriche, à ce milieu artiste dont il a fait partie dans sa jeunesse

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

et dont les autres membres sont aujourd'hui reconnus par le public et l'État comme appartenant à l'élite culturelle du pays et, à ce titre, couverts d'honneurs. En somme, il serait plutôt antipathique s'il n'étendait à lui-même le mépris et la haine qu'il affiche pour le reste de l'humanité, et si son humour ne venait corriger la noirceur de son discours en établissant une complicité entre le lecteur, qui a souvent l'occasion de rire ou de sourire, et lui. Très vite s'impose la certitude que l'œuvre comporte beaucoup d'éléments autobiographiques et que l'auteur est un homme que la vie a profondément blessé. Comme le roman n'en dit rien, c'est ailleurs qu'il faut chercher.

De lui, je savais peu de choses : son nom, qu'il était Autrichien et considéré comme l'un des plus grands auteurs de langue allemande de sa génération. Une rapide enquête (merci, *Wikipédia*) m'a apporté quelques informations supplémentaires : né le 9 février 1931 et mort le 12 février 1989, c'est par sa mère le petit-fils d'un écrivain et dramaturge estimé qui lui a donné le goût des lettres et du théâtre. Son enfance, partagée entre sa mère et ses grands-parents et apparemment heureuse, est fortement perturbée, en 1942, par un séjour dans un centre d'éducation national-socialiste en Thuringe. Garçon physiquement fragile et psychologiquement sensible, il est le souffre-douleur de ses camarades dressés à la brutalité. Placé dans un internat nazi à Salzbourg de 1943 à 1944, il revient dans sa famille en raison des bombardements, puis retourne en 1945 dans cet établissement où l'éducation catholique à laquelle il est soumis se révèle toute semblable à celle des nazis. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre qu'une bonne partie de ses problèmes trouve là son origine : une lecture de son œuvre dans l'ordre chronologique

m'aurait appris cela <sup>3</sup>. Un autre détail éclairant de sa vie est le fait qu'après un séjour en sanatorium, devenu free-lance au *Demokratisches Volksblatt* qui publie, outre ses chroniques culturelles et judiciaires, ses premières poésies, il étudie la musique et l'art dramatique à Vienne et à Salzbourg. Introduit dans le monde intellectuel de Vienne, il s'appuiera sur des souvenirs précis pour en faire vingt ans plus tard la satire dans *Des arbres à abattre*. À partir de 1962 et du succès de *Frost (Gel)*, son premier roman, il délaisse la poésie pour le roman et le théâtre, genres où il obtient un vif succès. Contrairement au narrateur *Des arbres à abattre*, il n'a pas abandonné Vienne et renoncé à sa vocation artistique sinon, en compagnie de Hedwig Stavianicek, qu'il n'a pas quittée de leur rencontre en 1950 à sa mort en 1984, pour de brefs voyages à l'étranger et des échappées laborieuses dans la ferme de Ohlsdorf qu'il a achetée et aménagée : « *Se faire comprendre est impossible, ça n'existe pas. La solitude, l'isolement deviennent un isolement encore plus grand, une solitude encore plus grande. on reste enfermé et de l'autre côté la seule joie et le plaisir toujours plus grand est alors le travail. Ce sont les phrases, les mots que l'on construit. En fait, c'est comme un jouet, on met les cubes les uns sur les autres, c'est un processus musical.* » <sup>4</sup> Comblé d'honneurs en Autriche et en Allemagne, il aurait ressemblé en somme de plus en plus aux pantins dérisoires du « *monde artiste* » qu'il a tournés en dérision, s'il n'avait vraiment eu du talent, comme une partie sans doute de

---

3 Épisodes racontés par Thomas Bernhard dans *Die Ursache, Eine Andeutung*, 1981, et traduit de l'allemand par Albert Kohn, sous le titre *L'Origine. Simple indication*, 1996, Folio).

4 Cité dans l'excellent [Dossier pédagogique](#) établi par Claude Duparfait et Cécile Pauthe à l'occasion de l'adaptation du roman pour le Théâtre de la Colline et auquel j'ai emprunté la citation de Schopenhauer placée en épigraphe.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

ses victimes, et la dénonciation de la médiocrité de la vie artistique et intellectuelle de Vienne, capitale surdimensionnée d'un état dont l'empire a éclaté comme le Reich mondial et millénaire rêvé par le *Great Dictator*, vaudrait aussi pour Paris, qui a connu le même sort moins d'un demi-siècle plus tard. Surtout, il ne s'est jamais complu dans ce personnage, créant volontiers le scandale, comme ce jour où il a déclaré, devant le ministre autrichien de l'Éducation venu lui remettre un nouveau prix, que « *Nous Autrichiens sommes apathiques ; nous sommes la vie en tant que désintéret général pour la vie* », l'obligeant à quitter la salle. On pense à Georges Brassens injuriant son public.

Installé « *Dans le fauteuil à oreilles des Auersberger* », le narrateur de Thomas Bernhard ressasse un discours qui paraît circulaire mais qui dévoile peu à peu le passé – l'histoire de Joana, sa grandeur et sa chute, les relations qu'ils ont entretenues – et le présent – le véritable caractère du « *compagnon de vie* » de celle-ci, quand notre imprécateur revient sur un premier jugement sommaire, l'origine de la fortune des Auersberger, la longue attente et l'arrivée de ce comédien du Burgtheater dont la présence justifie l'organisation de ce « *dîner artistique* », tous deux si maltraités alors que les pièces de Bernhard ont connu leurs plus grands succès dans cette salle – en sorte que le lecteur opiniâtre aura finalement eu droit à un récit souvent drôle, et à une leçon qui l'est moins et que résume bien cette phrase de Thomas Bernhard, glanée dans le même *Dossier pédagogique* : « *Et cela devient naturellement toujours pire et toujours plus fort, et il n'y aucun salut ni aucun retour en arrière.* »

Lundi 5 avril 2021

**Par les rues et par les ondes**

« *Si tu es riche, tu peux te permettre d'être garant dans une affaire. Si tu as du temps à perdre, tu peux t'amuser à être témoin.* » (Proverbe kurde)

À défaut d'être riche, le Témoin gaulois, qui disposait de loisirs, s'est plu à raconter le temps de sa jeunesse et, ce sujet épuisé, s'est amusé à tenir la chronique de ce qu'il percevait du temps présent. S'il s'était pris au sérieux, ç'aurait été bien prétentieux, du fait de l'étroitesse de son champ d'observation, et bien ridicule depuis qu'il est cloîtré, comme ses compatriotes, dans son petit logis et, selon les caprices du prince, autorisé à ne s'en échapper que quelques heures et dans un rayon variant d'un à dix kilomètres, alors que la pandémie menace de retrouver en France son plus haut niveau. Mais restent quand même le spectacle des rues, ceux qu'offre le monde virtuel, et son buzz.

Se promener dans les rues de Paris, en ce printemps où l'oisif ne peut rien y faire d'autre, est plutôt déprimant. Déjà, avant que le Covid 19 ne les hante, le Gêronte que je suis devenu avait quelques sujets de plaintes, à commencer par la saleté des rues, que Mme Hidalgo n'a pas inventée, car je l'ai toujours connue, n'en déplaise au *Figaro* ; et dont elle renvoie la faute aux Parisiens, ce qui est évident : mais ne pourrait-on les en corriger ? il me semble toutefois que le confinement a raréfié les chiens et leurs glissantes productions. Mais où passent les animaux quand leurs « amis » décident de s'en débarrasser ? S'y ajoutait la négligence vestimentaire. Le *jean*, revenu d'Amérique dans ma jeunesse, puis les fringuenilles importées de Chine à bas prix, revêtent les Parisiennes, autrefois si élégantes, sans les habiller. L'autre jour, suivant (des yeux) une jolie fille, je me fis la réflexion que son

*jean* moulant mettait en évidence ses fesses sans les mettre en valeur. Que dire quand la mode faisait pendouiller entre les jambes le fond du pantalon des garçons, formant une poche dans laquelle ils auraient pu déféquer pendant trois jours sans qu'il y paraisse ? Autre sujet de chagrin antérieur à l'irruption du virus, toutes ces vitrines recouvertes de panneaux qui dissimulent l'intérieur des boutiques (les pharmaciens adorent), et toutes ces devantures qu'on s'applique à repeindre uniformément en noir comme jadis celles des pompes funèbres ?

« *Et on voudrait qu'j'aie le moral* »

chantait Jacques Brel ! Bientôt, quelque écolo débile (*stultum*, c'est la variété parisienne de cette espèce non moins variante que le Covid 19) s'avisera des ravages causés à l'environnement par les ravalements, et nos façades retrouveront la sinistre couleur « peau d'éléphant » d'avant Malraux !

À ces dégradations déjà anciennes, le malheur des temps a ajouté quelques autres : cauchemar des visages masqués qui rendent méconnaissables parents, voisins et amis et isolent chacun de tous ; multiplication, sur les trottoirs dont le nom indique pourtant assez clairement la destination, des vélos et autres deux ou trois roues, auxquels le prédécesseur d'Hidalgo les a livrés, invitant les piétons à les partager, à leurs risques et périls : nos édiles, gens pressés, sont trop occupés pour circuler à pied ! Et que dire du mobilier urbain disparate et encombrant de plus en plus la voie publique, poubelles transparentes dont le sac de plastique, généralement éventré, répand son contenu sur le trottoir, conteneurs de ramassage des bouteilles (heureusement en voie de disparition, les riverains ne tolérant pas le bruit), dont la seule utilité est de réduire au chômage des employés peu qualifiés qui gagnaient leur vie au tri, conteneurs pour le ramassage des vieux vêtements – ces deux derniers services pourraient être

rassemblés dans quelques-unes de ces boutiques abandonnées bien avant la pandémie, si on ne laissait les banques spéculer sur ces locaux en faisant grimper les loyers de façon à éliminer le petit commerce – kiosques à journaux fermés pour toujours mais qui encombrant rues et placettes, sans compter les hideuses et sales installations de bois pourrissant qui viennent ici et là remplacer les grilles de fonte au pied des arbres et les bacs à fleurs en béton, les terrasses des restaurants de même matériau, provisoires et inutiles, chevauchant trottoirs et chaussées et ces espèces de tentes destinées aux tests qui ont fleuri devant les pharmacies. Les jardins publics, envahis par des foules compactes les jours de beau temps, paraissent eux-mêmes négligés : on économise visiblement sur les fleurs et la main d'œuvre. La seule innovation plaisante à mon gré est la fermeture de la rue de Rivoli à la circulation automobile : c'est probablement catastrophique pour le reste de la ville, mais pour une fois nos écolos (variété débile) ont réussi à offrir aux Parisiens et aux (futurs) touristes éblouis un spectacle surréaliste. À part ce détail, le spectacle des rues étant affligeant, évadons nous dans le monde virtuel.

L'occasion fournie par l'invasion du Covid 19 et sa difficile gestion est trop belle pour que les politiciens de tout poil, ces grands hommes que le peuple ignore, ne s'en saisissent. Mais la palme en revient aux trois plus géniaux, j'ai nommé, dans le désordre, Jean-Luc Mélenchon qui, chacun le sait, est la République en personne et souffre le martyr de se voir présidé, Philippe de Villiers, le Fou du bocage, et François Ruffin fidèle lieutenant du très démocrate Mélenchon. Tous deux seraient presque convaincants lorsqu'ils s'inquiètent de voir tous les pouvoirs réunis et renforcés à la faveur de la crise actuelle, et disent leur crainte que l'on ne revienne jamais à l'état antérieur,

discours qui sied mieux à un conservateur à tous crins tel que Villiers. Ruffin, quand il déclare : « *Cet homme, Philippe de Villiers, le Fou du bocage, et François Ruffin fidèle lieutenant du très démocrate Mélenchon, qui décide seul, pour toute la France, ce n'est plus tolérable. Je ne le supporte plus* » (Entretien avec Abel Mestre et Sylvia Zappi, *Le Monde*, 7 avril 2021) ne nous apprend pas grand chose par rapport au ridicule refrain « *Vous êtes hai* » de la « *Lettre ouverte à un futur président déjà hai* » (*Le Monde*, 5 mai 2017) Mais au cours de l'interview, ce grand défenseur de nos libertés laisse apercevoir derrière son masque le goût forcené de la contrainte et de la manipulation qui aurait fait de lui, en d'autres temps, un parfait stalinien ou maoïste, au choix. Admirez plutôt cet aveu :

**« Vous-même soulignez votre contradiction et votre dépendance aux nouvelles technologies. Faut-il une limitation ?**

**« Je n'y suis pas défavorable. Je souhaiterais une convention citoyenne, permanente, sur le numérique : quelles applications nous autorisons, lesquelles nous refusons ? Faut-il un plafond sur l'utilisation du numérique ? Cela pourrait libérer les individus d'un usage aliénant, compulsif. Mais il faut aussi un plancher, un droit au numérique. »** Laissons ce démocrate rêver au muselage d'Internet et à un réseau d'État, il est en bonne compagnie.

Pour trouver des commentaires plus instructifs de la gestion de cette crise, mieux vaut sortir (virtuellement) de notre hexagone querelleur et radoteur. Bien que je lise passablement l'anglais en cas de nécessité, je laisse depuis un certain temps à un proche informateur le soin de me signaler et de me résumer les articles de fond de la presse anglo-saxonne. Un titre a retenu son attention : « *Où l'Europe s'est trompée dans son déploiement vaccinal, et pourquoi* » (*New-York Times* du 20 mars 2021). Le sous-titre est plus explicite : « *Alors que Washington s'est mis en*

*affaires avec les compagnies pharmaceutiques, l'Europe était plus conservatrice sur le plan fiscal et faisait confiance au marché libre.*» En bref, l'explication du retard de l'Europe dans le traitement de la pandémie est évidente, et le responsable, la Commission européenne, est clairement désigné : alors que les États-Unis, (la Chine et la Russie sont pudiquement ignorées) et même l'Angleterre donnaient à leurs laboratoires tous les moyens nécessaires pour inventer un vaccin, la Commission européenne, par crainte du risque et répugnance à engager de nouveaux frais, n'a pas voulu s'engager dans cette compétition mondiale, estimant selon son habitude qu'il était plus économique de laisser travailler les autres et de leur acheter les vaccins (à bas prix, pensait-on) quand ils les auraient trouvés. De mauvais choix des fournisseurs éventuels s'y sont ajoutés. Disons que sous l'influence des pays nordiques et de l'Allemagne, l'Europe des rentiers s'est une fois de plus montrée pusillanime et avare. Après ces choix géniaux, et compte tenu du fait que chaque producteur a voulu être servi le premier, ce qui était prévisible, il ne restait plus aux gouvernements européens qu'à se débattre dans la crise, improvisant chacun à sa façon.

Il faut bien arrêter ce vagabondage, sur lequel il est impossible de conclure. Alors terminons par une remarque faite à la radio, qui est un observatoire privilégié du français tel qu'on le parle. L'autre jour, une « philosophe » parlait sur *France Culture*. J'étais autant agacé par la banalité de ses propos que par ce qui me paraissait vulgarité du style et de l'expression. Par exemple, l'entendre dire « *passque* » pour « parce que » m'exaspérait. Dans la suite de l'émission, je m'aperçus que tous les intervenants en faisaient autant, et que j'avais pris pour de la vulgarité ce qui n'était que l'effet de l'évolution spontanée de la langue.

Lundi 12 avril 2021

### Figures du pouvoir

« *Il n'y a pas le pouvoir. Il y a l'abus de pouvoir, rien d'autre.* »

(Henry de Montherlant, *Le Cardinal d'Espagne*)

Vous est-il arrivé d'imaginer qu'une idée importante et nouvelle vous est venue dans votre sommeil, au cours d'un songe ? Le Témoin gaulois, qui n'eut jamais la moindre idée originale, est fort sujet à cette illusion, d'une telle force qu'elle le réveille et qu'il se lèverait pour noter sa découverte, s'il ne se connaissait bien. Au matin, il ne reste que le souvenir d'avoir rêvé d'un certain sujet. La dernière fois, il s'agissait du pouvoir. À défaut d'idée géniale, ce rêve lui aura fourni le thème de ces pages écrites *Au Fil des jours...* et d'une nuit.

Chacun de nous a une certaine expérience qui fonde son rapport au pouvoir. À commencer par celle des parents et des personnes à qui ils vous confient. Les miens l'exerçaient de façon si douce que je crois bien ne l'avoir jamais ressenti, et la branche paysanne de notre famille qui m'a accueilli pendant la guerre ne m'a donné que protection et affection. Selon l'usage des classes populaires de l'époque, nos parents exigeaient beaucoup de leurs enfants, qui devaient participer le plus tôt possible aux tâches domestiques et les aider dans leur métier. Notre père gouvernait par l'ironie : « Tiens Toto, toi qui n'es pas chargé de famille, rends-toi utile... » ce qui, l'adolescence venue, m'agaçait un peu, comme d'autres manies de mes aînés, sans vraiment me révolter : c'était dans l'ordre des choses. Notre mère, sujette à de vives colères si on la contrariait, criait quelquefois et même nous poursuivait avec un martinet, quand nous étions petits, mais nous savions que c'était

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

« pour de rire » : nous nous sauvions et elle ne rattrapait jamais personne. Bien entendu, conformément aux mœurs du temps, mes sœurs devaient subir une discipline plus sévère, surtout l'aînée, qui conserva le pli de la soumission dans le mariage, tandis que la puînée fit preuve d'un caractère bien plus indépendant. Pour moi, je connus aussi, inévitablement, et jusqu'au bac, un statut de dépendance que je ne perçus jamais comme une relation de pouvoir. Et de fait, la dernière contrainte qui me fut imposée par mes parents, et qui était de ne pas dépasser le délai de deux ans d'études post-bac à leur charge, résultait non d'un caprice ou de l'avarice mais de leurs moyens et de la nécessité de donner les mêmes chances à ma sœur et à mon frère plus jeunes. Ma méfiance du pouvoir ne vient donc pas de ma première éducation mais de l'école, où je découvris tour à tour l'obligation d'obéir à des adultes qui prenaient leur pouvoir très au sérieux, la tyrannie – deux seulement d'entre eux m'en ont imposé l'expérience insupportable – et les remèdes à lui apporter sur le plan politique, selon Montesquieu, dont je suis resté le disciple.

En politique, je me suis presque toujours situé dans l'opposition. Cela a commencé très jeune avec cet embryon de conscience politique que les parents inculquent à leurs enfants d'autant plus tôt que les circonstances sont dramatiques. Je n'ai aucun souvenir des débats de la III<sup>e</sup> République et du pâle président Lebrun, mais j'ai naturellement épousé la haine que Pétain et son équipe inspiraient à mon père, et que les rites scolaires auxquels nous étions soumis ne faisaient que renforcer : chanter « *Maréchal, nous voilà* », participer à des fêtes vichystes... Il était la figure odieuse du traître et de la collaboration. L'euphorie de la Libération passée (« Vive de Gaulle » !), je me désintéressai de problèmes qui dépassaient mon entendement (j'avais douze ans à

la naissance de la IV<sup>e</sup> République, en 1946). À dix-huit ans, le réveil fut brutal, quand des condisciples du lycée me firent comprendre que la colonisation n'allait pas de soi, et que nous étions en train de livrer au Maroc et en Indochine un combat inutile pour une cause injuste. Quand nous avons appris le 8 mai 1954, lors d'un pèlerinage de Dourdan à Chartres, que la veille, la cuvette de Dien Bien Phu, où l'élite du corps expéditionnaire fut sacrifiée dans un baroud d'honneur, était tombée aux mains du Viet Minh, nous nous sommes réjouis de ce que nous prenions pour la fin de la guerre, que l'intervention des Américains au Viêt-Nam allait prolonger jusqu'à leur retrait en 1975, et l'insurrection algérienne relayer dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre de cette même année 1954. À part l'entracte méditerranéen, vécu d'abord comme une délivrance, mais sans trop d'illusion, j'ai toujours combattu le pouvoir sous la V<sup>e</sup> République dont je n'ai jamais accepté la constitution, ni les orientations. J'ai eu également affaire aux figures du pouvoir militaire. Pour un soldat du rang, s'il n'est pas affecté à quelque service d'état-major, la hiérarchie s'arrête au commandant : même le colonel est un personnage lointain. J'ai détesté le pouvoir militaire tel que je l'ai subi, où la bêtise, la bassesse, l'arrivisme et les abus dépassaient de beaucoup ce qu'on observe ailleurs. J'en excepte deux gradés que j'ai appris à estimer, bien que le putsch des généraux nous ait opposés : mon adjudant-chef de Metz, qui ne m'a pas pardonné, et mon lieutenant que j'ai retrouvé colonel en retraite peu avant sa mort, et qui s'est montré très large d'esprit, acceptant de relire, corriger sur certains points et commenter ma *Petite Chronique du temps perdu*. Il ne s'était pas remis de l'abandon des harkis, acte ignoble qui déshonore de Gaulle, mais le fondateur du régime actuel était suffisamment cynique et épris du pouvoir pour assumer le mot du Marquis de

Sade : « *Le pouvoir est par nature, criminel.* » Pourtant, les sociétés humaines ne sauraient s'en passer.

Il est en effet probable que le pouvoir politique est un mal nécessaire : des hordes de singes où un mâle dominant maintient l'ordre, aux sociétés humaines les plus complexes, la vie d'un groupe d'individus aux intérêts divergents, voire opposés, n'est possible que régulée par un ou plusieurs de ses membres. Au fur et à mesure que le groupe s'agrandit et que les structures sociales se complexifient, les détenteurs du pouvoir s'éloignent physiquement de ceux qu'ils gouvernent, jusqu'à acquérir un genre de vie mythique, certains peuples faisant de leur chef un dieu. Ainsi se creuse un fossé moins matériel que mental qui peut fragiliser le pouvoir. Nos anciens monarques ont tenté d'y remédier par des spectacles comme les entrées royales et la diffusion de l'image royale, à partir de la Renaissance : statues, peinture, tapisseries, médailles, etc. On pourrait croire que la multiplication des images, en notre temps, a accru cet effet, mais il n'en est rien. Loin de nous rapprocher de nos gouvernants, les médias les ont transportés dans un monde virtuel, si bien qu'ils n'ont guère plus de réalité que des personnages de dessins animés. Dans nos démocraties, ils sont interchangeables, n'inspirent plus de respect, ne portent plus nos espérances mais, pareils au *Schmürz* de Boris Vian, ils servent, exposés à toutes les avanies, de souffre-douleur heureusement virtuels aux mécontents. Dans les régimes dictatoriaux, les opposants, victimes d'une même illusion de puissance parce qu'ils croient s'adresser à l'humanité entière (et quelques-uns touchent, il est vrai, beaucoup de monde), sont poussés à jouer le même jeu, et le paient très cher. Notons que dans le cas d'Alexeï Navalny ce syndrome est aggravé par ce goût morbide et dostoïevskien du sacrifice, qui est l'empreinte religieuse sur ce qu'on nomme « l'âme russe ». Ma carrière

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

d'enseignant du second degré m'a tenu très éloigné des cercles du pouvoir. Je reconnais n'avoir pas totalement échappé à la fascination qu'il exerce, et avoir été flatté par deux propositions qui m'ont été faites à dix ans d'intervalle d'exercer au ministère des fonctions qui m'auraient permis de l'observer de plus près et même d'y participer tant soit peu : « *Le pouvoir est une forme de folie. Certaines personnes sont prêtes à tout pour l'obtenir.* » aurait écrit Averroès. Un ami m'avait précédé dans cette voie où il me pressait de le rejoindre, et où son ambition l'a consumé. « *J'en connais encor trois ou quatre* » comme dit Apollinaire. Réflexion faite, j'ai refusé, et n'ai jamais eu lieu de le regretter.

« *Le peuple ressemble à des bœufs, à qui il faut un aiguillon, un joug, et du foin.* » aurait écrit Voltaire dans sa *Correspondance*, à une date incertaine. Peut-être ne s'agit-il que d'une de ces fausses citations qui courent sur le web. Pourtant, je suis prêt à y adhérer à condition que l'on englobe dans « *le peuple* » toutes les classes sociales, ainsi que « *M. de Voltaire* ». Du plus pauvre au privilégié, tous ont besoin du pouvoir et du foin, les différences ne portent que sur les chances d'accéder au premier et l'abondance et la qualité du second.

Lundi 19 avril 2021

### Féministes à la dérive

« *La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome,  
Et, se jetant, de loin, un regard irrité,  
Les deux sexes mourront chacun de son côté.* »  
(Alfred de Vigny, *La colère de Samson, Les Destinées*, 1864)

Le féminisme a toujours été le théâtre de vives controverses. La coexistence en son sein de diverses tendances<sup>1</sup> n'est pas un défaut, mais la marque d'un fonctionnement démocratique. Toutefois, l'écho donné par des médias comme *Le Monde* et *France Culture* à des discours « postmodernes » peut susciter quelques inquiétudes pour l'avenir d'un mouvement nécessaire, auquel il reste encore beaucoup à faire, et qui risque de sombrer dans l'odieux et le ridicule. [Vivre sans sexualité](#), une série de quatre épisodes diffusés du 12 au 15 avril sur *France Culture* en offre un assez bel échantillon.

Le titre pose clairement le sujet abordé, mais seulement en apparence. Car jusqu'à nouvel ordre, nous sommes des êtres sexués, et le fait de vivre dans l'abstinence, quelles qu'en soient les raisons, transforme l'expression de la sexualité sans l'abolir, et souvent l'exacerbe. À titre approximatif, pensée hasardeuse. Entendons-nous bien : il est sain d'aborder tous les sujets, en particulier ceux qui gênent et ceux qui fâchent. Dans une société capitaliste, c'est-à-dire régie principalement par la recherche du profit, l'exploitation à des fins commerciales du sexe crée une obsession et des besoins artificiels, comme toute publicité, tend à favoriser certaines conduites, jusqu'à les rendre obligatoires. Dans un tel système, le fait qu'une partie des hommes et des femmes,

---

1 Un article du groupe québécois [RGN-CF](#) en fait un utile survol.

réduits au rôle de consommateurs, ne puisse se conformer à la norme ou la rejette, est scandaleux et doit être condamné, ou mieux, dissimulé par un tabou. Et les tabous sont faits pour être interrogés et remis en question, pour qui essaie de comprendre. Mais venons-en au texte de présentation de la série par France Culture : « *Nous sommes de plus en plus nombreux.ses à ne plus avoir d'activité sexuelle, soit parce que nous sommes empêché.es, soit parce que nous ne sommes plus intéressé.e.s. Et cette absence de sexualité est un des grands tabous de nos sociétés : on n'en parle pas !* » Qui est ce « nous » qui « ne sommes plus intéressé.e.s. » ? Admirons au passage l'élégance de l'orthographe « inclusive » qui réalise le tour de force de produire des textes qu'on ne peut lire à haute voix ! Si cette assertion n'est pas gratuite, la suite nous le dira. On a commencé très fort, par une affirmation que seul le vieillissement de la population justifie. La présentation nous apprend qu'il y a « *À l'origine du projet, une histoire entre [...] un homme et une femme, Ovidie et Tancrede Ramonet, dans la force de l'âge, valides, avenants, privilégiés, qui décident de ne plus faire l'amour. Ni ensemble, ni séparément. Pour elle, après #MeToo, comme pour de nombreuses militantes, l'hétérosexualité ne lui a plus semblé aller de soi. Face à la violence de ce raz-de-marée de témoignages, comment avoir encore l'envie de coucher avec des hommes ? [...] Lui, a voulu faire l'expérience d'une sexualité empêchée, d'une souffrance partagée par tous les prolos de la sexualité, les rejetés, les rebuts, les invalides, les prisonniers, les isolés.* » Cette double motivation est éclairante : de part et d'autre, une sensibilité exacerbée. Le projet de Tancrede n'a de sens que dans une perspective religieuse, particulièrement développée dans l'*Épisode 3 ; Vivre sans sexualité – les vertus de l'abstinence*. Celui d'Ovidie résulte d'une incertitude sur son orientation sexuelle à laquelle l'*Épisode*

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

4 : *Sortir de la sexualité, un acte politique* fait largement écho. L'Épisode 1 : *Vivre sans sexualité : Sexualités empêchées* et l'Épisode 2 : *L'absence de sexualité, une anomalie sociale* préparent le terrain. Examinons de plus près cette démarche.

La première question posée est de savoir si « *la sexualité* [comprendre : l'activité sexuelle, doit être] *considérée comme un besoin physiologique fondamental, au même titre que la respiration, l'alimentation...* ». Témoignages et réponses sont contradictoires : on constate que, contrairement au discours dominant, et pour toutes sortes de raisons, bien des individus n'ont plus ou n'ont jamais eu de rapports sexuels, et que des couples en nombre croissant, à ce qu'il semble, y renoncent sans se séparer. Les uns déclarent se trouver bien de cette abstinence, qui est vécue par d'autres comme une véritable souffrance. Puis on passe, dans le deuxième épisode, à de nombreux témoignages de femmes et d'hommes qui déclarent ne plus éprouver aucune appétence pour le sexe, pour toutes sortes de raisons, dont la plus curieuse est donnée par une femme qui ne parvient pas à faire coïncider sentiment et plaisir, et prône l'amour platonique. En fait, on remet en cause l'hétérosexualité, et plus particulièrement la pénétration, jugées insupportables pour des féministes. Enfin le quatrième épisode affirme que « *Les rapports de domination dans le couple et dans la sexualité posent la question de la compatibilité du féminisme et de l'hétérosexualité.* » La conclusion vers laquelle on cherche à conduire lectrices et lecteurs est que « *L'abstinence sexuelle apparaît depuis la nuit des temps comme la solution aux maux humains et même divins.* » Que les vierges veillent à conserver leur pucelage, que les veuves se gardent de se remarier : après tout, la religion et les couvents ont été des moyens d'émanciper les femmes ! On comprend

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

mieux que le très chrétien *Télérama* applaudisse à deux mains cette « remarquable enquête d'Ovidie et Tancrède Ramonet » !

Car enfin, quelle différence y a-t-il entre le discours le plus violemment et bêtement machiste du très réactionnaire Alfred de Vigny, qui jouait les poètes austères et vertueux mais dénonçait son voisin mal-pensant à la police de Napoléon le Petit, et ceux que tiennent ces prétendues féministes ? Mêmes thèmes, même haine de l'altérité, même obsession et même peur du sexe, enfin mêmes solutions à leurs problèmes personnels que l'on va chercher dans les poubelles de l'Histoire et que l'on prétend imposer à la société tout entière. Comme toujours, les extrêmes se touchent et ne diffèrent que par l'inversion des signes (+) et (-) qu'ils attribuent aux deux catégories incompatibles entre lesquelles ils partagent l'humanité : croyants et impies, blancs et « gens de couleur », juifs et « aryens », musulmans et non-musulmans, hommes et femmes... S'il y a deux camps, l'un est forcément mauvais et le mien est bon, voilà qui résout bien des problèmes. On sait depuis Brassens que les trompettes de la renommée sont mal embouchées, écoutons-les quand même : « J'ai tant baisé que je n'en ai plus envie ! Que faire de mon temps et de ma vie ? » ou encore : « j'ai été mal baisée (car une femme ne saurait être mal baisante), donc tous les hommes, qui nous oppriment, sont des brutes qui ne songent qu'à prendre leur plaisir le plus vite et le plus souvent possible, sans se soucier de ce que nous éprouvons ; en féministe conséquente, il ne me reste que l'abstention si je parviens à la supporter (la masturbation m'y aidera au besoin) ou l'homosexualité. » Ainsi, à leur insu, nos féministes égarées rendent au sexe la place excessive que lui avait assignée le patriarcat ! Les grands médias, en s'emparant des petits problèmes personnels d'une minorité, font l'impasse sur de plus

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

sérieuses questions, anciennes mais non entièrement résolues, comme l'égalité des femmes et des hommes dans le travail et la rétribution, l'accès à toutes les fonctions dans tous les domaines, etc. et nouvelles comme, par exemple, comment éviter que la libéralisation des mœurs, qui est un progrès, se retourne contre les femmes, qui se retrouvent de plus en plus souvent à la tête de familles monoparentales souvent plongées dans la pauvreté ? et que la PMA pour toutes – revendication légitime puisque, ces technologies médicales étant disponibles, elles seront de toutes façons utilisées par les plus riches – ne multiplie ces cas ?

Le mouvement féministe, qui a tant fait pour émanciper les femmes du régime d'infériorité et de dépendance dans lequel le système les maintenait, et abolir les discriminations imposées aux minorités sexuelles, a encore beaucoup de chemin à parcourir pour obtenir l'égalité dans les sociétés démocratiques, et bien plus encore pour l'étendre au reste du monde. Les dérives en cours font craindre son dévoiement et son discrédit.

Lundi 26 avril 2021

### **La roue tourne**

« *Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?* » (Lamartine, *Le Lac, Méditations*)

L'espèce humaine a la bougeotte, c'est bien connu. Notre histoire, sur la longue durée, se décline en d'incessantes migrations à partir de l'Afrique, croit-on. Elles ont permis à un grand singe dont le cerveau s'est sing(e)ulièrement développé de coloniser la planète. Cette tâche accomplie, nous avons entrepris d'explorer sa proche banlieue, en commençant par la Lune, puis Mars, et en lorgnant les galaxies lointaines. On peut se demander à quelles fins.

Ce n'est pas que les migrations aient cessé, mais elles ont changé de forme. Durant la préhistoire, on a pris possession de la Terre, ce qui se fit sur une très longue période, la présence de l'homme (reconnue en Afrique depuis deux millions d'années) ayant laissé des traces depuis un million d'années en Europe et plus de 30 000 ans en Amérique, qui semble avoir été le dernier continent atteint. Les raisons qui ont donné naissance aux vagues successives, qu'on s'efforce de reconstituer, ne seront jamais retrouvées, mais on peut gager que la recherche de ressources alimentaires (chasse, pêche et cueillette) devenues insuffisantes pour une population en expansion y a eu sa part, ainsi que des conflits internes et, tout bonnement, la curiosité et l'esprit d'aventure, qui caractérisent notre espèce. Au cours de cette très longue période, des mutations se sont produites sans donner naissance à de véritables races, du fait des brassages perpétuels que les analyses de l'ADN de nos contemporains mettent en évidence : beaucoup d'entre

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

nous (*Homo sapiens*, dont les premiers spécimens connus remontent à 300 000 ans) portent même des gènes d'une autre espèce (*Homo neandertalensis* qui a vécu de - 450 000 à la fin du Paléolithique, vers - 30 000). Les temps historiques ont également connu des mouvements migratoires plus ou moins massifs, répondant aux mêmes motifs, à l'attrait que des régions développées exercent sur de plus pauvres, et bientôt aux jeux de puissance des empires : « *invasions barbares* »<sup>1</sup> de l'Empire romain à son déclin par des populations germaniques poussées par l'arrivée des Huns dans l'Est de l'Europe centrale aux environs de 375, des Lombards en Italie en 568 et des Slaves dans l'Empire romain d'Orient en 577, puis invasion de l'Europe de l'Est par les Mongols au XIII<sup>e</sup> siècle, enfin expansion des pays européens qui colonisent progressivement en grande partie les autres continents, peuplant massivement l'Amérique et l'Australie, du XVI<sup>e</sup> siècle au XX<sup>e</sup>, avant de refluer. Dans le monde plein et rétréci du XXI<sup>e</sup> siècle, les migrants fuient surtout des conflits économiques ou politiques que nous ne savons pas résoudre du fait de l'inertie des mentalités, en retard croissant sur le progrès scientifique et technique. Les migrations ont pris une autre forme : nous ne savons plus que tourner en rond et ravager notre habitat.

Pourtant, en ce premier quart de siècle, l'humanité prépare activement, après le saut de puce déjà lointain (21 juillet 1969) des Américains sur la Lune, l'aventure de l'exploration extra-terrestre, prélude peut-être à de nouvelles migrations. Seront-elles tellement différentes de celles qui les ont précédées ? On aimerait dire que les motivations en seront nouvelles – curiosité scientifique, désir

---

1 Merci, *Wikipedia*, pour l'article portant ce titre et à qui sont empruntées, sans vergogne, mais avec gratitude, les trois lignes qui suivent.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

d'admirer de nouveaux paysages et de rencontrer un jour d'autres êtres vivants, d'autres espèces plus ou moins intelligentes que la nôtre et d'échanger nos connaissances... – mais en vérité, si de tels sentiments peuvent animer quelques chercheurs et ingénieurs, certaines et certains candidats cosmonautes et autres rêveurs, cette entreprise est le cadet des soucis de l'immense majorité des êtres humains, occupés d'abord à survivre. L'impulsion est donnée par des empires rivaux, assoiffés de prestige et affamés d'autres terres à dominer et à exploiter, par le tourisme de luxe pour commencer, en attendant l'exploitation industrielle et, qui sait, le peuplement. Les premières expéditions présentent déjà des ressemblances étranges avec celles de jadis : par leur longueur, d'abord ; par le danger, ensuite ; aujourd'hui comme jadis, on sélectionne les plus robustes pour embarquer, sachant qu'ils risquent leur vie et sacrifient leur santé et quelques années de leur existence. Espérons qu'ils ne rapporteront pas un jour de quelque planète lointaine des virus inconnus qui cette fois ne décimeraient pas les indigènes absents, mais les conquistadors ! Et qu'en serait-il d'une rencontre du troisième type ? Le cinéma nous en donne une idée peu encourageante : pour un *E.T.*, combien de *Star Wars* ? Car nous sommes restés, au fond, plus proches des vilains petits prédateurs d'il y a deux millions d'années que des êtres dotés de raison que nous croyons être, et ce n'est pas l'ajout de la prétendue Intelligence Artificielle qui y remédiera !

Une fois de plus, l'Histoire bégaie et brandit sa grande H. Il est bien sûr impossible de « *jeter l'ancre* » selon le vœu de Lamartine, ou de « *planter une cheville à notre roue et l'arrêter en ce point* » comme l'aurait souhaité Montaigne. C'est heureux, cela laisse aux moins un peu de place à l'espoir.

Lundi 3 mai 2021

### Les dents de Flaubert

« Oh ! non, c'est une triste chose que la critique, que l'étude, que de descendre au fond de la science pour n'y trouver que la vanité, d'analyser le cœur humain pour y trouver l'égoïsme, et de comprendre le monde pour n'y voir que malheur. »

Flaubert (*Lettre I, 17 du 24 juin 1837 à Ernest Chevalier\**)

Les matinées de *France Culture* sont décidément bien décevantes. L'absence du maudit Xavier Mauduit, responsable du déplorable *Cours de l'histoire*, que le Témoin gaulois espérait définitive, les avait relevées en nous valant une série sur la mort de l'excellente Perrine Kervran, qui nous a épargné *La jeune veuve*, chanson de Jacques Hélian dont il n'aurait pas manqué de nous régaler, de même qu'il a réussi à son retour à glisser Édith Piaf (*Les Grognauds*) et Bourvil (*En revenant de la r'vue*) à propos de Napoléon, avec en prime un extrait de *L'Aiglon* d'Edmond Rostand ! Ça, c'est d'histoire ! Une panne d'oreiller m'a permis d'écouter *Les Chemins de la philosophie* : pas de quoi se consoler !

Depuis 2011, paraît-il, cette émission est produite par Adèle Van Reeth, philosophe comme Xavier Mauduit est historien <sup>1</sup>. Peu

---

\* Ernest Chevalier, ami d'enfance. Ils se sont connus au collège de Rouen, ont entretenu une correspondance considérable de 1830 à 1850, date du mariage de Chevalier, nommé en 1845 substitut du procureur du roi à Calvi après avoir « dit adieu à l'imagination », à la grande indignation de Flaubert.

1 Philosophe et Historien sont devenus chez nous des « titres de courtoisie » distribués aussi généreusement que jadis celui de Marquis. Il serait temps qu'un nouveau Molière dénonce le ridicule de cette pratique sociale !

(Note reprise dans ces pages, à la date du Lundi 11 mai 2020)

importe d'ailleurs, puisqu'il n'y est pas question à proprement parler de la philosophie,<sup>2</sup> qui « *est bien plus qu'une discipline. Son but est de transformer la connaissance en art de vivre en considérant comme digne d'intérêt et de réflexion l'existence dans tous ses recoins.* » Moyennant quoi cette dame s'attaque hardiment à tout ce qui bouge : « *Littérature, vie quotidienne, cinéma, musique, actualité, expérience personnelle* ». Que voulez-vous, « *la philosophie ne connaît ni contraintes, ni limites* » !

– Il me semble, Témoin gaulois, que tu es mal placé pour le lui reprocher : que fais-tu d'autre, *Au Fil des jours* et dans tes *Notules*, que d'aborder ces mêmes sujets ?

– Rien d'autre, c'est vrai. À cette différence près que je ne fais qu'exercer le droit de tout citoyen, dans une démocratie, de donner son avis sur tout, si faibles que soient ses lumières et si modeste que soit sa condition. Parce que, suivant la formule fameuse du *Canard enchaîné* parodiant une vieille publicité d'avant-guerre<sup>3</sup>, « *la liberté ne s'use que si on ne s'en sert pas* » ! Mais cela ne coûte rien au contribuable, et je ne me pare pas des plumes de la philosophie !

La semaine dernière, la victime était le pauvre Gustave Flaubert qu'elle déchirait à belles dents, avec la complicité de Marie-Hélène Lafon, enseignante et écrivaine, toutes deux ayant publié des livres, et la seconde collectionnant des prix hexagonaux pour des romans régionalistes. Non qu'elles s'intéressent à son œuvre : elles utilisent sa *Correspondance*, pour démolir ce qu'elles prennent pour sa personne, et qui n'est que l'image qu'elles s'en font (bâtie avec les matériaux d'autres pages de sa *Correspondance*), sans même soupçonner qu'elles la tiennent des manuels littéraires dont la vedette fut longtemps le fameux

---

2 Sauf paraît-il le vendredi : avis aux amateurs !

3 « *La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert !* »

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

*Lagarde et Michard*, auquel elles doivent visiblement l'essentiel de leur culture littéraire.

Il faut du moins reconnaître que les *Chemins de la Philosophie* ont cette supériorité sur l'émission de Mauduit, de nous épargner les chansonnettes, que remplace ici très avantageusement la lecture de beaux textes par un acteur de grand talent, Bernard Gabay, malheureusement commentés par ces dames. Ce jour-là, les auditeurs eurent droit à trois lettres de Flaubert. La première, datée du 26 novembre 1842, est adressée de Paris à Caroline, sa sœur. Flaubert, qui n'a connu jusque-là que sa calme province, dit sa solitude et son chagrin d'être éloigné de celles qu'il aime, aggravé par une terrible rage de dent. Son dentiste ayant refusé de l'arracher et préféré la brûler partiellement et la traiter au nitrate d'argent, il en souffre depuis deux jours : « *Il me semble que c'est comme ça depuis toujours* » et que ça ne finira jamais ! La voix de Bernard Gabay à peine éteinte, après une remarque drôle – le voici confiné, ce mot se trouve-t-il dans le *Dictionnaire des idées reçues* ? Non, mais on y trouve « *Vaccin : ne fréquenter que des gens vaccinés* » – on ironise sans fin sur ce pauvre garçon, « *touchant* » mais « *agaçant* », qui veut retourner « *dans le giron des femmes, sa mère, sa sœur...* », on s'exclame : « *il demande à retourner à la maison* » ! Quel égoïsme ! Évidemment, si Adèle Van Reeth et Marie-Hélène Lafon, nées respectivement en 1982 et 1962, ont peut-être eu déjà mal aux dents, cela n'a duré que le temps de se rendre chez le dentiste, et elles ne peuvent comprendre le tourment du malheureux Gustave : dans ma jeunesse encore, une rage de dents pouvait durer longtemps, et il y avait de quoi devenir fou ! De toute façon, on se demande si c'est à de tels commérages que mène la philosophie ?

C'est que, voyez-vous, ses chemins sont tortueux. Et vous conduisent, sous la direction de guides aussi avisées, à des portes ouvertes qu'elles s'empressent d'enfoncer pour votre édification. Et à plusieurs reprises parce que, puisque vous les écoutez, elles ont deviné que vous êtes un peu demeuré ! Et à ce titre, idolâtre d'un écrivain qui ne mérite pas cette adoration car, sachez-le, il était humain, trop humain ! Et voici la révélation : ces dames ont détecté une contradiction entre sa vie et son œuvre car, si l'on y regarde de près, « *ses textes respirent... sa vision du monde* » ! Savez-vous que Flaubert reniflait la chaussure de Louise Collet ? (sans doute pour y respirer sa vision du monde, hasarde l'auditeur confondu par tant de science). « *Il a fait croire à des générations qu'il fallait vivre seul, sans amour, sans amis...* » pour devenir un grand écrivain ! C'est « *du flanc* », « *une posture* » ! (Tiens, voilà un mot qui fut fort à la mode il y a quelques décennies). La preuve, écoutez plutôt la lettre écrite en 1850 à sa mère, où il parle du deuil de sa sœur morte en couches, et évoque sa vieillesse, son délabrement, à 30 ans ! Ces dames savent faire la part des choses : « *Il a l'excuse d'être en deuil* », mais tout de même, quelle « *propension à prendre la pose* » ! Encore une contradiction entre « *le goût de la joie, le goût du bonheur* » et « *je suis mort à moi-même* », « *je ne suis pas dans la vie* », encore une « *posture* » ! Et ce n'est pas tout : pour achever leur victime, nos harpies nous font entendre une lettre à sa nièce Caro : la jeune fille hésite à accepter une demande en mariage, le vieil oncle, très affectueux, approuve qu'elle prenne le temps de réfléchir, mais lui conseille d'accepter ce prétendant sérieux dont on connaît la famille (ce n'est pas comme à Paris), il préfère pour son bonheur un « *épicier millionnaire* » plutôt qu'un génie indigent. Ces dames ironisent : sa nièce connaît bien ce vieil égoïste qui regrette de voir un mari s'interposer entre elle et lui,

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

elle lui a répondu : « *Tu aurais chez moi une chambre* ». Et de dénoncer son « *côté notaire de province* », son « *côté Homais* », « *bourgeois* », car elles sont de ces prolétaires dont le désintéressement n'exclut pas la délicatesse : comment, s'indignent-elles, peut-il dans cette même lettre exaltée à sa mère qui s'apprête à le rejoindre dans ce Proche-Orient où il voyage, lui demander « *d'apporter ses rasoirs et des tricots de corps* » ? Décidément, concluent ces purs esprits, citant l'écrivain qu'elles viennent d'éreinter : « *La banalité de la vie est à faire vomir de tristesse* ».

Ce qui ferait « *vomir de tristesse* » le Témoin gaulois, c'est de voir la paresse intellectuelle, l'ignorance crasse et l'imposture envahir les matinées d'une radio qui a connu des jours meilleurs. Il suffit de lire l'œuvre de Flaubert pour reconnaître un homme sensible et à l'écoute de son siècle. Il est vrai aussi que, par coquetterie, il a posé au solitaire consacrant sa vie entière à la nouvelle religion de l'art. Sur cette faiblesse, la critique et les manuels scolaires, pour des raisons idéologiques, ont bâti une légende édifiante, esquivant ou gauchissant des pans entiers de son œuvre. Ces dames, croyant découvrir une imposture de l'écrivain, ne font que s'attaquer, avec des arguments mesquins, à l'image qu'elles en ont reçue au lycée, ignorant tout du travail critique <sup>4</sup> qui en a fait justice.

Lundi 10 mai 2021

---

4 Voir l'excellent article de Virginie Actis : [\*Flaubert dans les manuels scolaires : généalogie d'une figure de l'écriture en rupture de l'histoire\*](#) » *Fabula / Les colloques, De l'absolu littéraire à la relégation : le poète hors les murs* .

### Chemins de fer

« *Le train glisse sans un murmure,  
Chaque wagon est un salon  
Où l'on cause bas et d'où l'on  
Aime à loisir cette nature.  
Faites à souhait pour Fénélon.* »

Paul Verlaine (*Romances sans paroles, Paysages belges, Malines,*  
1874)

Nos enfants ont retrouvé, en vidant leur cave, le chemin de fer électrique de mon enfance, en excellent état paraît-il. C'était à cette époque l'un de ces jouets considérés comme virils, sans doute à cause de leur appartenance à l'univers technologique, en foi de quoi on ne l'offrait qu'aux petits garçons, leurs sœurs étant censées ne pas s'y intéresser plus qu'eux à leurs poupées, et se hasardant tout au plus au rôle de spectatrices.

C'était un bel échantillon de « Train BASS VOLT » des années 1930 de la Société du JOUET de PARIS dont la marque était alors JEP, apparue en 1920, et sous laquelle on a produit des trains miniatures de 1925 à 1965. Le mien se composait du boîtier de la commande électrique, d'une locomotive à vapeur noire et de son tender (wagon contenant le charbon et l'eau qui l'alimentent), d'un beau wagon pullman et d'un fourgon à bagages, de huit rails arrondis et de quatre droits, sans compte la traverse d'alimentation. À ma grande consternation, alors que j'ai dû jouer en moyenne une fois par semaine pendant plusieurs années avec ce train, je ne suis pas absolument sûr de cet inventaire ; peut-être y avait-il plus ou moins de rails, et un wagon de plus ? Quand j'ai créé ce site, mes souvenirs étaient autrement vifs et précis ! En

tous cas, c'était un très beau modèle réduit, une reproduction très figiolée du convoi représenté dont je viens d'apprendre qu'elle était à l'échelle HO <sup>1</sup>. J'étais très fier de posséder cet objet de luxe, et ignorais qu'il avait d'abord appartenu à l'un de mes cousins, de cinq ans plus âgé. Aujourd'hui, j'ai peine à comprendre la fascination qu'il exerçait sur moi. Mais, miracle de l'imagination enfantine, mon attention focalisée sur les détails du train rendait abstrait le parquet ciré de la chambre où j'assemblais les rails et me permettait d'y voir une campagne verdoyante ou enneigée aux horizons bordés de montagnes. Et puis, les soldats de plomb venaient animer le spectacle. J'avais reçu de Paris, pour Noël 1940, alors que nous étions retranchés au Morvan, une bande d'indiens qui me permettaient de reproduire l'attaque du train à laquelle j'avais eu le bonheur d'assister sur la scène du Châtelet, et que je revois encore ! Il déraillait souvent, les raccords des rails ayant à la longue été déformés par un premier utilisateur brutal ; pour ma part, j'étais soigneux mais maladroit, ce qui ne valait guère mieux. Après une très longue relégation dans quelque placard, je l'ai ressorti pour mon fils, qui ne s'en est guère servi : le chemin de fer ne faisait pas encore partie de son expérience, et l'imagination ne sait que broder sur elle... Quant à mes petits-enfants, qui en étaient aux jeux numériques, il aurait été ridicule de leur présenter ce jouet désuet.

Dans mon enfance, au contraire, le chemin de fer et l'auto, plus rarement empruntée, furent à mes yeux les symboles du voyage. De la navigation, n'ayant jamais vu la mer, je n'avais pas d'autre expérience que celle des barques du Bois de Boulogne : les unes

---

1 « *L'échelle HO* (ou *échelle HO* suivant les publications) est l'échelle en modélisme ferroviaire correspondant au 1:87 en Europe et au 1:87,1 en Amérique du Nord. » (Wikipedia)

glissaient lentement et en silence dans l'étroit canal sinueux de la Rivière enchantée, construit à leur mesure à l'entrée du Jardin d'acclimatation et mues par le courant artificiel qu'entretenait la roue du moulin : on n'avait qu'à se laisser porter ; sur le Grand lac, il fallait un rameur fort et habile, capable d'éviter les autres esquifs, comme mon père. L'avion m'était encore plus étranger : j'en aperçus au sol un jour, au cours d'une longue promenade offerte par mon grand-père à bord de son taxi, quand nous longeâmes l'aéroport du Bourget, et cette image d'avant-guerre m'est restée, mais je ne devais embarquer, sous les auspices de l'adjudant-chef Hébras, d'heureuse mémoire, à bord d'un de ces appareils – c'était, à Metz-Frescaty, un Nord-Atlas – qu'à l'âge de vingt-six ans, muni d'un parachute. Nefs et aéronefs n'évoquaient donc pas pour moi les voyages, mais me renvoyaient à mes lectures : histoires de corsaires et de pilotes de guerre qui me faisaient rêver... Au contraire, le train me transportait souvent, au prix d'une longue aventure qui prenait une journée entière, de mon petit monde parisien à un univers radicalement différent, où l'on parlait une autre langue, où l'on s'habillait différemment, où l'organisation des repas et la nourriture n'étaient pas les mêmes, ni la manière de se chauffer, ni le cadre de vie. À la pierre et au bitume succédaient prairies et forêts, aux contraintes des trottoirs et des passages protégés (c'étaient alors « *les clous* » !) s'opposait la liberté de courir à travers champs ; le bestiaire réduit de la grande ville – chevaux que la guerre avait ramenés en masse, rares chiens et chats, rats plus ou moins clandestins – s'élargissait en une multitude d'animaux domestiques et sauvages ; les moineaux et les pigeons cédaient la place à toutes sortes d'espèces colorées et mélodieuses que dominait le redoutable *roô*, planant à la recherche d'une proie sur laquelle il plongerait comme l'éclair... Qu'aurais-je trouvé de plus exotique au bout du monde ?

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est sans la moindre nostalgie que j'évoque ces mondes disparus dont le souvenir de quelques pièces de fer-blanc ingénieusement assemblées et joliment peintes m'offre l'une des clés. La simple évocation d'un vieux jouet mis en vente sans la boîte d'origine, ce qui en diminue le prix aux yeux des collectionneurs, et que je ne reverrai sans doute jamais, me fait éprouver la joie du temps retrouvé :

« *Mon Prince, on a la madeleine<sup>2</sup> que l'on peut !* »

Lundi 17 mai 2021

---

2 On sait aujourd'hui que ce « *petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot* » fut dans une première esquisse une simple biscotte.

### Présupposés

« ...cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux. »

Fontenelle (*Histoire des oracles*, IV)

On est parfois tenté, en lisant les comptes rendus de travaux scientifiques, de s'étonner de la peine que se donnent des équipes de chercheurs pour imaginer le dispositif expérimental qui prouvera que pour bien se laver les mains, il faut les savonner et les frotter longtemps (22 secondes), ou mener à bien l'étude suivie sur trente ans des dossiers de patients et l'observation de ces derniers qui confirme qu'avoir bon moral accroît les chances de vivre longtemps. Pourtant, rien n'est plus suspect que ce que nous tenons pour des évidences (la terre est plate, les caves sont chaudes l'hiver et fraîches l'été, etc.) Ce qui saute aux yeux appelle vérification, mais un fait établi doit encore être interprété.

Les études sur l'influence du moral sur la santé, les chances de guérison et l'espérance de vie sont nombreuses. Toutes concluent qu'il vaut mieux être optimiste et « positiver » si on veut survivre, ce qui paraît relever du bon sens, et recommandent de cultiver cet état d'esprit, ce qui ne saurait nuire. Tenons nous-en à deux exemples, l'un puisé dans *Le Times d'Israël*<sup>1</sup> et l'autre dans *Marie-Claire*<sup>2</sup> : on a les références scientifiques qu'on peut ! Plus sérieusement, celui-ci s'appuie sur un article de la revue de cardiologie *Circulation* et celui-là sur une publication de l'Université hébraïque de Jérusalem. Des chercheurs danois ayant

---

1 [\*L'optimisme peut prolonger l'espérance de vie – étude israélienne\*](#)

2 [\*Les pensées positives rallongent notre espérance de vie\*](#)

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

demandé à 607 patients de l'hôpital de Holbæk, avant puis après une opération cardio-vasculaire, s'ils se sentaient optimistes ou pessimistes, ont observé que la mortalité des optimistes n'était « que » de 10 % contre 16,5 % dans le groupe des pessimistes. À l'Université hébraïque de Jérusalem, le professeur Jeremy Jacobs et le docteur Yoram Maaravi, ont « *suivi environ 1 200 résidents âgés de Jérusalem, nés en 1920 et en 1921. Les chercheurs ont analysé leur santé, leurs capacités physiques, leur bien-être économique, leurs compétences sociales, leur niveau d'anxiété, leur intégrité et leur optimisme pendant plus de 30 ans. [...] L'optimisme a été mesuré par le biais de questions au sujet des expériences positives des participants et des attentes qu'ils nourrissaient face à l'avenir [...] Ils ont également eu des entretiens individuels avec les participants au fil des années.* » Ils ont conclu « *que l'optimisme a un impact sur la survie tandis que d'autres études ont montré qu'il améliorerait les fonctions liées à la santé – comme le système immunitaire – ce qui réduit les facteurs de risque en termes d'hypertension ou de problème cardiaque, et même peut-être de cancer* » Puis, reprenant les mêmes données dans une seconde étude « *Ils ont expliqué que les participants, âgés de 85 à 90 ans, dont la note d'optimisme était élevée avaient présenté un meilleur taux de survie – à hauteur de 20 % – par rapport à ceux qui étaient plus pessimistes. Dans la catégorie des 90 ans et plus, ce pourcentage grimpe à 25 %.* » (*Le Times d'Israël*, 02/06/2021) Comment ne pas être convaincu par de si savantes démonstrations ?

Le Témoin gaulois s'incline respectueusement : l'hypothèse initiale a bien été vérifiée, même si l'on n'a pu suivre les règles classiques de la méthode expérimentale, qui impliquent une variation des paramètres. Mais il se permet d'observer que la

proposition démontrée – plus on est optimiste, plus on a de chances de survivre – est réversible : plus on a de chances de survivre, plus on est optimiste, ce qui est un truisme. Et que la formule que nos chercheurs ont choisie est dictée par une représentation du vivant plutôt archaïque, puisqu'elle nous vient de la théologie, que le vieil Anatole France définissait joliment comme « *la science de l'inconnaissable* ». Bref, leur question réfère, sans qu'ils paraissent s'en douter, à une conception dualiste : d'un côté le corps, ses fonctions, ses appétits, ses jouissances et ses douleurs ; de l'autre l'esprit (ou l'âme) qui pense, ses aspirations, ses attentes, ses joies, ses craintes et ses douleurs ; entre les deux, un dialogue qui ne cessera qu'avec la mort, c'est-à-dire leur séparation. Chacun reste libre d'adhérer à cette vénérable représentation. Mais il est également permis de penser qu'elle ne fait que séparer deux aspects indissociables d'une seule réalité, ce qui explique que leur hypothèse soit réversible, de même qu'en Occident nous opposons (mais de moins en moins) l'homme et la nature ; et d'avancer qu'il faut un organisme vivant pour penser et sentir, et que ces fonctions se développent au fur et à mesure qu'il se complexifie. Dans une telle perspective, la question de savoir si on vivra longtemps (sauf accident, bien sûr) parce qu'on est optimiste ou si l'on est optimiste parce qu'on est taillé pour vivre longtemps n'a guère de sens, et l'on peut craindre que nos savants aient tout simplement perdu leur temps.

Quoi qu'il en soit, gardez-vous bien de tirer des conclusions prématurées de ce débat : si vous êtes d'un tempérament optimiste, réjouissez-vous et ne prenez pas une déprime passagère (et soignable) pour le symptôme d'une détérioration générale de votre état. Si vous inclinez au pessimisme, ne vous

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

laissez jamais imposer sans examen les jugements que l'on vous assène : il en est d'autoréalisateurs.

Lundi 7 juin 2021

### Hommage à Jean Girard de Bourges (1922-1994)

« *Monsieur Thibaudet ne place pas l'imagination dans le sujet, dans l'exploitation du hasard ou des matières nouvelles. Les recherches faciles ne l'émeuvent guère. Pour lui, la beauté réside dans la justesse des rapports : rapport des formes, rapport des tons. Il scrute le monde qui l'entoure, son monde est aussi le nôtre.* »

Michel Marchand (Catalogue de l'exposition de Mâcon au Musée des Ursulines – 1970)



Moins de trente ans après la disparition de Jean Girard, vous ne trouverez sur Internet aucune mention de sa personne ou de son œuvre si ce n'est, dans des notices consacrées à son maître, Louis Thibaudet, et à l'école de Bourges, notamment à partir du site du [musée Simon Segal](#) d'Aups, créé par le marchand d'art Bruno Bassano <sup>1</sup> dont le fonds est constitué par une donation de ce collectionneur, et la page que ce site lui a consacrée dans [L'École, un monde clos](#). Et pourtant...

C'était, quand nous avons fait connaissance, en 1962, un peintre dont le talent était déjà reconnu, bien au-delà du petit cercle où il avait été formé de l'École des Beaux-Arts de Bourges, devenue l'ENSA et transférée dans le bâtiment jésuite qui abrita le lycée Alain Fournier. Nous aimions déjà la peinture, mais il nous apprit

---

1 La galerie Bassano, 9 rue Grégoire-de-Tours, dans le sixième arrondissement, fit les beaux jours de la peinture figurative des années 1950 et 1960, et consacra en 1951 une exposition à « *L'École de Bourges* », qui réunissait autour de Louis Thibaudet, Jean Girard, Michel Brigand, Marchand, Gautron, Jean Mary, Galliano, etc.

à regarder les œuvres d'un œil neuf par son travail et ses propos, riches d'enseignements. Une nuit, nous fûmes frappés par le spectacle qu'offrait, de sa fenêtre, le quartier neuf alors de La Chancellerie : sur un ciel d'encre, se détachaient la masse rectangulaire et blanche de l'immeuble d'en face et, à gauche, la lune basse, énorme et jaune. Revenant de ma contemplation, je lui dis que j'étais frappé par la juxtaposition du monde moderne et civilisé et d'un univers sauvage qui n'avait pas changé depuis les premiers âges ; si c'était un tableau, ajoutai-je, on pourrait l'intituler « Psychanalyse », ou « L'Inconscient » ; ce qui le fit sourire : « Tu plaques un discours littéraire sur ce que tu vois. Pour un peintre, ce qu'il admire dans ce même paysage, c'est la composition et le rapport des masses et des couleurs... » Il exposait fréquemment à Bourges et dans sa région, mais aussi à Paris, chaque année, ce qui nous permit de rester en contact après notre retour, et jusqu'à Lausanne. Pour ne rien manquer de l'essentiel, il nous entraînait dans les expositions et par ses commentaires toujours sobres, il continuait sans en avoir l'air notre éducation entreprise à Bourges, nous transmettant l'enseignement de Louis Thibaudet. Il avait une prédilection pour les maîtres flamands, s'enthousiasmait pour Watteau, les peintres impressionnistes et ceux qui les avaient suivis immédiatement. De Picasso, il disait que son génie était d'avoir épousé tous les mouvements qui leur avaient succédé. Je lui demandai un jour ce qu'il pensait de la peinture abstraite : « Mais il n'y a aucune différence entre le figuratif et l'abstraction, ce sont les mêmes choses qu'on aime dans l'une et l'autre ! » dit-il, reprenant, peut-être sans y penser, des propos de son maître tels que les rapporterait plus tard un de ses collègues et amis : « *L'œuvre de Louis Thibaudet se situe à contre-courant des mouvements d'avant-garde qui ont existé à son époque. À l'écart des écoles*

*modernistes, il pensait que ne pas se voir est nécessaire pour bien voir, tout en précisant qu'il n'y a pas d'art figuratif authentique sans abstraction et que peindre n'est pas copier la nature mais en trouver l'équivalence.* » (Gérard Gautron, Peintre Enseignant à l'École des Beaux-Arts de Lorient – Le Berry Républicain – 7 octobre 1980, cité par Wikipédia.)

De telles journées, épuisantes pour nous, semblaient ne lui causer aucune fatigue : il était porté par son enthousiasme, intact jusqu'à ce que la maladie le terrasse de façon inattendue, car il paraissait indestructible. Il attachait aussi un grand prix à l'amitié, et ce fut un merveilleux ami. Mais la peinture a été sa plus grande passion, et il lui a consacré tous les instants libres que lui laissaient son métier de prof de collège et ses tâches de père de famille. Il s'en acquittait scrupuleusement, et s'il eut une vie privée compliquée, ce ne fut pas par légèreté mais parce qu'aucune femme ne pouvait supporter une telle rivale. Récemment, un critique observait qu'il y avait aujourd'hui deux marchés de la peinture : un marché spéculatif qui en est venu à accepter toute nouveauté afin d'investir des sommes toujours plus folles dans des œuvres qui ne sortent guère des coffres-forts ; et un marché d'amateurs qui souhaitent avant tout s'entourer de tableaux – paysages, portraits, natures mortes – qu'ils ont plaisir à regarder. Pour de telles œuvres, la pierre de touche est qu'on ne s'en lasse pas. C'est dans cette catégorie que courait Jean Girard, et il connut une notoriété de bon aloi qui lui valut d'enseigner à son tour à l'École des Beaux-Arts de Bourges. Il peignait sur le motif des paysages, souvent choisis dans son Berry natal, excellant à saisir les lignes et les couleurs vaporeuses de la Sologne, ses ciels brouillés, ses eaux dormantes et ses éclairages subtils et fugitifs (j'aimais beaucoup moins la longue série qu'il consacra à des paysages de neige), mais rapportait de ses vacances bien des sujets nouveaux, en particulier

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

de belles marines où flottait souvent le souvenir de sa terre natale.



Il prenait les modèles de ses portraits et de ses natures mortes dans son entourage, et y montrait le même talent et la même sensibilité. Il pratiquait surtout, au début des années 1960, la peinture à l'huile et le fusain, puis il passa à l'aquarelle, en partie par économie – il fallait que son œuvre picturale s'autofinance – et aussi pour le plaisir d'affronter la difficulté de réaliser des œuvres fortes avec cette technique. Tout cela avec une extraordinaire modestie : comme je lui disais qu'une bouteille placée devant une fenêtre me paraissait trop centrée, il la « déplaça » aussitôt, à ma grande confusion, en quelques coups de pinceau. Comment se fait-il qu'un artiste si accompli et apprécié de son vivant par le public des professionnels, des connaisseurs et des amateurs qui ont eu la chance de connaître son œuvre, soit tombé dans l'oubli (car vous n'existez pas si les médias vous

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

ignorent) ? D’abord, l’École de Bourges venait à contre-temps, continuant obstinément à tracer sa voie dans le figuratif au temps où s’épanouissait l’art abstrait. Ensuite, s’il a rencontré un public « branché » capable de le faire connaître des milieux artistiques et des circuits commerciaux, il était trop humble pour s’y complaire, et trop honnête pour en tirer parti. Lorsque un critique parisien de renom lui proposa de le lancer moyennant une rétribution raisonnable, il refusa avec indignation une consécration qu’il aurait due à la publicité. La sanction est tombée, conforme aux lois du marché, mais privant les générations suivantes de la beauté qu’il avait créée.

En lui rendant cet hommage mérité, l’idée m’est venue d’ouvrir une nouvelle rubrique sur ce site, qui lui serait entièrement consacrée, et j’ai déjà obtenu de Claire, sa fille aînée, la première aide indispensable. Je fais appel à celles et ceux qui pourraient m’apporter leur témoignage ou des photos de ses œuvres. Et comme *Le Témoin gaulois* ne survivra pas à son auteur, j’adresserai une copie de ce document à ses héritiers dans l’espoir qu’ils en feront un site autonome.

Lundi 14 juin 2021

***La Mémoire des croquants***

« *On n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.* »

Jean-Jacques Rousseau (*La Nouvelle Héloïse, Lettre VIV*)

L'un de mes correspondants commettait hier sur Fesse Bouc ce jugement, à la fois banal et surprenant pour qui s'intéresse à l'histoire : « *Je n'arrive pas à me réjouir que l'on fasse encore des enfants avec ce qui se produit à présent...* » Certes, il se passe bien des choses fâcheuses « à présent » : la pandémie et ses retombées économiques qui pèseront – comme toujours – sur les plus faibles, la croissance monstrueuse des inégalités qui se traduit paradoxalement par la montée de l'extrême droite et d'une extrême gauche non moins folle, le dérèglement climatique et ses conséquences migratoires... mais pour qui vient de refermer *La Mémoire des croquants – Chroniques de la France des campagnes – 1435-1652*, force est de se dire qu'on a connu bien pire !

On n'a pas (encore ?) trouvé le moyen de remonter le temps, mais l'histoire peut se lire à reculons, et c'est ce qui vient d'arriver au Témoin gaulois, au hasard de ses lectures. Ayant découvert l'œuvre de Jean-Marc Moriceau lors de la publication du deuxième tome, *La Mémoire des Paysans – 1653-1788* (dont le compte rendu figure ici même ([La graaande Misèrrre](#) ! page 14), il a voulu consulter le premier en attendant la parution du troisième, qui devrait couvrir la période 1789-1914. La première impression, en passant du deuxième au premier tome pour le feuilletter en un rapide survol, est qu'il ne nous apprendra pas grand-chose : la structure et la présentation sont les mêmes et,

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

pour l'essentiel, les mêmes rubriques se répètent : les saisons, tantôt favorables aux cultures et à l'élevage, tantôt défavorables, rythment la vie et apportent l'abondance ou la famine ; on relève des crues désastreuses et des séismes de temps à autre ; des conflits entre paysans, des guerres qui ravagent les campagnes, la peste et les loups... Dans cette période qui, dans notre mémoire collective, apparaît comme l'une des plus brillantes de notre histoire – celle de la Renaissance et du début de la période baroque, il semble que rien ne bouge dans les campagnes. Et puis, très vite, la lecture vous jette dans un abîme de misère sans fond. Les malheurs des guerres civiles de religion puis de la Fronde s'ajoutent aux guerres soutenues par les monarques successifs pour étendre leurs états : on passe de la guerre de Cent ans à celle de Trente ans, particulièrement dévastatrice dans des provinces situées à l'Est de la France actuelle, et qui ne sont pas encore françaises, et en Champagne. On fête dans les villages l'annonce de paix précaires, qui ne soulageront en rien les paysans, car les armées du roi se nourrissent sur le pays et se comportent exactement comme celles de l'ennemi : héberger une troupe de passage peut ruiner des années d'efforts, car les soldats pillent vivres et vins, torturent leurs hôtes pour les dépouiller de leurs économies, violent femmes et filles, volent meubles, charrues, attelages, outils et troupeaux qu'ils revendent à l'étape suivante et brûlent les récoltes et souvent les villages. Dans les pires moments, le royaume se dépeuple et la natalité régresse. Et pourtant, on continue à faire des enfants.

Pour trouver aujourd'hui l'équivalent des horreurs que connurent, à l'aube des temps modernes, les paysans – c'est-à-dire l'immense majorité des habitants de l'actuel hexagone – il faut se transporter au proche et au moyen orient, ou en Afrique subtropicale, ou

dans certains pays d'Amérique centrale et du sud. Si la bêtise et la brutalité militaires n'ont pas varié, on peut accorder au stupide Bolsonaro que la pandémie en cours n'est qu'une « gripette », bien qu'elle fasse des millions de victimes sur l'ensemble de la planète, mais seulement si on compare ses ravages à ceux des pestes qui sévissent en Europe à cette époque, s'attaquant à des économies infiniment plus fragiles et démunies que celles du XXI<sup>e</sup> siècle et qui se montreront pourtant assez résilientes pour ne pas totalement s'effondrer. Car les croquants ne baissent pas les bras, ils ne se tournent pas vers la Sainte Vierge, dont au contraire beaucoup rejettent alors le culte, pour pleurer. Ce ne sont pas seulement des bêtes qu'anime « *le dur désir de durer* », mais des hommes et des femmes dont beaucoup revendiquent le respect de leurs droits et de leur dignité, et exigent que justice leur soit rendue. Et pour cela, ils n'hésitent pas à prendre les armes contre tous ceux qui les oppressent, que ce soient les troupes étrangères ou celles du roi, le fisc (« *Vive le roi sans la taille !* ») ou les seigneurs dont ils rasant quelques châteaux, bien plus souvent, semble-t-il, que dans la période suivante, à l'exemple du roi soucieux de se débarrasser des féodaux. Ce sont les paysans cauchois, se dressant par milliers en 1535 contre les Anglais qui « *en firent grand carnage* » et désertifièrent le Pays de Caux ; en 1465 on conteste la taille en Valois et à Saint-Jean de Monts ; en 1467, ce sont les *Galants de la Feuillée* qui se révoltent en Bourbonnais ; en 1492, les *Robes Rouges* s'insurgent contre leurs seigneurs en Savoie ; en 1548 les *Pitauts* se dressent contre l'introduction de la gabelle en Aquitaine ; en 1559 les *Gauthiers* normands se révoltent contre les mercenaires de Henri III et sont massacrés, en 1594 les *Bonnets rouges* de Bourgogne massacrent des soldats, tandis que les *Tard avisés* limousins contestent les droits seigneuriaux et la dîme, puis de 1636 à 1640 les *Croquants*,

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

qui contestent la taille, de la Gascogne au Nivernais. Le roi réplique, selon les circonstances, soit en massacrant les insurgés (leurs chefs peuvent être roués vifs, ou promus capitaines dans l'armée royale), soit en laissant pourrir le mouvement, qui tourne souvent au brigandage, soit en faisant de ces promesses qui n'engagent que ceux qui y croient.

Les raisons d'espérer, à cette époque, sont comme on voit peu nombreuses, même si le servage recule et si l'agriculture enregistre quelques progrès. Nous voici revenus à notre question : pourquoi faire des enfants ? D'abord, parce qu'ils fournissent à nos croquants, dès l'âge de sept ans, une main-d'œuvre d'appoint indispensable, et prendront soin plus tard de leurs vieux parents. Et puis la contraception n'existe pas. Mais sans doute aussi, comme de nos jours, parce que les sourires et les mots des enfants n'ont pas de prix, et que la vie est le plus beau cadeau que nous puissions faire.

Lundi 21 juin 2021

### En désespoir de cause

« *En politique, il n'y a pas de bonne solution, il faut choisir la moins mauvaise.* » (Père Letourneux, s.j.)

Rassurez-vous. Le désespoir du Témoin gaulois est assez modéré, puisqu'il ne s'agit que d'un scrutin de peu d'importance dans un pays aussi centralisé que notre monarchie élective, les élections régionales, que les départementales sont les seules à dépasser en insignifiance : on se demande à quoi servent celles-ci, et en y réfléchissant, on s'aperçoit que leur seule utilité est de caser quelques notables. En France, les seules élections qui comptent sont les européennes, de loin les plus importantes, puis les présidentielles.

Tout de même, un citoyen conscient et attaché à nos libertés de plus en plus réduites se doit de voter en toute occasion. Convaincu de longue date par celui qui fut pour deux ans mon directeur de conscience (il y a belle lurette que j'ai jeté toutes ces béquilles), j'ai toujours choisi le candidat le moins mauvais, jusqu'à voter, pour éliminer Le Pen, Chirac puis Hollande ! Mais, on le sait, les oracles ont toujours un sens caché qui peut surprendre : à force de voter n'importe quoi pour faire barrage à la droite populiste, y compris pour la gauche pseudo-socialiste depuis longtemps au service du capitalisme, nous avons cautionné le démantèlement du code du travail, des acquis sociaux et des libertés, favorisant le creusement des inégalités et ouvrant un chemin royal à la droite et à l'extrême droite ! Le moyen de faire autrement quand, Billancourt non pas désespéré mais disparu, les anciens électeurs du parti stalinien discrédité se sont tournés les uns vers le populisme et les autres vers l'abstention morose et désenchantée, plus rien ne freinant la dérive droitière du PS ?

Dimanche dernier, faisant ce triste bilan et constatant :

- qu’aucun parti n’avait réussi la synthèse d’une pensée de gauche qui pourtant se renouvelle face aux questions économiques, environnementales et sociétales,
  - que les régionales, dont l’enjeu est le choix d’administrateurs, sont devenues l’occasion d’exprimer le mécontentement général en sanctionnant le parti au pouvoir, ce qui n’engage à rien pour les présidentielles, et que les classes aisées de Paris, ayant éliminé les autres, et finalement assez bien servies par le système, ne donneraient jamais leurs voix à la fille Le Pen,
- votre serviteur a décidé, au premier tour, de déposer une enveloppe vide dans l’urne. Mais la question se posait tout autrement au deuxième.

Restaient en lice le pôle Saint-Martin du parti présidentiel, exclu d’avance ; Valérie Pécresse, figure emblématique de cette aristocratie qui a progressivement pris le contrôle de notre prétendue république : anoblie, c’est-à-dire admise d’office au premier rang de la « classe politique » en raison des services rendus par son père, non pas au pays, mais à l’un des ses présidents (il fut le médecin de Chirac), cette dame n’a jamais travaillé et s’efforce, par un débile discours sécuritaire, de faire concurrence à l’extrême droite pour conserver sa sinécure ; enfin, trois branquignols qui ont décidé pour la circonstance de ne faire qu’un, comme la Sainte Trinité : une raciste (le racisme n’a pas de couleur, ce qui suffit à prouver son absurdité), un rêveur farfelu qui a renoncé à cette occasion à son projet de transformer l’aérodrome du Bourget en parc (pourquoi pas en forêt primitive, m’a-t-on fait remarquer), écolo de cette espèce parisienne qui fait pousser de l’herbe et des fleurs dans des bacs de bois pourris et encombrants au pied des arbres de mon quartier qu’il salit et

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

défigure (décidément, les écolos, en tant que parti, ne seront crédibles que quand ils auront fait le ménage parmi eux) ; enfin, cerise rouge sur le gâteau, une antisémite ! Mais puisqu'il y avait une chance, même infime, d'exclure Mme Péresse du monde politique et de la renvoyer au doux farniente du Conseil d'État, comment résister au plaisir de voter, encore une fois, pour ce qui usurpe le nom d'union de la gauche ?

Et voilà pourquoi le Témoin gaulois, obligé de renoncer à la solution la moins mauvaise, parce que cette fois il n'en était pas, a pieusement déposé, sur l'autel de notre singulière république, le bulletin d'une liste qu'il méprise.

Dimanche 27 juin 2021

Pas plus de surprise en Île-de-France qu'ailleurs (sauf à la Réunion, dont la radio se garde bien de parler) : Péresse est réélue, c'est la partie la plus âgée de l'électorat qui a voté. Il faudra bien pourtant se débarrasser, et le plus tôt sera le mieux, de ces sangsues qui constituent « la classe politique » dont le seul nom révèle la nature anti-démocratique. Aucun regret pour le trio de la fausse gauche réunissant pour la circonstance autour de l'inconsistant <sup>1</sup> Julien Bayou deux dames d'extrême gauche, Audrey Pulvar (PS) et Clémentine Autain (LFI-PCF) qui partagent les fantasmes les plus pernicieux de l'extrême droite.

Lundi 28 juin 2021

---

1 « Car son rêve, c'était d'faire pousser l'gazon,  
Sur les trottoirs de Paris en tout'saison »

à l'instar de ces « écolos » parisiens qui exigent qu'on détruise parterres et terres agricoles pour aménager dans les petites villes et les villages où ils possèdent une résidence secondaire des parkings qu'ils utiliseront quelques semaines par an !

### Les oies du Capitole

« *Oh ! oh ! sa-cré Char-le-magne*  
*Sa-cré Char-le-magne* » (Chanson,  
Paroles de Robert Gall  
Musique de Georges Lifermann)

Le 24 juin, *Le Figaro* publiait sous la signature de Caroline Beyer un article alarmiste sur « *l'avenir incertain des lycées d'élite* » à Paris, illustré par une photo du lycée Charlemagne. Ainsi nous apprenait-elle qu'il n'en existe pas au-delà des fières murailles du périphérique parisien. Cette incertitude qu'elle dénonce tient au logiciel *Affelnet* (affectation des élèves par le net) censé assurer la mixité sociale lors du passage de troisième en seconde.

Est-il besoin de rappeler que :

- les emplois gratifiants n'étant pas en nombre infini, toute société pratique la sélection afin d'y pourvoir ;
- la sélection pour les plus hauts emplois s'est toujours faite par la violence : celle des armes aux temps héroïques, celle de l'argent à partir du tournant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ;
- la sélection pour les emplois de moindre prestige et de moindre rapport s'est toujours faite au mérite, parce qu'ils exigent un minimum de compétence : un ministre ou un chef d'entreprise peuvent être bêtes et ignares, du moment que ceux qui font le travail ont assez de jugeote et connaissent le métier ;
- les lycées ne participent plus à la sélection : la massification

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

inévitables de leur recrutement ne le permet plus, et le bac est accordé à plus de 90% des candidats ;

- l’université les remplace dans ce rôle en se diversifiant en filières parkings ou les futurs chômeurs perdent leur belle jeunesse, filières sélectives et pôles d’excellence vers lesquels elle oriente ceux qui en sont capables parce qu’ils sont issus d’un milieu favorable (sinon, il faudra aux étudiants issus de milieux défavorisés du génie pour s’y glisser et montrer, par quelques réussites exceptionnelles, que l’ascenseur social fonctionne) ;
- si l’on veut vraiment parvenir ou se maintenir dans les sphères sociales les plus favorisées, seules les relations le permettront, l’argent de papa-maman permettant, dans un premier temps, d’éviter de côtoyer la plèbe en s’inscrivant à une école privée qui ne mêle pas les torchons et les serviettes, et plus tard de payer de coûteuses études aux États-Unis pour augmenter ses chances.

Il y a beaucoup d’hypocrisie de la part des partis de gauche qui refusent la sélection, et de ceux de droite qui prétendent favoriser l’égalité des chances. Bien entendu, Caroline Beyer, journaliste spécialisée dans les problèmes de l’enseignement, sait tout cela mieux que quiconque et joue très consciemment les oies du Capitole en semant l’effroi parmi la troupe craintive des petits-bourgeois de sa clientèle. Ses autres lecteurs, après avoir versé une larme en souvenir de ces bons vieux « lycées d’élite », rient de bon cœur.

Samedi 10 juillet 2021

### **Anti-Passe**

Le Témoin gaulois, absorbé par la construction passionnante du site [Jean Girard, peintre du groupe de Bourges](#), néglige ces temps-ci *Notules* et *Au Fil des jours*, en dépit d'une actualité qui ne manque pas d'intérêt. Il le regrette, mais il faut savoir faire des choix, et faire (re)connaître ce peintre authentique est plus urgent que donner sur toutes choses son avis, ni plus ni moins qualifié que des millions d'autres, pour le seul plaisir d'écrire et d'échanger avec ses contemporains, connus de lui ou inconnus.

Ce samedi 24 juillet, par exemple, se déroulaient à Paris plusieurs manifestations « anti-passe ». Ce qu'on a vu dans mon quartier ressemblait à un grand jeu : des groupes de jeunes, nullement agressifs, jouaient à cache-cache avec les policiers. Les premiers, en short et sandales, jaillissaient des rues entre l'avenue Niel et les Maréchaux et occupaient un moment l'avenue Niel, en silence ; les seconds, chaudement vêtus par ce temps orageux, sans armes visibles ni boucliers, lançaient des charges molles, évitant le contact avec les manifestants qui retournaient en bon ordre d'où ils étaient venus pour revenir encore. Une décharge de gaz lacrymogènes nous persuada sans peine, avec d'autres badauds, de renoncer au spectacle : une double opération toute fraîche de la cataracte ne pousse pas à prendre des risques. En parcourant les petites rues entre Niel et Wagram, on pouvait voir quelques individus isolés qui semblaient observer de loin les événements et en rendre compte (à qui ?) sur leur téléphone portable. Cinq ou six jeunes gens (policiers ou manifestants ?) s'engouffrèrent dans une voiture qui démarra vers d'autres horizons. Cette queue de manifestation, selon la presse, venait de la Bastille : il s'agissait de gilets jaunes qui tentaient de rejoindre l'Arc de triomphe qu'on

s'apprête à emballer comme ils le furent il n'y a pas si longtemps. Personne ne paraissait s'amuser dans ce jeu triste et silencieux. J'en ai retiré l'impression d'une sorte de répétition en vue de mouvements plus sérieux. Certes, la France de Macron, qui compte presque soixante-sept millions de sujets, manque encore moins de sujets de mécontentement que celle de Badinguet et ses trente-six millions de Français. Pourtant cette scène demeure pour moi assez incompréhensible.

Macron, en affirmant lors de sa rapide ascension qu'il n'était « ni de droite ni de gauche », indiquait très clairement où il se situe, par ce discours caractéristique de la droite, qui voudrait faire croire que ce clivage est dépassé. Sa politique l'a confirmé avec constance, creusant les inégalités, achevant de démanteler le code du travail et s'efforçant de soumettre la fonction publique aux règles du privé, et de réduire le secteur public à un rôle d'appoint en développant le partenariat public/privé, ce qui aboutit, comme on le voit bien dans le monde médical, à mettre le premier au service du second, c'est-à-dire à détourner le produit de l'impôt au profit de quelques particuliers. Il a montré un talent exceptionnel dans l'exercice qui consiste à « noyer le poisson », c'est-à-dire à fatiguer l'opposition qui n'a plus que la rue et les réseaux pour se faire entendre. Pour cela, il lui a suffi de tendre d'une main la carotte (il est toujours prêt à vous écouter et à faire quelques petites concessions) et de manier de l'autre le bâton, avec le risque de fatiguer sa police, que la longue action de Nicolas Sarkozy comme ministre de l'Intérieur puis président a rendue incontrôlable ou presque. Une telle politique ne peut créer de consensus, elle ne fait qu'aiguiser les espoirs des rivaux de la classe politique qui restent malgré tout peu crédibles, faute de programme de rechange ou, à défaut, de leader capable

d'engranger l'adhésion d'un public plus large que sa petite famille politique. Plus sérieusement, elle accumule et aigrit les rancœurs et la haine de ses nombreuses victimes.

Travailleurs de toutes conditions réduits à la précarité et à des salaires de plus en plus chiches, et qui voient s'éloigner à mesure qu'ils vieillissent la perspective d'une retraite – car c'est se payer de mots ou se moquer du monde que d'affirmer que l'allongement de l'espérance de vie justifie que l'on travaille plus longtemps : au-delà de soixante ans se manifestent bientôt les premiers handicaps de l'âge, et les dernières années sont vouées à une vie diminuée et quasi-carcérale dans les EHPAD et services d'hospitalisation de longue durée des hôpitaux, quels que soient les mérites et le dévouement de leur personnel, car s'y reproduit toute la monstrueuse inégalité de notre société. Surtout, ce surcroît de vie tant vanté n'est pour la grande majorité que l'histoire d'une longue et implacable dégradation physique et mentale. Et pendant qu'on refuse aux plus âgés quelques années de repos (en fait, il ne s'agit que de réduire leurs revenus, aucune entreprise ne voulant plus d'eux), les jeunes découvrent un monde qui semble ne pas avoir besoin d'eux, les fait patienter dans des études toujours plus longues et généralement sans débouchés, exploite leur travail par des stages gratuits et les « petits boulots » qui permettent à la plupart de survivre plus mal que bien, avec pour perspective le sort de la génération précédente aggravé par la crise écologique produite par ce même système qui les traite si mal. Ce qui surprend, ce n'est pas la haine manifestée samedi à l'encontre du président, qui a frappé beaucoup de journalistes, mais les raisons invoquées.

Car enfin, ce qui lui est reproché n'est pas sa politique, mais sa

gestion de la crise du Covid, et le caractère « dictatorial » de ses décisions. Bien sûr, dans le débat politique, on fait feu de tout bois, et tout argument paraît bon à la plupart des acteurs, pourvu qu'il rassemble contre l'adversaire. Bien sûr, les mesures contraignantes qui ont été prises en tous lieux pour combattre la pandémie ont été et demeurent lourdes à supporter pour la plupart d'entre nous, et en particulier pour les jeunes, qui se sont vus privés du seul privilège qu'ils avaient conservé, celui d'une vie sociale intense, des rencontres et des découvertes, des activités culturelles et sportives, des voyages... On saura un jour quel prix ont payé les couples détruits par le confinement forcé. Dans une telle conjoncture, tous les gouvernements ont navigué à vue, changé souvent de cap, renié des promesses... Certains, en niant le danger, ont fait plus mal, aucun n'a fait mieux. Un virus ne se combat que par les vaccins, dès qu'il en existe, et par des mesures propres à limiter sa diffusion. Le refus de toute discipline n'a pas été seulement le fait d'une partie des Gaulois, mais comment croire qu'au pays de Pasteur il se trouverait tant d'inconscients pour considérer qu'imposer le vaccin, après avoir tout tenté par la persuasion, soit un acte antidémocratique ? Il paraît que la défiance vis-à-vis de la science et du progrès est à la mode : c'est une attitude de nantis qui conduirait, si elle était largement suivie, au désastre sanitaire et accélérerait la relative dégringolade de l'Europe dans le concert toujours dissonant des nations.

Disons plutôt que ces réactions traduisent la paresse intellectuelle dont beaucoup sont frappés, l'incapacité de prendre en compte le réel, le manque d'imagination politique, le nombrilisme de gens qui se reconnaissent tous les droits et, refusant toute autorité, forgent ou resserrent leurs propres chaînes.

Lundi 26 juillet 2021

## Libertés

« LA GUERRE C'EST LA PAIX  
LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE  
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE » (George Orwell, 1984, ch. I)

Pendant que quelques milliers d'illuminés manifestent (comme c'est leur droit) contre l'imposition progressive du vaccin anti-Covid au nom de la liberté (de nuire à autrui) et amusent le public, les vrais problèmes se situent ailleurs. L'inénarrable Damarnin, plus bête que méchant, mais la bêtise ne fait pas moins de ravages que la méchanceté, s'en prend, au nom des « *valeurs de la République* » aux imams assez naïfs pour croire que les libertés de penser, de conscience, de religion et d'expression en sont partie intégrante.

Voici les faits, tels qu'ils sont rapportés par *Huffpost*. Au départ, la conseillère régionale RN Isabelle Surply (sic) estime qu'un imam connu pour ses sentiments républicains, s'est rendu coupable d'« *une conception inégalitaire du droit des femmes* » pour avoir demandé aux « *femmes musulmanes désireuses d'entrer au Paradis [d'] obéir à [leur] mari [...] veiller aux droits d'Allah et à ceux de [leur] époux Restez dans vos foyers et ne vous exhibez pas de la manière des femmes d'avant l'islam et ne soyez pas trop complaisantes dans votre langage [ne cédez pas à] l'accomplissement de la corruption et du vice* ». La représentante de l'État, Catherine Séguin, préfète de la Loire, constate que ce discours est « *discriminatoire et contraire à l'égalité femme/homme* » et précise que, « *conformément aux instructions du ministre de l'Intérieur, la question du non renouvellement [du titre de séjour de l'imam] est à l'étude* ». De

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

son côté, le ministre de l'Intérieur a signalé à la préfecture le prêche d'un imam de la mosquée Ennour, à Gennevilliers (Hauts-de-Seine) « *très vindicatif, comportant notamment des propos contraires à l'égalité homme/femme* » L'imam « *aurait accusé les femmes de manquer de pudeur [...] qui partagent sur les réseaux sociaux des leçons de maquillage ou des tenues qui mettent en valeur les formes de leur corps, qui sont habitées par Satan* ».

Le Témoin gaulois se souvient avoir entendu, semaine après semaine, des propos semblables prononcés *ex cathedra* dans nos bonnes vieilles églises catholiques, et l'une de ses jeunes cousines fut menacée de renvoi du catéchisme par le curé de son village morvandiau pour tenue indécente : on était au cœur de l'un des hivers très rudes de la guerre, et la gamine portait un pantalon ! Il fallut l'intervention énergique de sa mère pour faire plier le bonhomme. Le pouvoir, en ce temps-là, n'y voyait pas malice, d'autant que ses détenteurs partageaient au sujet du statut social des femmes, en bons représentants du peuple, l'opinion de l'immense majorité de leurs électeurs, l'ensemble des citoyens, hommes et femmes confondus, ne se montrant pas en reste avec les fidèles. Seules quelques féministes, encore très minoritaires, s'insurgeaient contre de tels discours. Bravant l'ironie et la haine, elles ont heureusement fini par ébranler ces certitudes millénaires. Les églises sont aujourd'hui désertées, les rôles et les rapports de pouvoir entre les sexes se rééquilibrent, trop lentement sans doute, et les gouvernements ne font qu'enregistrer cette révolution pacifique des mœurs dans laquelle ils n'ont eu aucun rôle moteur.

Les agissements du ministre qu'on vient de rappeler n'ont pas d'autre but que de servir des carrières en flattant l'extrême droite,

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

et en amusant – très dangereusement – l'opinion, toujours prompte à se retourner. Ils sont le fait de l'éternelle espèce des prédateurs qui s'emparent des mouvements les plus généreux et les dénaturent pour manipuler les foules, assouvir leur soif de pouvoir et satisfaire leurs penchants tyranniques. L'amour du prochain fut confisqué par une église qui étalait ses richesses, dressait des bûchers et lançait des croisades, l'exigence de justice et d'égalité par des apparatchiks avides et impitoyables, etc. C'est au tour du féminisme, aujourd'hui, de servir de prétexte à une police de la pensée et des mœurs. Le seul effet de cette gesticulation est de renforcer ses adversaires en en faisant des victimes de l'intolérance et d'agiter l'ombre de la guerre civile en substituant la contrainte à la lente persuasion, qui ne peut aboutir que par le dialogue et au terme d'un long travail d'exemple et d'accoutumance. C'est l'affaire de plusieurs générations, dans un monde où les flux migratoires, indispensables à ceux qui fuient la misère comme aux populations plus riches mais vieillissantes à qui ils apportent leur force de travail, poseront longtemps encore le problème de l'adaptation des nouveaux venus.

La laïcité, qui est le nom français de la séparation des Églises et de l'État, condition indispensable du dialogue démocratique, fait aujourd'hui l'objet d'une tentative de confiscation au profit de forces qui refusent ce dialogue et prêchent l'intolérance. Le long combat féministe sur le point de triompher leur sert de prétexte : c'est un hommage du vice à la vertu. Mais qui ne voit qu'en réalité, l'État s'arroge le droit de dire aux croyants ce qu'ils doivent penser : à ce compte, ce sont les livres des trois monothéismes qu'il faudrait censurer ou mieux, brûler : *Bible*, *Nouveau Testament* et *Coran* !

Lundi 2 août 2021

## Droit au logement

*« Si je fuis parfois les autres, c'est parce que je ne peux plus supporter leur hypocrisie »*

(Lu sur *Facebook*)

La naïve intervenante de *Facebook* que je cite de mémoire oubliait le principal : c'est que nous faisons tous preuve, à nos heures et sans exception, d'hypocrisie. Comment s'étonner si souvent nos lois, fruits d'une étroite complicité du pouvoir exécutif et des législateurs, en offrent l'exemple ? Notre dernière notule abordait la détresse des sans abris, exclus du droit au logement. Mais quels sont les bénéficiaires de la « loi DALO »<sup>1</sup> qui le régleme ?

Voulue par Jacques Chirac, aimable spécialiste du tour de passe-passe, elle a pour première fonction de nous rassurer en nous invitant à regarder ailleurs pour fuir le spectacle de l'extrême misère qui envahit nos rues. N'avons-nous pas l'un des systèmes sociaux les plus protecteurs du monde ? Et depuis 2007, nos lois ne garantissent-elles pas le droit au logement aux citoyens ? Bien sûr, il faut faire reconnaître par une commission de médiation l'urgence du relogement, être sans abri ou menacé d'expulsion ou vivre dans un logis insalubre. Cet obstacle administratif franchi avec l'aide de diverses associations, le préfet doit proposer un logement dans un délai de 6 mois (recours Dalo) ou un

---

1 « *Le Dalo, ou droit au logement opposable, a été instauré par la loi du 5 mars 2007(nouvelle fenêtre). Cette loi garantit aux citoyens le droit à un logement décent et indépendant. Elle permet aux personnes mal-logées répondant à des critères d'urgence (menacées d'expulsion, sans domicile...) de déposer un recours auprès d'une commission de médiation afin d'être relogées.* » ([Vie publique](#), 18 mars 2020)

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

hébergement dans les 6 semaines (recours Dahou). Dans le cas contraire, le requérant a la possibilité de faire condamner l'État à et des dommages et intérêts qui oscillent entre 2 000 et 10 000 euros par famille. Le législateur, soucieux d'efficacité, y a ajouté des astreintes, c'est-à-dire que le juge peut « *exercer une pression financière sur le débiteur afin qu'il procède à l'exécution de la décision de justice exécutoire prononcée à son encontre.* »<sup>2</sup> Cette mesure doit assurer le respect de la décision du juge. Elle est indépendante des pénalités versées par l'État. Contrairement aux dommages-intérêts, les astreintes ne sont pas versées aux plaignants, mais au *fonds national d'accompagnement vers et dans le logement*, rattaché à la *Caisse de garantie du logement locatif social*, établissement public national à caractère administratif. Ce fonds aidera les bailleurs sociaux, c'est-à-dire les propriétaires et les constructeurs agréés de logements sociaux, à les mettre aux normes ou à en construire de nouveaux. Comme dit la chanson, « *Jusque-là rien d'anormal/Nul ne le contestera* », mais le diable se niche dans les détails.

« *Pour arriver à leur but, les bailleurs sociaux touchent des subventions et des aides fiscales (TVA réduite en cas de travaux, pas d'impôt foncier, prêts à taux réduit auprès de la Caisse des dépôts et consignations, etc.) Ils bénéficient aussi de prix d'achat inférieurs à ceux proposés aux particuliers.* »<sup>3</sup> Cela se comprend parfaitement, direz-vous, puisque les bailleurs sociaux sont des organismes tels que les HLM, qui effectuent un service public. Oui mais, ici, le détail est plutôt bien caché. En Macronie, les

---

2 Cette citation et les explications qui suivent sont empruntées au fonds [Daloz](#)

3 Voir [Ooreka](#), mis à jour le 21 août 2021 et l'article [Le particulier bailleur social](#)

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

pouvoirs publics se désengagent de plus en plus de ces tâches ingrates et sans éclat pour se replier sur les fonctions régaliennes chères à la droite, abandonnant le social au secteur privé et favorisant l'écllosion de « particuliers bailleurs sociaux », qui y trouvent leur compte. La presse financière ne tarit pas d'éloges sur les avantages que les traditionnels marchands de sommeil et autres âmes sensibles peuvent tirer de ce marché. Oyez plutôt cette offre alléchante du Crédit Agricole :

*« – Le loyer perçu est certes plus faible, mais il est garanti (y compris contre la vacance) et sera versé jusqu'à la date de fin du bail, même en cas de départ du locataire.*

*– Une prime de 1 000 € peut être versée par l'Anah [Agence nationale pour l'amélioration de l'habitat] (jusqu'au 31 décembre 2022), après signature d'une convention à loyer social ou très social, et pour une durée d'au moins 3 ans d'intermédiation locative.*

*– Fiscalement, cette opération est également avantageuse puisqu'un abattement fiscal pouvant aller jusqu'à 85 % des loyers touchés est prévu sur la déclaration des revenus fonciers, selon la zone dans laquelle se situe le logement, le loyer appliqué et le type de convention signé avec l'Anah. »<sup>4</sup>*

France Culture a remplacé ces derniers jours l'heure réservée au médiocre *Cours de Histoire* de Xavier Mauduit à la rediffusion de l'excellente série de l'émission *Grande Traversée* consacrées à la Comtesse de Ségur. Nous voici revenus au temps des œuvres charitables qui maintiennent les pauvres à leur place et contribuent à la bonne conscience et au confort des riches. Si vous voulez y participer, il suffit soit de confier l'affaire à une

---

4 [TRANSFORMER UN LOGEMENT PRIVÉ EN LOGEMENT SOCIAL](#) (Publié le 24/05/16 - Mis à jour le 02/03/20)

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

agence immobilière à vocation sociale (AIVS) qui vous dégagera de tout souci, soit de louer votre bien à une association agréée (dispositif Solibail) qui se chargera de le sous-louer, comme *Emmaüs*, qu'on retrouve sans surprise dans ce pieux *business*.

Lundi 9 août 2021

## **Panne de courriel**

L'informatique a complètement changé nos vies, pour le meilleur et pour le pire, comme toute nouvelle technologie. Elle met à notre disposition des informations qu'il aurait fallu chercher naguère en bibliothèque aux quatre coins de la ville, du pays, ou même du monde ; elle encourage la créativité artistique, principalement dans les domaines de l'image et du son, mais aussi dans l'écriture de textes ; faisant fi de tous les contrôles politiques et sociaux, elle facilite et accélère la communication entre individus ; elle bouleverse les règles du débat public, en donnant au premier venu l'illusion qu'il peut se faire entendre de l'univers entier et que, de ce fait, son opinion, quels qu'en soient l'origine et les fondements qu'il se soucie rarement d'examiner, peut prévaloir, ce qui conduit à une étrange cacophonie où ceux qui produisent ou détiennent le savoir ne parviennent plus à se faire entendre ; enfin son coût environnemental, qui va croissant, est impressionnant <sup>1</sup>.

Pourtant, jusqu'à nouvel ordre, cette technologie dont nos vies dépendent de plus en plus est incroyablement fragile, et toutes les entreprises sont désormais confrontées à des problèmes de sécurité inédits auxquels elles répondent fébrilement par un intense bricolage. Google n'est pas la dernière à donner dans cette paranoïa, d'autant qu'elle se protège comme la plupart de tout dialogue avec ses usagers. Pour ma part, je ne parviens plus à comprendre ses requêtes : quand Google me demande un mot de passe pour accéder à mon courriel, ce qu'il fait systématiquement, je ne sais plus duquel il s'agit : de celui de mon compte ou de

---

1 Voir l'article d'Emmanuelle Frenoux, [Quel est l'impact environnemental de l'informatique ?](#)

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

celui de l'adresse demandée ? Il s'ensuit force malentendus auxquels ne répond qu'une I.A. ou Imbécillité Artificielle. Je sais bien qu'il faut aussi incriminer mon grand âge, toujours est-il qu'après avoir été privé d'accès à mon courriel pendant une semaine, et avoir réussi à le récupérer, il ne m'a fallu que vingt-quatre heures pour être à nouveau coupé de mes correspondants. Après tout, il est peut-être possible de vivre sans ce gadget ? Je renonce pour l'instant à y recourir, « *à demain les affaires* », aurait dit Montaigne ! Les différentes entreprises et administrations qui me joignaient par ce biais sauront bien me retrouver.

Mes excuses aux amis et aux lecteurs qui voudraient m'écrire et que j'aime lire : reste Facebook, où vous pouvez vous adresser au besoin sur la page *Le témoin gaulois*, ou le groupe *Jean Girard*, en cas d'urgence... sachant que je ne vous lirai sans doute que dans une dizaine de jours.

Lundi 16 août 2021

### Religieuses

« *La vie monastique, qui fait tant de bien et tant de mal, qui a été une des colonnes de la papauté, et qui a produit celui par qui la papauté fut exterminée dans la moitié de l'Europe, mérite une attention particulière* »

(Voltaire, *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, 1756)

Vingt-huit mois se sont écoulés – soit la durée de son service militaire – depuis que le Témoin gaulois a rapporté de beaux souvenirs des Alpes de Haute Provence. Si cet entracte fut moins pesant que l'autre, qui nous parut une éternité, il nous sembla bien long, puisque nous l'avions évalué, avec nos hôtes, à trois ans ! De cette échappée, on retiendra surtout quelques réflexions sur les religieuses (non celles, délicieuses, auxquelles la plupart des pâtisseries aussi avares qu'ignares ont fait perdre leur coiffe crémeuse, mais ces femmes qui sont entrées en religion), et plus généralement de la vie monastique.

Voltaire écrit que l'institution monacale « *fait tant de bien et tant de mal* » : c'est fort bien dit, à ceci près qu'il en va de même de la vie en général. Certaines religieuses s'y épanouissent, d'autres ne s'y aigrissent, selon que leur vocation est ou non authentique, et selon l'établissement où elles échouent. Ainsi, une de ces très jolies filles, toujours souriante et fraîche comme une rose, dont on se demandait, bien avant d'avoir entendu Georges Brassens, « *...si, quand on n'est pas laide, / On avait droit d'épouser Dieu* » administrait les piqûres en cas de besoin à toute notre famille d'une main si légère qu'on ne sentait rien, alternant avec une autre sœur de Saint-Vincent de Paul, vieille barbue revêche, qui mettait dans cette opération tant de rage (ô douleur !) qu'on ne pouvait

l'imputer à sa seule maladresse. Mais ce n'est rien à côté du sadisme de ces bonnes sœurs qui au lendemain de la guerre, ayant accueilli des petites orphelines juives tout juste échappées à la Shoah et déjà très stressées, leur enseignaient la continence en exposant les coupables sur une table du réfectoire, toutes nues, devant les autres fillettes et les battaient avec leurs draps souillés, ce qui arriva à l'une de mes belles-sœurs.

Notre hôte nous raconta l'histoire de l'une de ses grand-tantes. Elle était née et avait grandi dans un petit village de Haute-Corse, en Balagne. À l'âge de dix-huit ans, elle vint trouver le curé de sa paroisse, et lui dit qu'elle voulait entrer dans les ordres. Surpris, le brave homme, qui la connaissait bien, lui demanda pourquoi :

« *Parce que je crois en Dieu, et que je m'emmerde ici !* » lui répondit la postulante

– *Ma fille, tu n'es pas faite pour cette vie-là, à moins d'entrer dans un ordre missionnaire...*

Et c'est ainsi qu'elle entra chez les Sœurs de Marie Réparatrice et découvrit l'Égypte du temps du roi Farouk, la Syrie et le Liban, d'où elle fut rapatriée quand la menace de la guerre civile se précisa, l'ordre ayant décidé de rapatrier son personnel. Elle finit mère supérieure d'une petite communauté qui tenait une maison de retraite à Saint-Pé de Bigorre, entre Lourdes et Tarbes. Elle y recevait chaque année avec sa famille le père du conteur, Joseph, qui était son filleul et qu'elle aimait beaucoup, délaissant provisoirement le réfectoire, en de telles occasions, pour une petite salle à manger. Un jour, comme on servait au dessert un superbe gâteau au chocolat que Joseph, qui la savait très gourmande, avait apporté, elle lui dit : « *Sers-toi le premier une bonne tranche, et sers-nous ensuite.* » Au premier tour, la moitié du gâteau consommée, elle décida qu'on le finirait : « *Et le péché*

*de gourmandise, Tantine ?*» lui dit notre ami qui était alors un adolescent boutonneux. La sainte femme, indignée, se redressa, mit les poings sur ses larges hanches, et lui répliqua sévèrement : « *Quand on a l'appétit, il n'y a pas de péché !* » Il retourna la voir après la mort de son père, sans avoir pris garde au fait qu'on était à la veille de Pâques. Sa grand-tante le prit à part et lui dit : « *Demain, tu dois communier, il faut d'abord te confesser. Mais le Père \*\*\* est un ami de la famille, tu n'es pas obligé de tout lui dire !* » Quand il se présenta au bon prêtre, celui-ci s'écria : « *Ah ! Tu es de sa famille ? Alors vas en paix, tu es sans péché !* »

À l'abbaye de Ganagobie, dont j'ai déjà parlé par préterition <sup>1</sup>, et où l'une de ses sœurs tint à nous conduire, le Témoin gaulois salua poliment un homme jeune et barbu qu'il prenait pour l'un de ces bénédictins affables qu'on rencontrait aux abords du cloître, vaquant à leurs occupations en tenue de travail entre deux services religieux. Abaisant son regard, il découvrit que l'homme portait sur son ventre un joli bébé blond et souriant. Il comprit alors que le moine supposé n'était autre que Saint Christophe. Mais la cloche sonna les vêpres. Jusqu'à l'âge de six ans, nous ne les manquions pas lors de nos séjours au Morvan, et j'en avais gardé un souvenir grandiose, rafraîchi par celles que célébraient autour de mes vingt ans les dominicains du Saulchoir, les jésuites de Sainte-Geneviève et, beaucoup plus tard, les bénédictins de La Pierre-qui-Vire, visitée plusieurs fois en simples touristes. J'ai donc voulu entendre leurs confrères de Provence. La mise en scène était impeccable, une douzaine de moines de tous âges, qui ne manquaient pas d'allure dans leur habit noir et blanc, se faisaient face dans les belles stalles du chœur. Mais l'interprétation fut, qu'ils me pardonnent, très décevante. Les paroles des chants

---

1 Voir *De Retour*, [Au Fil des Jours IX](#), Lundi 20 mai 2019, page 86

en français, lancés par un bref miaulement de l'harmonium, étaient inaudibles, ce qui n'est pas grave, mais tristes et d'une extrême monotonie, accentuée par l'absence de belles voix. Le moine chargé des quelques lectures ne maîtrisait pas mieux que ses confrères la diction, qui doit être fortement articulée et assez lente pour laisser se taire l'écho des voûtes. Sans doute a-t-on renoncé à l'enseigner de même que la belle écriture avec pleins et déliés à *la craie* aux enseignants, à la fin de l'histoire du tableau noir ? Je ne sais comment ces vêpres sont vécues par les acteurs (à l'exception d'un moine hors d'âge qui ressemble beaucoup à celui dont le crâne ne présente plus qu'un seul cheveu que Richelieu torture dans *L'étroit mousquetaire* de Max Linder, qui pendant tout l'office chercha désespérément son texte dans une demi-douzaine de psautiers de toutes dimensions, bellement reliés et probablement dorés sur tranche, qu'on avait charitablement placés devant lui pour l'occuper). Mais, pour le public profane, le spectacle était médiocre. En revanche, notre conductrice et sa fille se déclarèrent fort émues : il n'y a que la foi qui sauve (mais la catholique, comme François Ier vient de le rappeler, provoquant une grande inquiétude chez les rabbins !)

Après toutes ces méchancetés qu'invariablement le Diable souffle au Témoin gaulois, il lui reste à refaire l'éloge de l'hospitalité corse, si chaleureuse qu'elle n'a rien perdu en passant par l'Estaque où l'accent de l'Île de Beauté fut échangé contre celui de Marseille, pour se fixer enfin dans la si belle petite patrie de Mgr Muriel. Et à remercier encore cette fratrie si diverse, unie comme les doigts de la main, qui à chacune de nos visites conjugue ses efforts pour nous recevoir et faire de notre séjour un temps merveilleux de détente, d'échanges et d'amitié.

Lundi 30 août 2021

## L'Engrenage

*« Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes, autrement dit la classe qui est la puissance matérielle dominante de la société est aussi la puissance dominante spirituelle. La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose, du même coup, des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante. »*

(Marx et Engels, *L'idéologie allemande*, 1846)

Le caractère indéfendable du capitalisme n'est plus à démontrer. Et pourtant, il faut bien reconnaître que c'est le premier système qui ait permis à ses victimes et aux exploités de s'ouvrir un espace d'expression et d'arracher aux puissants l'amélioration de leur sort : esclaves puis croquants serfs ou « libres » n'ont pu mener que de rares et brèves révoltes façon Spartacus ou des jacqueries, promptement et sauvagement réprimées. Mais ces victoires ne se produisent que dans des pays technologiquement avancés et au détriment des plus faibles, qu'il s'agisse de la période coloniale, de la puissance déclinante des USA ou de la monstrueuse dictature chinoise actuelle. Et la lutte des classes se poursuivant, rien n'est plus fragile que les « avantages acquis ». En dépit de l'évidence, il semble que les générations actuelles n'ont pas compris dans quel engrenage infernal elles sont entraînées.

Les dirigeants européens se déclarent tous très fiers d'un système de protection sociale qui contraste avec la jungle US. Mais il est issu des luttes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et les mêmes s'emploient, pour maintenir les privilèges des plus riches malgré le déclin

économique et scientifique de notre région, à le démembrer sous prétexte d'efficacité et de modernisation pour nous aligner sur le modèle américain. L'augmentation de l'espérance de vie, qui se traduit pour beaucoup par des années interminables d'une existence de grabataire, vécues pour les uns dans des EHPAD plus ou moins luxueux et pour les autres dans de sordides mouvoirs sert d'argument au retardement de l'âge de la retraite dans des pays où est entretenu un chômage excessif des jeunes, et en fait à la diminution des pensions, puisqu'il est désormais presque impossible à des travailleurs qui ne connaîtront jusqu'à trente ans que des stages non rémunérés et passeront souvent leur vie à rechercher et effectuer des CDD, d'atteindre le nombre d'années de travail requises. Pour la même raison, la solidarité exigerait que la couverture sociale soit progressivement réduite à une couverture très partielle offerte comme une aumône aux plus pauvres dont l'écart croissant des revenus multiplie le nombre. Il y a longtemps que l'égalité des sexes a servi de prétexte à imposer le travail de nuit aux femmes dans les branches les plus dures, et un peu moins que le repos dominical, qui permettait aux couples et aux familles de disposer d'un moment pour vivre ensemble, a été supprimé, au nom de l'efficacité économique : c'est le nom dont on pare l'accroissement du profit pour un petit nombre de privilégiés ! Face à cette offensive, comment réagissent la plupart des jeunes qui en sont la cible principale ?

Il y a plus de vingt ans, comme je faisais observer à un jeune homme de mes amis qui travaillait dur et était bien payé... au noir qu'il se préparait une vieillesse difficile, il me déclara à ma grande surprise que de toutes manières, sa génération ne bénéficierait pas d'une retraite. C'était un prolo, n'ayant aucun autre capital que ses bras et ne possédant pas même un toit, mais qui croyait

appartenir à la classe moyenne parce qu'il était né dans la tranche inférieure de celle-ci. D'où tenait-il cette conviction dont je m'aperçus qu'elle était fort répandue ? Non pas d'un sourd travail de démoralisation sournoisement conduit par la classe dominante, mais de l'air du temps, c'est-à-dire de la vision que celle-ci se faisait de l'avenir. Aujourd'hui, âgé de plus de soixante-deux ans, il travaille toujours et ne s'arrêtera que le jour où personne ne voudra plus de lui. Et comme, récemment, je m'étonnais de voir des jeunes préférer une indemnité de chômage à un travail mieux rémunéré et d'autres prolonger jusqu'à trente ans des études plus ou moins cohérentes sans décrocher de diplôme certaines années ni s'en inquiéter, on m'expliqua que les temps avaient changé, et avec eux le rapport au travail : désormais, la plupart n'exerceraient jamais un métier, mais passeraient leur vie à effectuer des missions successives... J'admirerais cette résignation si elle était l'effet d'une adhésion à l'esprit de pauvreté, mais suis plutôt tenté d'y voir une reddition en rase campagne due à un aveuglement profond aggravé par quelques pièges.

Je ne suis pas de ceux qui dénoncent vertueusement les personnes sans ressources ou presque qui bénéficient (et, disent-ils, abusent) d'une certaine assistance de la société, oubliant que ce sont les plus aisés qui tirent le maximum de profit du travail de tous et que leur fraudes et les exemptions d'impôts qu'ils s'octroient sont sans commune mesure avec les minables tricheries de quelques pauvres. Mais ou bien l'enfer est pavé de bonnes intentions (je connais une dame qui vit magnifiquement de ses charmes et qui émarge sans vergogne au RSA), ou bien certaines aides n'ont pas d'autre raison d'être que d'acheter la paix sociale, c'est-à-dire la résignation des étudiants condamnés aux petits boulots et aux stages gratuits ou rémunérés de façon dérisoire, et celle des

travailleurs frappés par le chômage et la multiplication des CDD. Acheter leur obéissance, c'est aussi démoraliser toute une génération. Il reviendrait moins cher à la collectivité de réformer sérieusement l'enseignement primaire et secondaire pour assurer les fondamentaux – lecture, écriture et mathématiques – et d'introduire sur ces bases une sélection à l'entrée de l'université que de laisser croupir dans des « filières parking » pendant un an des « bacheliers » illettrés qui savent qu'ils n'ont aucune chance d'aller plus loin, et qui seraient mieux à leur place dans des formations professionnelles. Mais il est vrai que dans notre beau pays, technique et travail manuel sont des gros mots ! Autre piège : s'imaginer que l'on peut contraindre les capitalistes à faire l'indispensable révolution écologique sans laquelle notre espèce, après en avoir exterminé tant d'autres, risque de disparaître, alors que le profit individuel est leur seul moteur et « *Après moi le déluge !* » leur devise !

Gérer sa vie au jour le jour sans projet sérieux ; accepter sans réfléchir les conditions de vie dégradées qui nous sont offertes parce qu'elles sont encore supportables, sans se rendre compte que lorsqu'elles ne le seront plus, il sera trop tard pour réagir ; bêler en moutons de Panurge<sup>1</sup> des *fakes* de toutes provenances ; préférer les charlatans infailibles aux savants qui ne progressent qu'au prix d'un travail lent et difficile ; s'agiter bruyamment et dénoncer des pratiques qui nous conduisent à la catastrophe, sans s'attaquer aux racines du mal, est suicidaire. Il s'agit pour les travailleurs de prendre le contrôle des leviers de l'économie. En sont-ils capables ?

06/09/2021

---

1 Je ne parle pas des moutons enragés qui reprennent ou tolèrent parmi eux les vieux slogans haineux.

### Quand l'Écologie devient rentable

« *On se trouve dans une situation identique à celle de Buster Keaton dans Le Mécano de la Générale, qui brûle les wagons pour que le train continue d'avancer.* »

(Brice Lalonde & Alain Hervé, *Le ciel nous tombe sur la tête*, Arthaud, 2015)

La critique a vu depuis longtemps dans l'épisode fameux du film de Keaton la métaphore du capitalisme dévorant la planète qu'il exploite pour atteindre son seul but, qui est la recherche aveugle du profit. On comprend que la découverte et la dénonciation de ce genre de méfaits auxquels le XIX<sup>e</sup> et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle n'avaient pas pris garde ait pu, sous le nom d'écologie politique, rencontrer d'abord l'inquiétude, la dénégation et le refus brutal de tous ceux qui croient y trouver leur compte. Mais, habitués à faire de l'argent avec n'importe quoi, et en créant des besoins artificiels qui sont le moteur actuel de notre économie, ils ont vite compris le parti qu'on en pouvait tirer.

Ne sachant si William Pittenger, vétéran et écrivain sudiste dont une nouvelle <sup>1</sup> plus ou moins autobiographique a inspiré le film de Keaton, ou ce dernier, ou l'un de ses coscénaristes, avait lu cet épisode étonnant où Phileas Fogg s'adresse au capitaine du navire qu'il a loué pour traverser plus vite l'Atlantique :

« ... *Monsieur, reprit Phileas Fogg, pour vous prier de me vendre votre navire.*

– *Non ! de par tous les diables, non !*

---

1 *Daring and Suffering, a History of the Great Railroad Adventurers* (Philadelphie, 1863; édition augmentée, New York, 1887)

- *C'est que je vais être obligé de le brûler.*
- *Brûler mon navire !*
- *Oui, du moins dans ses hauts, car nous manquons de combustible.* »<sup>2</sup>

on voit que le schéma était en place à une époque où Claude Monet allait peindre la gare Saint-Lazare avec des éclairages de sous-bois, les structures métalliques et la fumée des locomotives s'intégrant harmonieusement au paysage façonné par l'homme depuis le néolithique et que nous qualifions de « naturel ». Bien entendu, ni l'auteur français, ni les cinéastes américains et l'écrivain qui les avait inspirés, n'ont songé à la signification que prendrait un jour leur œuvre : ainsi fonctionnent les productions des artistes... Mais venons-en au fait.

Un crétin patenté, le brav'capitaine Bolsonaro, porté au pouvoir par des possédants effrayés d'avoir à partager les richesses du Brésil avec plus pauvres qu'eux, détruit consciencieusement ce qui reste de la forêt amazonienne pour le plus grand profit des industries minière et agro-alimentaire et le plus grand malheur des populations indiennes, sur lesquelles il porte un jugement qu'on ne saurait trop reproduire : « *Les Indiens ne parlent pas notre langue, ils n'ont pas d'argent, ils n'ont pas de culture. Ce sont des peuples autochtones. Comment ont-ils réussi à obtenir 13% du territoire national ?* » (*Campo Grande News*, 22 avril 2015). D'autres crétins inventent de coûteuses machines à absorber le CO<sub>2</sub> pour le piéger sous terre, alors que les arbres font cela plus efficacement et gratis ! Peu importe l'efficacité de la machine, ce qui compte est la prospérité de la start-up qui a su créer un nouveau moyen de ramasser de l'argent et la satisfaction de ses

---

2 Jules Verne, *Le Tour du monde en 80 jours*, 1872, XXXIII Où *Phileas Fogg se montre à la hauteur des circonstances*

actionnaires ! La destruction programmée de l'un des « poumons de la planète » inquiète quelques chefs d'État, mais ils ne lui opposent pas la moindre résistance.

L'un d'eux se nomme Emmanuel Macron, et excelle dans l'art d'amuser le bon peuple par des discours écologiques et l'organisation de consultations comme la « convention citoyenne pour le climat », mais comme tous ses collègues, ce sont les intérêts immédiats du capital qu'il défend et il ne retient que les propositions qui ne les contrarient pas. Pourtant, dans la mesure où l'écologie peut se réduire à un simple label commercial comme l'agriculture prétendument « biologique » et devient ainsi rentable, le capitalisme et ses défenseurs sont prêts à l'accueillir : ils ont su s'adapter à bien d'autres nouveautés, lâchant du lest quand la pression ouvrière est devenue trop forte, dès le deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, faisant de ceux qu'il exploitait ses principaux clients, acceptant à regret les lois sociales et avant la fin du siècle dernier récupérant sa mise en reconquérant le terrain perdu et en acceptant de compenser, sur le plan des mœurs, par une révolution qui aurait scandalisé nos vieux bourgeois !

Un bon exemple de cette adaptation est fourni par l'ineffable Valérie Pécresse, qui a réussi à commencer, malgré l'opposition des associations de défense de la nature, la réalisation d'un projet vieux de trente ans de bétonnage d'une forêt afin de la remplacer par un parc de loisirs. À la limite de Romainville, Pantin, Les Lilas et Noisy-le-Sec, sur d'anciennes carrières de gypse dont l'exploitation a cessé dans les années 1950, une forêt sauvage de 62 hectares a poussé. C'est la Corniche des Forts, interdite au public en raison des risques d'effondrement, mais qui sert de poumon aux quatre communes. Un premier pas vient d'être

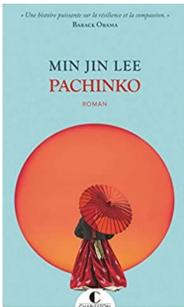
franchi : une vaste aire de jeux bétonnée y a été inaugurée, d'où part une promenade aménagée à travers la forêt : quoi de plus écologique que de se promener dans la nature ? Progressivement, on multipliera les aires de loisirs (quelques arbres plantés dans le béton). Puis on construira ces espaces non protégés pour loger les classes moyennes chassées de la capitale par la spéculation immobilière. Cela fournira du travail aux maçons, puisqu'on ne veut plus faire de logements populaires, et surtout cela rapportera gros à quelques entreprises : « *quand le bâtiment va, tout va !* » Toutes les banlieues connaissent des projets semblables : non qu'elles manquent de taudis à abattre et à reconstruire, mais il est tellement plus facile de construire sur des jardins ! Demandez *business écologie* à votre moteur de recherches, il vous trouvera des centaines d'idées pour devenir riche en créant des entreprises « écologiques ». *Brave new world !*

Diodore de Sicile rapporte qu'Agathoclès, tyran de Syracuse, débarquant en 310 avant notre ère sur les côtes de Carthage, fit brûler tous ses vaisseaux pour s'interdire la possibilité de battre en retraite. C'était une décision courageuse. Nos capitalistes brûlent l'unique vaisseau qui nous porte tous, notre petite planète bleue. Ce n'est que la poursuite aveugle et machinale de leur comportement prédateur habituel. Les placer sous contrôle est la seule vraie question politique qui se pose aujourd'hui.

13/09/2021

### ***Pachinko***

« *This is a captivating book I read at the suggestion of a young staffer on my team — a historical novel about the Korean immigrant experience in wartime Japan. Min Jin Lee draws you in from the first line, ‘History has failed us, but no matter.’ The book is named after a popular game in Japan that’s a bit like a pinball machine — a game of chance where the player can set the speed or direction, but once it’s in play a maze of obstacles determines the outcome. Staying true to the nature of the game, Min Jin Lee’s novel takes us through four generations and each character’s search for identity and success. It’s a powerful story about resilience and compassion.* »\* (Barack Obama)



Il est loin le temps où un conseiller de la Maison Blanche, interrogé par le président de l'époque sur la personnalité de François Mitterrand qu'il s'apprêtait à rencontrer, lui répondit avec mépris : « *C'est un littéraire !* » Barack Obama est un grand lecteur, qui n'hésite pas à guider ses concitoyens dans le choix de leurs livres : qu'est-ce donc que ce *Pachinko*<sup>1</sup> qui lui doit une partie de son tirage évalué à plus de trois millions d'exemplaires en février dernier ?

Commençons par les réserves que ce gros pavé de plus de 600

---

\* Voir [traduction](#) Google en fin d'article

1 *Pachinko*, Min Jin Lee (2017, trad. de Laura Bourgeois, éd. Charleston, 2021)

pages peut inspirer. Il nous est impossible de juger du style d'une auteure à partir de la traduction visiblement trop hâtive de Laura Bourgeois. Les critiques n'ont qu'un mot pour le qualifier (mais ils se copient) : il est « *fluide* ». Il faut sans doute entendre par là qu'il se lit aisément, parce qu'il est écrit dans un anglo-américain courant, sans travail stylistique particulier. Les mérites de Min Jin Lee, avocate américano-coréenne qui s'est faite romancière pour défendre la cause des Coréens exilés au Japon, sont ailleurs. Nul rapport entre ce roman et le prix Pulitzer qui figurent tous deux sur la liste des vingt meilleurs livres qu'a lus en 2020 l'ancien président, sinon le fait qu'ils répondent à des critères politiques qui lui font honneur. On peut contester aussi un autre terme fréquent dans les commentaires : non, *Pachinko* n'est pas « *une fresque* ». Certes, le récit s'étend sur une longue période riche en événements (1910-1989) et met en scène de très nombreux personnages, mais c'est le quotidien de femmes et d'hommes broyés par la roue de l'Histoire qui est montré, de leur point de vue, de façon à apitoyer le lecteur, mais sans que la réflexion s'élève à aucun moment.

Enfin, comme dans beaucoup de gros livres actuellement publiés, l'auteure semble avoir du mal à quitter son sujet, le récit s'étire, les personnages nouveaux prolifèrent, mais ce ne sont plus que de pâles silhouettes et pour tout dire cinquante pages au moins de la dernière partie génèrent l'ennui, avant que l'intérêt ne renaisse dans les trois derniers chapitres. Peut-être notre auteure a-t-elle voulu équilibrer les trois parties de son triptyque<sup>2</sup> alors qu'elle n'avait plus rien à dire ? Ou bien faut-il y voir plutôt l'effet d'une

---

2 LIVRE I, Gohyang, La terre d'origine, 1910-1933, 181 pages  
LIVRE II, La mère patrie, 1939-1962, 223 pages  
LIVRE III, Pachinko, 1962-1989, 203 pages

contrainte éditoriale, étant donnée la fréquence de ce genre d'accidents, l'industrie du livre exigeant que les écrivains assez prolifiques fassent vendre plus de papier ? Le souci commercial, à moins qu'il ne s'agisse de sacrifier à la mode, se confirme avec la sauce érotique qui pimente abondamment un récit qui ne l'exige pas : accouplements hétérosexuels et homosexuels, jeune femme bouleversée en découvrant à Yokohama des ébats dignes des nuits du bois de Boulogne, en plein jour et à deux pas d'une voie fréquentée, garçon de quatorze ans déniaisé par une jeune fille de dix-sept très expérimentée, d'autres épisodes de la même veine sont complaisamment décrits et développés. Où est donc « *la pudeur* » abondamment vantée par la critique ? Mais on ne parlerait pas ici de *Pachinko* s'il ne présentait que des défauts.

Venons-en aux qualités indéniables du récit. Dans les cinq cents premières pages du roman, l'auteure se révèle comme une excellente conteuse. Le récit est allègrement mené, le lecteur en retrouve avec plaisir le fil à chaque reprise. Cela commence comme un conte, avec une situation stéréotypée. Il était une fois une fillette de dix-sept ans très pauvre, qui n'était ni laide ni jolie mais à qui étaient refusées même les humbles espérances des femmes de sa condition. Comme elle était très naïve (nous sommes au début du XX<sup>e</sup> siècle), Hansu, un riche marchand, coréen comme elle, mais émigré au Japon depuis son enfance et de dix-sept ans plus âgé, séduisit sans peine Sunja. Ce genre de clichés enchante ce qui reste d'enfance en chacun. Puis des trouvailles ingénieuses sont autant de surprises : le séducteur est longtemps vu par les yeux de Sunja éblouie par son élégance, jusqu'à ce que nous apprenions par une amie de son fils que son apparence tapageuse et vulgaire est celle d'un yakusa. Le fils qu'il lui a donné s'attache fortement à son père adoptif, un bel et

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

vertueux pasteur presbytérien de passage dans l'île qui a sauvé Sunja d'une honte inexpiable en l'épousant, et que l'enfant, qui a eu le temps de le connaître avant sa mort prématurée, prend pour modèle ; tandis que le fils du pasteur et de Sunja prendra le même chemin que le gangster.

Mais *Pachinko* est mieux qu'un habile roman de gare. Il vaut aussi par l'exemple ambigu (mais si américain !) de « *la réussite* » sociale, l'admiration qu'il suscite pour « *la résilience* » de pauvres gens contraints à l'immigration et « *la compassion* » qu'inspire le sort qui leur est fait dans le pays d'accueil. Il invite le lecteur mal informé à mieux connaître l'histoire d'un pays qui pour le Français moyen semble commencer avec sa colonisation par le Japon en 1896 et la scission entre Nord et Sud résultant de l'affrontement des anciens alliés, après la défaite de l'Empire du Soleil levant. Surtout, il nous fait voir de près et avec réalisme la vie du petit peuple coréen dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle – extrême misère, travail exténuant, promiscuité, poids de la coutume et des préjugés, sort de la femme destinée au service et au plaisir des hommes, à l'enfantement et à la souffrance, le tout aggravé par l'occupation étrangère – et la condition des émigrés, déportés au Japon pour soutenir son effort de guerre ou chassés de leur pays trop appauvri pour les nourrir et qui retrouveront dans les taudis des grandes villes industrielles des conditions de vie comparables ou pires auxquelles ils essaieront d'échapper par le travail ou par le crime en s'intégrant à la pègre, seul milieu social plus ou moins disposé à les accueillir.

Le roman de l'avocate Min Jin Lee n'a pas grande valeur littéraire, mais c'est une plaidoirie réussie. Elle nous tend, de surcroît, un miroir impitoyable. Car, en tant que peuple, nous avons connu il

n'y a pas si longtemps à l'aune de l'Histoire, des conditions de vie semblables : les héros du *Roman comique* partagent à plusieurs leur lit dans les auberges au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les paysans français sont très lentement sortis de la misère à partir du XIX<sup>e</sup> siècle et, venus à la ville n'y ont souvent trouvé que la même exploitation féroce. Et nos contemporains sont bien placés pour comprendre l'intolérance des Japonais : on peut aisément se réconcilier avec des ennemis, fussent-ils héréditaires, avec lesquels on s'est battu d'égal à égal, le vaincu d'hier étant le vainqueur d'aujourd'hui et le vaincu de demain, dans une boucle qui a paru sans fin. Mais comment pardonner à ceux qu'on a écrasés sans peine, dépouillés de leurs terres, de leurs biens et de leur culture, et les admettre parmi nous ?

20/09/2021

\* *« C'est un livre captivant que j'ai lu à la suggestion d'un jeune membre de mon équipe — un roman historique sur l'expérience des immigrants coréens au Japon en temps de guerre. Min Jin Lee vous attire dès la première ligne : « L'histoire nous a déçus, mais peu importe. » Le livre porte le nom d'un jeu populaire au Japon qui ressemble un peu à un flipper — un jeu de hasard où le joueur peut définir la vitesse ou la direction, mais une fois qu'il est en jeu, un labyrinthe d'obstacles détermine le résultat. Fidèle à la nature du jeu, le roman de Min Jin Lee nous fait traverser quatre générations et la recherche d'identité et de succès de chaque personnage. C'est une histoire puissante sur la résilience et la compassion. »*  
(Traduction Google)

### Parisian Blues

« *J'erre à travers mon beau Paris  
Sans avoir le cœur d'y mourir* »

Guillaume Apollinaire (*Alcools, La Chanson du Mal-aimé*)

Le Témoin gaulois reste très attaché par de profondes racines au terroir morvandiau. Mais né à Paris, atteint depuis sa plus tendre enfance de parisianisme aigu et le sachant, il n'a jamais pu tout-à-fait s'en corriger. C'est peut-être pour cela que les proclamations récurrentes de la presse, qui voit Paris se vider au profit des villes moyennes, le font sourire, mais que les dangers que sa ville peut courir l'inquiètent.

Il ne se passe guère de semaine sans qu'un article de presse nous rappelle que Paris « se vide » au profit de la province et au grand dam des habitants des villes touchées qui, de ce fait, voient les prix du logement et ceux de la consommation augmenter. Et il est vrai que la population de Paris a beaucoup décliné depuis sa naissance, passant d'environ 2 800 000 à 2 175 601 habitants en 2021. Oui mais :

- il s'agit du vieux Paris *intra-muros*, dans les limites fixées au temps du baron Haussmann, c'est-à-dire d'une sorte de médina, de ville musée ;
- cette baisse est surtout due à la spéculation immobilière. ; il est faux que la surface des appartements diminue, parce que s'il est possible de réunir deux logements, il est très rare qu'on puisse les diviser ; or les constructions nouvelles y sont rares, surtout consacrées aux bureaux et à des immeubles de luxe ;
- dans le même temps, l'agglomération parisienne ne cesse de se développer : 10,73 millions d'habitants au 1er janvier 2020.

En réalité, les communes les plus proches de ce centre ne cessent de se transformer pour accueillir les classes moyennes qui ne trouvent plus de logements accessibles soit en copropriété, soit même en location. L'exode vers les villes moyennes reste pour l'instant marginal : il ne faut pas grand chose pour bouleverser de petites villes endormies, et il est plus probable que ce sont les campagnes, qui à terme, attireront le travail à domicile, si cette tendance se confirme. Pourtant, de sérieuses menaces pèsent non seulement sur Paris, mais sur toutes les grandes villes et sur notre modèle de civilisation.

On sait que les villes les plus actives sont mortelles, plus encore que les civilisations. Une grande métropole décline ou périt du fait d'une rivale (Carthage), de catastrophes naturelles (Pompéi), parfois peut-être de guerres civiles, souvent de causes inconnues. Nos historiens sont alors réduits à des conjectures inspirées par les problèmes qui se posent en leur temps. Aujourd'hui, épidémies et surtout bouleversements écologiques (épuisement des sols, chaleur et sécheresse) ont, sans surprise, leur faveur. Bizarrement, on ne mentionne jamais la mauvaise gouvernance qui peut aggraver les maux qui les frappent. On peut s'en faire une idée à partir d'une étude commandée par la Mairie de Paris au cabinet Ramboll sur les conséquences et les effets du dérèglement climatique. D'abord, Paris est menacé par la fameuse inondation « centennale » (mais que dire de Bordeaux et des ports qui voient le niveau de la mer monter inexorablement ?) Un tel événement serait une catastrophe beaucoup plus grave que par le passé, dans un centre urbain de faible surface creusé comme un gryère (égouts, métros et RER, câblages divers). Mais enfin, la crise passée, ce serait l'occasion de reconstruire et de gonfler le PIB ! Bien plus dangereux sont les changements climatiques en cours,

qu'un été frais dû sans doute à la fonte accélérée de la calotte glaciaire ne saurait nous faire oublier. On s'inquiète des conséquences possibles d'une vraie canicule qui se prolongerait au-delà de quelques jours, contrairement à celles que nous connaissons. La plupart des logis deviendraient inhabitables, d'autant que la climatisation (qui chauffe les rues) et l'ensemble des installations frigorifiques en surconsommation entraîneraient des pannes de courant, aggravées par la mise hors service de nombreuses installations placées à fleur de sol. Reste à savoir si nous avons les moyens de prévenir ces maux.

Le changement climatique auquel nous assistons n'est pas le premier que l'humanité ait connue, et il faudra bien que, comme par le passé, elle s'en accommode et en paie le prix. La seule nouveauté est que nous avons une grande part de responsabilité dans ce bouleversement et qu'il nous est donc théoriquement possible d'agir sur de nombreux facteurs. Mais les conditions politiques sont loin d'être réunies, en raison de l'absence d'un centre de décision mondial, de la rivalité d'états-nations qui se conduisent par nature en prédateurs aveugles, et de la myopie de leurs gouvernants qui, sans exception, en dépit de leur diversité apparente, sont guidés uniquement par l'idéologie du profit. Pour en revenir à la capitale, le compte rendu par Denis Cosnard publié le 22 septembre dernier dans *Le Monde* dont on vient de résumer les conclusions se termine d'une manière qui ne laisse aucun doute sur la lucidité, la hauteur de vue, l'efficacité et pour tout dire, la compétence de la municipalité :

*"« L'étude de Ramboll prouve d'ores et déjà l'urgence de passer de la ville d'Hausmann à celle du XXI<sup>e</sup> siècle, avec moins de béton et plus de vert », a confié au Monde, Célia Blauel, l'adjointe d'Anne Hidalgo chargée de la prospective et de la résilience. «*

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

*Nous avons déjà agi, par exemple en végétalisant de nombreux espaces ou en multipliant les îlots de fraîcheur accessibles lorsqu'il fait très chaud, les lieux de baignade, par exemple. » a-t-elle ajouté.*" Mme Hidalgo pourrait ajouter qu'elle développe les transports en commun au détriment de la voiture individuelle, mais elle n'envisagera jamais, par exemple, de rapprocher ses propres employés et la population laborieuse dans son ensemble des lieux de travail, cela heurterait trop d'intérêts et les préjugés sécuritaires derrière lesquels ils s'abritent !

« *Paris, ville jolie* » deviendra-t-elle invivable ? La circulation, augmentée de vélos, trottinettes et autres engins individuels qui ont envahi les trottoirs, et dont les conducteurs ignorent le code de la route et les problèmes d'angle mort, est de plus en plus difficile et dangereuse pour leurs utilisateurs comme pour les piétons. Les transports en commun sont de plus en plus sujets à des interruptions dont on néglige d'informer les usagers, enfin tout déplacement d'un quartier à l'autre devient problématique. Mais ce ne sont là, sans doute, que récriminations de vieillard dont il vaut mieux sourire. Rappelons ce mot d'Honoré de Balzac : « *Les vieillards sont assez enclins à doter de leurs chagrins l'avenir des jeunes gens.* » (*La Femme de trente ans*).

Lundi 27 septembre 2021

*Lady Sapiens*

« C'est toujours extrêmement tentant mais difficile de projeter ainsi sur une population passée une idéologie du moment ; ça a l'effet positif de faire bouger les lignes en secouant les idées reçues, mais il est très important de faire attention à ne pas projeter un certain militantisme sur des données archéologiques, qui de toute façon seront toujours plus faibles que l'interpréteur. »

(Jennifer Kerner) <sup>1</sup>

Plusieurs articles ont annoncé récemment la parution en librairie de *Lady Sapiens* <sup>2</sup>, et son adaptation vidéo dans le documentaire du même nom. Ces œuvres résumant, avec les moyens qui sont les leurs, la déconstruction et la reconstruction de l'image de la femme préhistorique à partir des années 1970, sous l'influence, en particulier, d'historiennes féministes. Ces travaux qui bouleversent le paysage préhistorique méritent notre attention mais appellent vigilance et exercice de l'esprit critique.

Commençons par recenser les découvertes qui ont permis cette remise en cause de l'aspect et des rôles des deux sexes dans la préhistoire de papa, et que Buster Keaton, dans le film *Les Trois Âges*, caricature à peine quand il assomme d'un coup de massue la belle jeune femme qu'il convoite et l'emporte comme un gibier dans sa caverne où, espère-t-il, elle lui fera la cuisine et beaucoup d'enfants. Passons sur le fait que les premières populations de

---

1 Le 09/09/2021, [Lady Sapiens : la femme préhistorique, une femme puissante](#), sur France Culture

2 *Lady Sapiens* d'Éric Pincas, Thomas Ciotteau et Jennifer Kerner, *Les Arènes*, sept.2021

L'Europe avaient « *les yeux bleus, la peau noire et les cheveux crépus* » (Jennifer Kerner), qui surprend mais ne peut déranger que les racistes. L'important est que la reconnaissance du sexe d'un individu, à partir d'un squelette vieux de plus de trente-cinq siècles et souvent de plusieurs dizaines de milliers d'années, fondée à l'origine sur la solidité ou la gracilité des os, puis la largeur du bassin (quand il est conservé), peut se faire à partir de l'ADN (rarement conservé, analyse trop coûteuse pour être entreprise à cette seule fin) et depuis deux ans à partir des caractéristiques de l'oreille interne, ce qui a conduit à réviser certains jugements : c'est ainsi que « l'homme de Menton » que sa riche parure, les flèches et l'image d'un cheval désignaient comme un grand chef est devenu « la dame du Cavillon » et que les robustes cultivatrices du néolithique se sont vu rendre leur sexe. D'autre part, le progrès des méthodes d'identification permet d'affirmer que des traces de pas et des empreintes de mains observées dans des cavernes proviennent de femmes et non d'enfants, comme on le supposait naguère, les femmes étant supposées trop faibles et peureuses pour s'aventurer en de tels lieux. N'oublions pas la « Vénus de Hole Fels », une statuette retrouvée dans une caverne allemande qui représente une femme après l'accouchement, et supposerait des connaissances précises. Enfin, la comparaison avec ce qui reste de populations vivant encore de cueillette montre que les familles y sont peu nombreuses, du fait de la durée de l'allaitement qui est de 4 à 5 ans, ce qui permet à une femme d'enfanter out au plus 5 à 6 fois. Le passage à l'agriculture, il y a dix à douze mille ans, a considérablement réduit cette période : ce n'est donc pas avant le néolithique que Yahvé a pu dire à Adam et Ève : « *Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal*

*qui se meut sur la terre.* » (*Genèse* 1.28) ! Voilà pour les faits nouveaux que la science a permis d'établir.

La seconde phase du travail de l'historien, l'interprétation, relève davantage de l'intuition et de l'idéologie, car elle dépend de sa personnalité et de l'image du monde qu'il porte en lui : autant dire que ses conclusions relèvent bien davantage de la littérature que de la science ; aussi les grands historiens sont-ils souvent de grands écrivains. La préhistoire, bien que ce mot semble indiquer qu'il ne s'y passe rien, alors qu'elle est l'histoire première, celle d'avant l'écriture, ne fonctionne pas autrement, c'est pourquoi le discours qui s'est développé depuis les années 1970 sur la femme du paléolithique supérieur et du néolithique doit être accueilli avec prudence. On ne mettra pas ici en doute cette observation de Jennifer Kerner : « *Physiquement, on a des éléments qui nous permettent de casser un petit peu l'image d'Épinal d'une femme extrêmement fragile et replète. Nous sommes sur une femme plutôt grande, athlétique, musclée...* », à ceci près que l'image d'une femme « replète » provient des nombreuses statuettes préhistoriques qui, quelles qu'ait pu être leur fonction, ne sauraient prétendre au réalisme, et que la peinture du XIX<sup>e</sup> siècle ne reprend nullement. Mais on observera que les historiens féministes partagent les présupposés de leurs prédécesseurs, parce qu'ils appartiennent à la même classe sociale, et se représentent la femme moderne issue du patriarcat comme cette œuvre d'art délicate et fragile qu'ils côtoient chaque jour et qui depuis sa naissance a bénéficié de tous les acquis de la civilisation. Mais en observant les nombreuses travailleuses occupées aux tâches manuelles, ils découvriraient de tout autres types féminins. Et le développement de leur bras droit n'a rien à voir avec l'image des chasseresses romantiques qu'ils forgent, et tout avec leurs travaux

pénibles. Chez les humains comme chez les autres grands singes et les mammifères, le dimorphisme de taille est de règle et ne doit pas grand chose au patriarcat, et beaucoup à la compétition sexuelle entre mâles, qui entraîne la sélection des plus grands, et à la préférence des femelles, qui va aux plus forts.

De la même façon, il paraît évident que les femmes ont dû participer aux créations picturales des grottes où elles ont laissé leurs traces, ainsi qu'à tous ces « ateliers » producteurs de statuettes, de poteries, d'armes et d'outils, dont on ne cesse de trouver des vestiges, de même qu'à la cueillette et à la production agricole. On ne voit pas non plus pourquoi elles n'auraient pas participé à la chasse, ce qu'elles n'ont cessé de faire au grand dam de nos écologistes, et la connaissance que les paysannes avaient acquise des plantes médicinales, domaine où les hommes faisaient pâle figure, a toujours été reconnue et leur a d'ailleurs valu sous nos cieux de cruelles persécutions. Il n'y a rien non plus à reprendre à ce commentaire de Thomas Ciroteau à propos de « l'homme de Menton » devenu « la dame de Cavillon » : *« Lorsqu'Émile Rivière fait la découverte de cette fabuleuse sépulture en 1872, tout de suite on pense que c'est un homme. En plus, la sépulture est très riche : la tête est coiffée de centaines de coquillages, ornée de craches (canines) de cerf ... mais on découvre que c'est une femme : chambardement dans la préhistoire. Cette femme était respectée, on a apporté énormément de soin à sa sépulture au moment de son ensevelissement »*. Mais comment ne pas sourire des commentaires enflammés des féministes, qui y voient la preuve que les femmes préhistoriques ont pu exercer le pouvoir ? Grande nouvelle, en effet ! L'antiquité, le moyen âge et l'époque moderne, pour reprendre ces divisions arbitraires mais

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

commodes, ont aussi connu des femmes régnantes, dont certaines ont vraiment exercé le pouvoir, et avec autant de violence et de cruauté, soit dit en passant, que les hommes, et des femmes combattantes, comme ces châtelaines qui prenaient les armes pour défendre leur fief, notre Jeanne d'Arc, nos Communardes, nos Résistantes et bien d'autres par le monde et depuis. Mais une hirondelle ne fait pas le printemps, et tout au long de notre histoire, avec des modalités, une intensité et une brutalité variables, les femmes ont été dans leur ensemble dominées. Le fait que, dans une partie des pays occidentaux, elles réussissent enfin à conquérir progressivement, et au prix de bien des efforts, l'égalité avec les hommes, doit nous réjouir, mais non pas nous aveugler. D'abord parce que ce combat n'est pas terminé, et que rien n'est jamais acquis. Ensuite parce qu'on assiste au contraire, ailleurs, à une aggravation de leur sort, dont on veut espérer que ce n'est qu'un dernier sursaut de la barbarie. Enfin parce qu'il est ridicule de chercher dans un passé inconnaissable une sorte d'Éden et que « *Ce chambardement qui se poursuit aujourd'hui doit pourtant inciter à la prudence : après avoir vu l'approche biaisée des préhistoriens du XIXème siècle, il convient d'être lucide sur nos propres biais d'époque* » (France Culture)

Ce que rappellent les progrès de la science, c'est que, selon le mot de Marylène Patou-Mathis, « *L'homme préhistorique est aussi une femme* » et leur grande nouveauté est d'en finir avec « *l'invisibilité des femmes* » dans la préhistoire. Mais les militantes et militants qui prennent au pied de la lettre la formule-choc de Simone de Beauvoir, « *La femme est un homme comme les autres* » font un contresens étonnant : les femmes ne diffèrent pas seulement des hommes par leurs organes sexuels et la configuration de leur oreille interne, cette différence, inscrite dans

leur ADN, concerne bien des aspects de leur personnalité. Que nos cultures aient accentué ces différences et en aient fait très injustement une infériorité est indiscutable, mais elles ne les ont pas produites. C'est pourquoi la poésie n'a pas fini de chanter l'émerveillement de la rencontre et de l'union d'un homme et d'une femme.

Lundi 4 octobre 2021

Remarques :

1. On a perdu en route la « Vénus de Hole Fels », cette statuette d'une femme qui vient d'accoucher et qui témoigne, nous assure-t-on, de la connaissance précise de son état : il est possible en effet qu'elle soit l'œuvre d'une femme, mais rien ne le prouve.
2. Quant à l'allaitement maternel, il fait l'objet d'un tabou interdisant les relations sexuelles pendant cette période, et c'est la principale raison qui a fait du recours à une nourrice une quasi-obligation dans les classes aisées en France du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Or on ne peut savoir si ce tabou existait au néolithique, même si on le retrouve en Afrique. D'autres explications de la croissance démographique au néolithique peuvent être avancées, par exemple : dans une société vivant de chasse et de cueillette, l'enfant est une charge. Chez les agriculteurs, il représente dès l'âge de sept ans une main-d'œuvre presque gratuite et, plus tard, une assurance pour les vieux jours. C'est si évident que dans les sociétés traditionnelles où chacun a un rôle, ce qui nous paraît monstrueux, comme les grossesses annuelles, paraît « naturel » aux femmes comme aux hommes, du moins jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle en France. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les paysannes françaises pauvres allaitaient deux ou trois ans leur nourrisson.

***Le Visiteur***

« *Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.* »  
(Proverbe)

Bien qu'il en parle peu, le Témoin gaulois a toujours aimé le théâtre (encore qu'il lui préfère le cinéma), et il l'a fait connaître à beaucoup de ses étudiants de Vaugirard et plus tard aux professeurs techniques de L.E.P. en formation, qui lui ont souvent témoigné leur joie de le découvrir. Pourtant il n'y va plus guère, la meilleure de ses moitiés redoutant les représentations ratées. Et il est vrai que si, selon les surréalistes, on trouve toujours une ou deux minutes magiques dans le pire des films, et pas davantage dans les meilleurs, une piètre représentation, qu'elle soit due au texte, à un mauvais public, à de piètres acteurs ou à une mise en scène débile est, pour le spectateur sensible, un véritable supplice. Sinon, une bonne représentation est un plaisir des dieux, et c'est le cas en ce moment au Théâtre de la rive gauche où l'on joue *Le Visiteur* d'Éric-Emmanuel Schmitt.

Pourtant, cela n'allait pas de soi pour le Témoin gaulois, qui dut premièrement emprunter un taxi, la ligne 92 étant interrompue en raison d'une manifestation, comme d'habitude le week-end où passer d'une rive à l'autre est un problème, et qui en entrant dans la salle s'aperçut qu'il avait perdu en route l'aide auditive de sa meilleure oreille ! Mais la salle, de dimensions modestes, mais qui fit le plein de spectateurs, est agréable, les sièges confortables et bien disposés (ce qui naguère n'était pas si fréquent au théâtre) et si la disparition du rideau traditionnel, accessoire coûteux, est bien regrettable, elle permet de découvrir d'emblée le décor de Camille Duchemin qui évoque parfaitement sans chercher à le

reproduire servilement le bureau de Sigmund Freud à Vienne, son bric à brac et son atmosphère étouffante. Les quatre comédiens ont en commun une excellente diction, ce qui permet à l'homme à l'oreille perdue, heureusement placé au centre de la cinquième rangée de l'orchestre, de saisir une bonne moitié des répliques, beaucoup de métier et de talent, et l'aisance et la conviction avec laquelle ils tinrent leurs rôles l'autorisent à penser que leur texte était théâtralement efficace, avec l'accompagnement discret mais très beau de la musique de Mehdi Bourayou. Nous sommes au soir du 12 mars 1938, à Vienne. L'Anschluss est consommé. Par ordre d'entrée en scène, Katia Ghanty, comédienne accomplie et dynamique, est Anna, fille de Sigmund Freud qui s'attarde malgré l'heure tardive chez son papa, incarne superbement par Sam Karmann. Maxime de Toledo est le SS qui les humilie, les persécute, les rackette mais finit par se montrer moins méchant qu'on ne croit, ébranlé par la comparaison de son nez avec ceux de son hôte involontaire et celui d'un parent de ce dernier. Auparavant, excédé par les reproches d'Anna qui lui crie ses quatre vérités, il l'a embarquée à la Gestapo, mais un coup de fil du professeur à l'ambassadeur des États-Unis nous a tous rassurés sur son sort. Hélas, tous les juifs n'avaient pas de si belles relations ! Enfin Franck Desmedt est le visiteur du titre : un inconnu qui entre et sort par la fenêtre au gré des visites du SS. Il incarne avec agilité ce personnage excentrique qui se prend plus ou moins pour Dieu et qui n'est peut-être qu'un fou (ce n'est pas une hallucination du docteur, puisque sa fille l'a souvent rencontré à la sortie de son école), et qui entame un long dialogue philosophique avec le vieil homme, qu'il veut convaincre de l'existence de Dieu et accuse d'orgueil. On ne s'ennuie pas un instant pendant cet échange brillant, servi par la mise en scène ingénieuse de Johanna Boyé, qui a même fait appel à ce qu'on dit,

à un conseiller en effet magiques ! À celle-ci, on ne fera ici qu'un seul reproche : on tapote beaucoup le genou de son voisin, dans cette pièce ! A-t-on jamais vu une jeune Viennoise se le permettre avec son père ? Et le Dr Freud avec un étranger ? Certes, le père de la psychanalyse et sa fille et disciple préférée sont soupçonnés d'inceste (refoulé) et d'homosexualité (idem), en application de leur enseignement. Mais quand même, cette gestuelle, c'est un peu gros ! Toutefois, ce n'est qu'une bagatelle, et c'est sur le fond même que le Témoin gaulois fera sa principale réserve.

Éric-Emmanuel Schmitt a suivi, dit-on, des études de philosophie et *Le Visiteur* se présente comme une pièce philosophique. Pourquoi pas ? Nous sommes dans la lignée de Sartre et d'Albert Camus, qui ont connu un succès durable dans ce genre. On leur a reproché d'avoir eu recours, sans les renouveler, aux moyens déjà archaïques en leur temps du théâtre de Boulevard, sans en renouveler la forme. Pourquoi pas, si le procédé plaît et fait passer le message ? Si la comédie et la tragédie grecques n'ont pas atteint un siècle de production, nos *mystères*, amorcés dès le XI<sup>e</sup> siècle, ont connu leur apogée aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, la comédie à la française a connu une aussi longue histoire, et le nô japonais, qui a porté ses fruits de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle au XVI<sup>e</sup>, est toujours apprécié par un certain public. Si les plus grands artistes renouvellent leur art, il en est de très estimables qui se contentent de le maintenir en vie. Que le théâtre philosophique n'ait évolué que par son contenu et non dans sa forme depuis quatre-vingts ans ne peut appeler de reproches. De même, il peut paraître invraisemblable que Sigmund Freud, à dix-huit mois de sa mort, se soit encore interrogé sur l'existence de Dieu : sa religion, si l'on ose dire, était faite depuis longtemps. Mais Sartre a bien projeté sur l'Argos des Atrides les problèmes de la France occupée, et sur

Oreste ses propres interrogations, comme Camus a prêté les siennes à Caligula, et sur ce plan aussi, ils n'ont rien inventé, seul leur message était nouveau. Malheureusement, ce n'est pas le cas de la pièce d'Éric-Emmanuel Schmitt. Mais laissons parler l'auteur : « *Je me dis : "Comme Dieu doit être découragé en regardant le journal de 20 heures !". J'avais même de la compassion pour ce Dieu dont l'existence m'est incertaine. Je songeai encore : "Si Dieu a une dépression que peut-il faire ? Quel recours ? Qui peut-il aller voir ?". Immédiatement l'image fondit sur moi : Dieu sur le divan de Freud. Puis la contre image : Freud sur le divan de Dieu. L'excitation intellectuelle sécha rapidement mes larmes, je me mis à jubiler.* » Ses tourments philosophiques – l'existence de Dieu, le problème du mal dans la perspective chrétienne – si honorables soient-ils, sont aussi vieux que le christianisme et n'intéressent que ceux et celles qui croient, ou croient croire, ou encore voudraient croire. C'est la dernière raison pour laquelle le Témoin gaulois n'a pas eu en cette circonstance trop à regretter la perte de sa meilleure oreille (retrouvée ce matin sous son bureau, Allelujah !) : pour lui, le texte importait peu.

Reste le souvenir d'un très bon spectacle, où se conjuguent l'habileté du scénario imaginé par le dramaturge et la qualité des acteurs et de toute l'équipe du Théâtre de la rive gauche dont il est le directeur artistique. Si la femme ou l'homme que vous aimez veut voir cette pièce, n'hésitez pas à l'y conduire. Vous n'aurez pas à le regretter...

Lundi 11 octobre 2021

### Trois thèmes de campagne

« *Le remplacement, le métissage, existent depuis qu'on existe comme espèce. Je vous rappelle qu'on est tous métissés. Cela veut dire qu'il n'y a pas de population pure.* »

Lluís Quintana Murci <sup>1</sup>

La gauche « de gouvernement » a perdu audience et crédibilité en se mettant au service d'intérêts qu'elle prétendait combattre. Ce n'est pas une raison pour renoncer à réfléchir aux problèmes qu'elle n'a pas su résoudre. On en retiendra trois pour cette fois, bien qu'ils aient été traités souvent, et par des claviers bien plus compétents : la réduction du temps de travail, l'islamisme et la fameuse théorie du grand remplacement.

Le bonheur ne se mesure pas à la seule durée du travail, qui a beaucoup varié au cours de l'histoire, mais elle y contribue assurément, et ce n'est pas pour rien que l'oisiveté est l'un des principaux privilèges. On parle de cinq heures par jour dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs. Jusqu'à la révolution industrielle du XVIII<sup>e</sup> siècle, la durée de la journée de travail, dans les sociétés agraires, est restée modérée et limitée à six heures, avec pour la masse des paysans des écarts considérables selon la saison, les récoltes ne pouvant attendre, mais les pointes étaient compensées par le travail très modéré de l'hiver et la multiplicité des fêtes religieuses s'ajoutant au repos dominical. Mais au XVII<sup>e</sup> siècle déjà, dans les manufactures, les ouvriers travaillent de 14 à 16 heures par jour, comme les esclaves, et le machinisme

---

<sup>1</sup> *Génétique, métissage et pathogènes, du Néandertal au Covid-19, France Culture, L'invitée des matins, 13/10/2021*

généralisera ce type d'organisation, avant de permettre, au prix de luttes ouvrières durement réprimées, une réduction progressive qui a abouti en France aux 40 heures hebdomadaires du Front populaire (1936) puis aux 35 heures de la loi Aubry, mal ficelée et qui n'a créé aucun emploi, le patronat exigeant du personnel le même travail dans ce temps réduit et préférant payer des heures supplémentaires à la création d'emplois. On parle aujourd'hui de passer à 32 heures. Il faut pourtant reconnaître que dans nos sociétés complexes, de nombreux emplois, qui comptent d'ailleurs parmi les plus gratifiants, ne peuvent être partagés. Plutôt que d'imposer un temps de travail uniforme, quitte à multiplier les exceptions, ne serait-il pas plus efficace de réserver cette réforme aux métiers les moins qualifiés qui sont aussi les plus pénibles, ceux où le chômage sévit le plus et où le partage est le plus facile à réaliser ? Ouvriers du bâtiment, des chantiers, manœuvres, personnel de la grande distribution, etc. Une vision dogmatique de l'égalité, qui ignore les réalités complexes du terrain, ne peut que nuire et détacher de la gauche ceux dont elle prétend améliorer le sort.

On a tout dit sur les ambiguïtés de la gauche extrême à propos de l'islamisme, que certains de ses leaders confondent ou feignent de confondre avec un mouvement anti-capitaliste d'émancipation qui pourrait être un allié présentable. Certains observateurs y voient un calcul lié à des intérêts électoraux, les quartiers les plus sensibles aux appels à la guerre sainte votant plus volontiers pour *La France insoumise*, ce qui peut paraître paradoxal de la part de gens qui se présentent comme des musulmans pur jus : mais ils ne sont « soumis » qu'à la volonté d'Allah. Malheureusement cette volonté ne nous est connue que par des interprétations humaines fort divergentes, comme il est de règle dans toutes les religions.

D'autres ne voient que naïveté dans cette solidarité aveugle à l'égard de l'islamisme affichée par beaucoup de gauchistes. Le Témoin gaulois constate simplement que l'extrême gauche, tout au long de son histoire, a été en quête de modèles qui réaliseraient sur terre la perfection politique et échapperaient à toute critique. Ainsi des chrétiens du moyen âge se sont-ils exposés aux périls de la mer afin de retrouver le Paradis terrestre ! Des phalanstères de Fourier à l'adhésion enthousiaste au stalinisme, puis au maoïsme, se poursuit cette quête quasi-religieuse. Aussi ne corrigera-t-on jamais l'extrême gauche, si proche par son fonctionnement et ses méthodes de l'extrême droite. En revanche les autres partis de gauche, tout en combattant clairement les fous de Dieu, devraient réexaminer sérieusement tout ce qui, dans la manière dont ils ont accueilli et traité les immigrés quand ils exerçaient le pouvoir, sans faire mieux que les gouvernements de droite, freine leur insertion harmonieuse dans le tissu national et contribue au succès de la propagande islamiste obscurantiste et réactionnaire et, par contrecoup, le discours opposé de la droite. Il est vrai qu'une grande partie de l'opinion, effrayée par les attentats et le mépris affiché de nos lois, ne voit de salut que dans la répression des coupables, ce qui est la moindre des choses, et une ségrégation accrue des populations « à risque », qui sont tout simplement, comme toujours, les classes populaires. Mais il faut savoir résister à ces dérives : après tout, la raison d'être de la gauche n'est pas de gouverner comme la droite, mais d'abord d'éclairer et d'orienter l'opinion. Elle a moins besoin d'un « parti de gouvernement » au profit exclusif de politiciens de métier et des possédants, que d'une réflexion qui rassemble sur des bases rationnelles.

Prenons l'exemple d'une vieille lune, la prétendue « théorie du grand remplacement » née au XIX<sup>e</sup> siècle et remise à la mode par

Renaud Camus, « *théorie complotiste d'extrême droite, raciste et xénophobe selon laquelle il existe un processus, délibéré, de substitution de la population française et européenne par une population non européenne, originaire en premier lieu d'Afrique noire et du Maghreb. Ce changement de population impliquerait un changement de civilisation et ce processus serait soutenu par l'élite politique, intellectuelle et médiatique européenne, par idéologie ou par intérêt économique.* » Merci, Wikipédia, qui fait remarquer qu'elle s'est appliquée aux vagues successives d'immigrants, Juifs, Italiens et Arméniens, avant d'être reprise par les nazis et leurs actuels héritiers. On peut et on doit s'indigner du caractère xénophobe et raciste d'un discours qui fait porter la responsabilité de tout ce qui nous dérange sur des minorités, et le dénoncer, mais cela n'aura guère d'effet, parce qu'il repose sur un fait incontestable, sur lequel il bâtit un édifice fantastique : depuis l'aube de l'humanité, le déplacement de populations plus ou moins importantes est la règle, quelles qu'en soient les causes, phénomènes climatiques ou motivations humaines. L'histoire et l'observation de l'époque moderne montre que ces groupes ne « remplacent » pas ceux qu'ils rencontrent, mais s'y mêlent et finissent par se confondre avec eux. Ce métissage n'est pas sans conséquences. La puissance des États-Unis doit beaucoup au flux incessant de l'immigration européenne relayant la traite des noirs et relayée à son tour par l'arrivée de populations provenant des pays arabes et surtout de l'Amérique du Sud. Ces flux, plus ou moins contrôlés, font lentement reculer l'influence des WASPS (White, Anglo-Saxons, Protestants) qui ont longtemps régné sans partage. L'élection du 35<sup>e</sup> président en 1961, le plus jeune et le premier catholique, J. F. Kennedy, marque une première rupture, confirmée par celles du 44<sup>e</sup>, Barack Obama, le premier Noir, et d'un autre catholique, Joe Biden, 46<sup>e</sup> président et le plus vieux, en

2021. Il s'agit bien d'un « remplacement » progressif : on ne limite pas impunément le nombre de ses enfants en faisant appel à une main-d'œuvre étrangère pour exécuter les tâches les plus ingrates. Restent la langue – l'anglo-américain parlé dans leur famille par plus de 78% des citoyens – et « l'*American way of life* » que les immigrés sont justement venus chercher et auquel ils sont aussi attachés que les descendants du Mayflower.

Mais revenons au cas de l'Europe, dont les états américains actuels sont en somme les surgeons, et plus particulièrement de la France. Pour Renaud Camus, notre peuple aurait quinze ou vingt siècles d'existence <sup>1</sup>. Le premier chiffre renvoie à l'époque gallo-romaine, le second à la fin de la deuxième vague des « grandes invasions » qui ont affecté l'Empire romain, ces migrations Est-Ouest dues probablement à un changement climatique et dont l'impact démographique a été fortement exagéré à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand l'affrontement de la France et de l'Allemagne préparait les deux grandes tueries du siècle suivant. N'en déplaise aux « complotistes », on ne voit apparaître aucun peuple nouveau à l'une de ces deux époques à l'ouest de l'Europe, on assiste seulement à l'éclatement de l'Empire ruiné par ses propres divisions en royaumes « barbares » qui conservent leurs langues romanes à peine mâtinées de mots germaniques (environ 500 mots en français, langue plus marquée par cette empreinte dans son lexique que l'espagnol et l'italien, et seulement à la marge dans sa syntaxe) ni aucune nouvelle civilisation : avec la « renaissance carolingienne » des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles, c'est la

---

1 « *Un peuple était là, stable, occupant le même territoire depuis quinze ou vingt siècles. Et tout à coup, très rapidement, en une ou deux générations, un ou plusieurs autres peuples se substituent à lui. Il est remplacé, ce n'est plus lui.* » Renaud Camus, site de l'Action française.

civilisation gréco-romaine qui ressurgit, parce que, si elle a longtemps perdu de son éclat, elle n'est jamais morte. Car « *Ce que l'historien des civilisations peut affirmer, mieux qu'aucun autre, c'est que les civilisations sont des réalités de très longue durée. Elles ne sont pas « mortelles », à l'échelle de notre vie individuelle surtout, malgré la phrase trop célèbre de Paul Valéry. Je veux dire que les accidents mortels, s'ils existent et ils existent, bien entendu, et peuvent disloquer leurs constellations fondamentales les frappent infiniment moins souvent qu'on ne le pense. Dans bien des cas, il ne s'agit que de mises en sommeil.* » Fernand Braudel (*Histoire des Civilisations : le passé explique le présent, L'Encyclopédie française*, 1959). L'immigration actuelle, pour importante qu'elle soit, se produit dans un pays à peu près déchristianisé comme une bonne partie de l'Europe et des U.S.A. et ne peut menacer une religion qui s'éteint, ni notre façon de vivre qui, si elle peut choquer les primo-arrivants, est largement plébiscitée par leurs descendants <sup>2</sup>. Le danger vient d'ailleurs, de forces étrangères qui instrumentalisent l'islam à des fins politiques et ne réussissent qu'à faire infiniment plus de mal dans les pays musulmans qu'en Europe où elles trouvent peu d'exécutants, parmi lesquels on compte bon nombre d'aliénés. Il vient surtout de tous ceux et celles qui appellent à la guerre civile au nom d'une vision dépassée de l'histoire et de la société française, afin de détourner des mécontentements légitimes sur des boucs émissaires. Ce qui est menacé n'est pas notre

---

2 En 2020, une enquête commandée par *Marianne* conclut que 57% des jeunes musulmans placent la charia au-dessus des lois de la République. Mais ces enquêtes lient cette question aux interdictions vestimentaires « laïques », qui ne peuvent qu'exaspérer à un âge où le choix des vêtements est la première manifestation d'indépendance. Celle de la Licra en 2021, y ajoute le problème du blasphème. Les mêmes se disent attachés à la laïcité, justement comprise comme la séparation de l'État et des religions.

civilisation, mais des privilèges devenus insupportables.

Aujourd'hui, la droite a incontestablement le vent en poupe, et il est probable que l'élection présidentielle qui approche se jouera entre ses champions, car c'est par un de ces abus de langage fréquents en politique qu'on oppose Macron à la droite, alors qu'il a mis la main sur le gros de ses électeurs. Raison de plus pour qu'à gauche, on ne se laisse pas enfermer dans les fausses questions qui seront débattues, et de traiter celles qui importent : faut-il continuer à accroître les inégalités, et comment nous adapter au changement climatique ?

Lundi 18 octobre 2021

### Controverses

« *Laisse les morts enterrer leurs morts* » (Matthieu, VIII,22)

On peut être une jeune femme intelligente, cultivée, sensible à la diversité et à la complexité humaines et se révéler parfaitement vulnérable aux propagandes idéologiques, en particulier quand elles prétendent se fonder sur un contenu scientifique. J'en connais un bel exemplaire, qui gobe avec conviction les leçons de haine de notre histoire que dispense un manipulateur sous prétexte d'enseigner celle de l'islam. Au terme d'une discussion à ce sujet, elle a conclu : « Puisque les historiens ne sont pas d'accord entre eux, je choisis la thèse qui me plaît ! » et, de guerre lasse, je n'ai pas répliqué. Réflexion faite, je voudrais pourtant lui proposer quelques réflexions sur les controverses en histoire, ou plutôt en historiographie.

Car il est bien des domaines où la controverse n'a plus guère lieu d'être. Les progrès des sciences auxiliaires de l'histoire – « *dans mon esprit, toutes les sciences de l'homme, sans exception, sont auxiliaires, tour à tour, les unes des autres* »<sup>1</sup> – ont introduit beaucoup de rigueur dans la datation, l'identification et la destination des documents. Les vestiges du passé ne sont plus guère, en eux-mêmes, un sujet de disputes entre historiens. En revanche, dès qu'il s'agit de décrire à partir d'eux une époque et de raconter une suite d'événements, l'idéologie pèse de tout son poids et conduit à des récits différents, voire opposés. On se contentera de citer ici, pêle-mêle, quelques-unes des controverses qui ont mis aux prises des historiens :

– la querelle du négationnisme n'appartient pas à cette catégorie.

---

<sup>1</sup> Fernand Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969. Il faut y ajouter aujourd'hui certaines applications des sciences « dures ».

Elle n'oppose pas des historiens entre eux, mais est une entreprise délibérée de militants d'extrême droite de travestir l'histoire pour se dédouaner de ses crimes en niant des faits solidement établis, alors que les dernières victimes et les derniers bourreaux vivent encore, et que des millions de familles peuvent encore témoigner des persécutions qu'elles ont subies. On a demandé si la judiciarisation de cette affaire est légitime : est-ce à l'État de dire la vérité historique ? Mais en redoublant les souffrances des survivants et en préparant le retour du discours antisémite, ce discours équivalait à un appel au meurtre de plus ;

- quelles sont les causes de la première guerre mondiale ? Les historiens de chaque camp en ont longtemps rejeté toute la responsabilité sur l'autre, avant qu'on finisse par s'entendre, en la partageant (Voir *Le Monde diplomatique*, 1954) ;
- les soldats de la première guerre mondiale « ont-ils "consenti" au sacrifice ou y étaient-ils "contraints" de multiples façons ? » (Jean Birnbaum, *Le Monde*, 10 mars 2006), controverse qui s'est développée « avec une rare violence » en France uniquement, où l'on est particulièrement friand de victimisation, comme si un phénomène aussi complexe que la participation à une guerre pouvait se décrire et se caractériser d'un mot ;
- la controverse qui a opposé les historiens marxistes à Furet et Richet au moment de la publication de leur livre *La Révolution française* (Hachette, 1965), où ils reprenaient la thèse libérale selon laquelle, à partir du 10 août 1792 et de l'alliance des révolutionnaires bourgeois avec les classes populaires, alors que les premiers avaient réussi à passer de l'absolutisme à une monarchie constitutionnelle, est un dévoiement : il y aurait eu deux temps dans la Révolution, et le deuxième temps est inutile,

puisque tout était prêt pour le passage pacifique à une démocratie libérale. Il faut avoir vécu cette époque pour se rendre compte du déferlement de haine dont les auteurs ont été l'objet, car c'était remettre en cause le schéma marxiste qui s'était alors imposé en France, présentant la Révolution comme une étape nécessaire dans le processus infaillible qui devait conduire à la dictature du prolétariat. On pourrait opposer aux premiers qu'on ne refait pas l'histoire, et que seule la violence vient à bout, parfois, de certaines résistances (celle de Louis XVI était patente) et aux seconds, mais ils ont pratiquement disparu de la scène politique, que le cours de l'histoire semble n'obéir à aucune loi et résulter, comme toute l'évolution, d'adaptations improvisées à des situations imprévisibles.

Quoi qu'il en soit, il est évident que l'entreprise historiographique est indispensable parce que nous avons besoin de nous situer dans le cours du temps (avant l'histoire, on inventa mythes et légendes), mais que nous y projetons nécessairement nos problèmes actuels. Ce qui invite à observer quelques règles avant d'adopter le point de vue d'un historien.

Première règle : refuser l'anachronisme, et ne pas juger le passé à l'aune du présent. La notion de crime contre l'humanité, par exemple, est récente ; elle se déduit de ces « droits de l'homme » que rejettent précisément ceux qui reprochent à l'Europe d'en avoir commis. Les exactions et les massacres ont existé partout et de tous temps, et de même il s'est toujours élevé des voix pour les condamner... surtout quand d'autres les commettaient. C'est l'honneur de l'Occident de les avoir désignés comme des crimes relevant du droit international, et c'est sa honte de si mal appliquer ses propres principes.

Deuxième règle : exiger de l'historien une description équitable

des faits, et se défier des appels à l'émotion et à l'indignation. Si le mot *colonialisme* ne se rencontre pas avant le XX<sup>e</sup> siècle (1910), la colonisation, puisque c'est principalement de cela qu'il s'agit, est une conséquence fréquente de la puissance <sup>2</sup>, et l'antiquité méditerranéenne l'a connue avec les Grecs, certains peuples du Proche-Orient qu'ils appelaient « Phéniciens », et bien entendu les Romains. Comment faut-il nommer la domination par les Arabes de la péninsule ibérique et d'une petite partie du midi de la France par droit de conquête, pendant plusieurs siècles ? Et l'expansion de l'Empire Ottoman dans les Balkans ? Si la première a produit en Espagne une culture originale, la seconde a surtout laissé en Europe le souvenir de tueries et de cruautés épouvantables.

Troisième règle : avoir toujours présent à l'esprit qu'il n'y a jamais eu à ce jour de société juste et harmonieuse, et qu'il est peu probable qu'il en apparaisse un jour. C'est une illusion singulière de la gauche extrême, depuis Fourier qui pensait l'établir avec ses phalanstères, en passant par les staliniens jusqu'aux maoïstes des années soixante et à nos gauchistes non moins naïfs qui gobent la fable d'une Andalousie heureuse et d'une tolérance inhérente à la nature de l'islam. De même que le christianisme prêche l'amour du prochain, l'islam est tolérant, soit ! Mais toute religion a une face lumineuse – Saint François d'Assise étendant son amour à toute la création, Abd-el-Kader sauvant 1 500 chrétiens quand plusieurs milliers sont massacrés à Damas lors des émeutes des 9 et 17 juillet 1860, alors qu'il est en exil après avoir connu la sinistre geôle de Loches – et une face sombre – Torquemada et ses bûchers, le sultan Sélim Ier qui fait massacrer 40 000 chiïtes « hérétiques » – pour s'en tenir à ces exemples. Car il y a les principes et leur application, variable selon les temps et les lieux.

---

2 Les USA, qui se souviennent de leur guerre d'Indépendance, ont toujours été anti-colonialistes et ont préféré exercer la leur par d'autres moyens.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Le statut de *dhimmi* montre assez les limites de la tolérance musulmane – l'interdiction de porter les armes exclut en fait les infidèles de cette société guerrière, et le tribut qui leur est imposé est une humiliation à laquelle beaucoup d'autres peuvent s'ajouter. Il est vrai que la Shoah n'a pas d'équivalent en terre d'Islam, où l'on s'est contenté, comme en Europe jusque-là, de pogroms sporadiques. Mais il est vrai aussi que c'est aux États-Unis et en Europe que, pour la première fois dans l'histoire, les juifs ont été reconnus comme citoyens à part entière, ce qu'ils n'ont jamais été en pays musulman. Et puis, quoi de plus beau que la France colonisatrice ? Elle avait élargi la première les droits du citoyen à l'humanité entière, sa devise était et demeure « Liberté, Égalité, Fraternité », c'était une grande puissance qui accomplissait une mission civilisatrice dans ses colonies auxquelles elle apportait des écoles, des hôpitaux, des routes, des chemins de fer et des ponts... Bien que, de Maupassant à André Gide et à Albert Londres il se soit trouvé quelques voix pour dénoncer l'imposture qui cachait le vol des terres et des ressources minières et forestières au profit des colons, le travail forcé, l'exploitation monstrueuse des « indigènes », la destruction de leur culture, la pratique de la torture et d'une violence sans nom pour y parvenir, la plupart des Français ont cru à cette fable jusqu'à la décolonisation !

En conclusion, il me semble qu'on ne devrait jamais perdre de vue que les controverses entre historiens nous en apprennent plus sur les problèmes de notre époque que sur ceux du passé, et qu'un enseignement qui exige des uns la repentance pour des crimes qu'ils n'ont pas commis et dissuade les autres d'accepter les lois du pays où ils vivent, quand il ne les incite pas à les haïr, est pour le moins suspect et devrait inspirer quelque méfiance.

Lundi 25 octobre 2021

### Un faussaire

« *Je dis que Vichy a protégé les juifs français et donné les juifs étrangers* » (Eric Zemmour)

Ce révisionniste fait dire qu'il est candidat aux prochaines présidentielles. Le Témoin gaulois, mais il n'est pas devin, n'en croit rien, et suppose qu'il ne bat l'estrade que pour faire parler de lui, par goût de la provocation et pour vendre son livre édité à compte d'auteur, ce qui lui en laisse tout le bénéfice. À voir cet ignoble spectacle auquel on ne fait que trop de publicité, le premier mouvement est de le traiter par le mépris et de n'en point parler. Mais il est impossible de se taire quand, pour flatter un public qui n'a jamais renié la collaboration de Vichy avec les nazis, cet individu s'en prend à la vérité historique.

On se gardera ici de sonder le cœur et les reins de Henri Philippe Bénoni Omer Pétain, Philippe pour les dames et pour l'histoire et, ayant appris très tôt à le détester, on s'en tiendra honnêtement aux faits. Né le 24 avril 1856, le colonel Pétain a parcouru jusqu'à ce qu'éclate la première guerre mondiale une carrière sans faute ni éclat particulier et s'apprête à prendre sa retraite sans avoir jamais connu d'autre feu que celui des exercices, n'ayant jamais participé aux guerres coloniales. Il faut dire que ses origines très modestes l'ont fortement handicapé dans une armée qui restait encadrée par les fils de la vieille aristocratie et de la bourgeoisie ; car son père était un petit agriculteur du Pas-de-Calais, et ses études jusqu'à l'entrée à Saint-Cyr ont été financées par un châtelain sur recommandation de son oncle, l'abbé Legrand. Il a observé très scrupuleusement la règle qui fait de l'armée de la République « la grande muette » et a traversé une période agitée (boulangisme,

affaire Dreyfus) sans jamais s'exprimer en public sur l'actualité politique. Dans l'entre-deux-guerres, « le vainqueur de Verdun » bénéficie d'une grande popularité justifiée par le souvenir qu'il a laissé d'un chef soucieux d'épargner la vie de ses hommes en des temps où ses collègues ont sacrifié les leurs sans compter, dans des assauts sans espoir, à seule fin d'avancer leur carrière, et par sa conduite irréprochable d'officier républicain. Pétain est entré en politique après les émeutes du 6 février 1934, lorsque le nouveau président du Conseil, le radical Gaston Doumergue, constituant un gouvernement d'union nationale, a voulu opposer son prestige aux ligues d'extrême droite en le faisant ministre de la guerre, avant qu'il soit nommé, de mars 1939 à mars 1940, ambassadeur de France auprès de Franco. Il est parvenu au pouvoir à la suite d'une déroute catastrophique dans laquelle il a sa part, ayant fait suspendre les travaux de la ligne Maginot, parce qu'il estimait que les Ardennes étaient infranchissables, et prôné une stratégie fondée sur la défensive qui a conduit à « la drôle de guerre », mais ce vieux maréchal qui aurait voulu éviter la guerre à tout prix a été en quelque sorte plébiscité par beaucoup de Français. Et puisqu'il s'agit de son attitude envers les juifs, on relève qu'il a signé avant guerre deux pétitions en leur faveur, l'une en 1919 pour « *venir au secours des masses juives opprimées en Europe orientale* » et l'autre en 1938 contre la persécution des juifs en Allemagne. Cela permet de comprendre que les Israélites, Français de vieille souche et dont les familles ont participé, souvent depuis plusieurs siècles, à tous nos combats, et les juifs ottomans, bien moins nombreux, venus chercher refuge depuis 1920 dans la Patrie des Droits de l'Homme, lui aient fait entièrement confiance jusqu'aux premières déportations.

L'article de Ghil Korman, [Les deux vies du professeur Jacques Caen, hématologue renommé et survivant de la Shoah](#), paru dans *Le Times d'Israël* du 29/10/2021, offre un bel exemple de cette confiance. En 1942, le futur [professeur Jacques Caen](#) avait quinze ans. La présence en région mosellane des familles de ses parents est attestée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle : leur nationalité française ne peut faire aucun doute. Le père étant décédé, sa veuve décide, pour fuir les persécutions, de quitter Metz avec ses deux fils (Jacques est l'aîné) pour Chinon où vivent l'oncle Marc Michel Cahen, la tante Thérèse, ainsi que des cousins, Jean-Michel et Colette Cahen qui mourront tous en déportation. Le 15 juillet 1942, Jacques et son frère passent en zone libre, leur mère est arrêtée le 16, déportée et assassinée à Auschwitz. Jacques, apprenant son arrestation, se rend à Vichy et demande des explications au « sénateur Gallien » : *« J'arguais qu'un grand oncle polytechnicien avait établi l'arbre généalogique de ma famille et que nous étions originaires d'Uckange depuis 1636 au temps de Louis XIII.*

*De manière amicale et paternelle, le sénateur me reçut, écrivit à Monsieur Barthélémy, garde des sceaux et me fit parvenir par la suite un document émanant du commissariat général aux questions juives, transmis « À l'attention de Monsieur Gallien » et accompagnant une « Lettre de M. Barthélémy, Garde des Sceaux, au sujet de l'arrestation par les A.O. (ndlr Autorités d'Occupation) le 16 août 42, de Mme Lucien Caen » ; ce bordereau de transmission interne au secrétariat d'État aux questions juives comportait une mention surprenante : « Convient-il de demander des renseignements aux A.O ou bien faut-il faire la réponse « habituelle ? »*

Gallien lui remettra « la réponse habituelle » :

Commissariat général aux questions juives

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

« [...] Vous avez bien voulu par bordereau du 29 Août 1942 cité en référence me transmettre la lettre de Monsieur le Garde des Sceaux tendant à obtenir la libération de Mme Lucien CAEN, née Renée LEVY, réfugiée de METZ, qui aurait été arrêtée le 16 juillet 1942 à CHINON et internée au Petit séminaire d'ANGERS.

*J'ai l'honneur de vous faire connaître que les Autorités d'Occupation auprès de qui je suis intervenu s'est informée (sic) qu'il ne pouvait être donné une suite favorable à cette requête. [...] »*

Et pour cause : *« La réponse négative obtenue, sous forme dactylographiée, est datée du 2 septembre 1942, c'est-à-dire cinq semaines après que Maman fut passée dans le four crématoire »*

Ce bienveillant sénateur Gallien était probablement le même que Pierre Gallien, chef de cabinet de Louis Darquier de Pellepoix, qui a participé à l'organisation de la rafle du Vél d'Hiv (16 et 17 juillet 1942). Quoi qu'il en soit, cet épisode en dit long sur l'hypocrisie de la cour du vieux Maréchal, et sur la protection qu'elle accordait aux juifs français ! Mais Pétain pouvait-il tout contrôler ? Ses collaborateurs (c'est le cas de le dire) n'abusaient-ils pas d'un vieil homme sénile, mais de bonne volonté ?

Ce n'est en tout cas nullement l'impression que laissent les annotations que le chef de l'État français a écrites d'une main ferme, au crayon, sur un document retrouvé en 2010 et publié par Serge Klarsfeld <sup>1</sup> : ces deux pages dactylographiées sont l'avant-dernier état du statut des juifs promulgué le 3 octobre 1940.

---

<sup>1</sup>On trouvera la photo des deux premières pages et un excellent commentaire dans Laregledujeu.fr : [Les 81 ans du Statut des Juifs et le faussaire de Vichy](#), 3 octobre 2021, par François Heilbronn.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Chacune des annotations va dans le sens d'une lourde aggravation du projet. Prenons-les au fil du texte :

Article 1er : « *Est regardé comme juif, pour l'application de la présente loi, toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est juif.* » À comparer à la loi nazie : « *est considéré comme tel celui qui a au moins trois grands-parents juifs, ainsi que celui qui a seulement deux grands-parents juifs mais appartient à la communauté religieuse juive ou est marié à un Juif.* » Vichy insiste sur le caractère « racial » du décret-loi, ce qui va de soi pour les hitlériens. Le Maréchal n'y trouve rien à redire : aucune annotation.

Article 2 : « *L'accès et l'exercice des fonctions publiques et mandats énumérés ci-après sont interdits aux juifs :* » Suivent les paragraphes numérotés de 1 à 5 qui énumèrent les fonctions interdites.

Paragraphe 2 : à une liste copieuse, le Maréchal ajoute de sa sage et ronde écriture : « ***Justices de paix Toutes assemblées issues de l'élection.*** » Suit une correction de style au paragraphe suivant où il raye : « ~~*Les juifs ne peuvent être agents*~~ etc. »

Paragraphe 3. « Résidents généraux, gouverneurs généraux, gouverneurs et secrétaires généraux des colonies, ***inspecteurs des colonies.*** »

Paragraphe 4. « *Membres des corps enseignants.* » résume élégamment l'énumération des fonctions d'autorité de l'Éducation nationale, des recteurs aux directeurs d'établissements primaire, auxquels la main « protectrice » avait ajouté : « ***Tout personnel enseignant.*** »

En haut de la page 2, la même main renumérote un article 3 en « ***paragraphe 6 de l'article 2*** » : le Maréchal est perfectionniste !

Article 3 : « *L'accès et l'exercice de toutes les fonctions publiques*

autres que celles énumérées à l'article 2 ne sont ouverts aux Juifs que s'ils peuvent exciper de l'une des conditions suivantes :

a) Être descendant de Juifs nés français ou naturalisés avant l'année 1860;

Pourquoi 1860 ? Le décret Crémieux qui faisait des « juifs indigènes » d'Algérie des citoyens français date du 24 octobre 1870 et a été aboli dès 1940 ! Le Maréchal exclut d'un joli trait de plume le critère d'ancienneté qu'invoquait naïvement Jacques Caen. Les autres dispositions sont maintenues, mais il suffit de consulter la longue liste des déportés pour savoir qu'elles n'ont sauvé personne :

« a- : Être titulaire de la carte de combattant 1914-1918 ou avoir été cité au cours de la campagne 1914-1918 ;

b- : Avoir été cité à l'ordre du jour au cours de la campagne 1939-1940 ;

c- : Être décoré de la Légion d'honneur à titre militaire ou de la médaille militaire. »

Article 4 : « L'accès et l'exercice des professions libérales, des professions libres, des fonctions dévolues aux officiers ministériels et à tous auxiliaires de la justice sont permis aux juifs, à moins que des règlements d'administration publique n'aient fixé pour eux une proportion déterminée. Dans ce cas, les mêmes règlements détermineront les conditions dans lesquelles aura lieu l'élimination des juifs en surnombre. »

Adoucissement relatif d'une annonce de *numerus clausus*. La même main avait ajouté un « s'il y a lieu » qui a disparu de la rédaction finale. Suivent encore six autres articles qui excluent les juifs des emplois publics (fonctionnaires), de la presse, du cinéma et des spectacles. Une disposition explique pourquoi, lorsqu'ils ont obtenu assez d'interventions de gens bien placés, comme Tristan Bernard, certains juifs ont été sauvés :

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Article 8 : « *Par décret individuel pris en conseil d'État et dûment motivé, les juifs qui, dans les domaines littéraire, scientifique, artistique, ont rendu des services exceptionnels à l'État français, pourront être relevés des interdictions prévues par la présente loi. Ces décrets et les motifs qui les justifient seront publiés au Journal officiel.* »

Le Maréchal, pour bien montrer l'importance qu'il y attachait, a fait ajouter l'Article 10 : « *Le présent acte sera publié au Journal officiel et exécuté comme loi de l'État.* »

L'article 9 précise que « La présente loi est applicable à l'Algérie, aux colonies, pays de protectorat et territoires sous mandat. » Autrement dit, la famille Zemmour a été soumise à cette loi, après la libération de l'Algérie, jusqu'à 1943 (l'amiral Darlan qui, au service de Pétain, a aggravé le statut des juifs, y ayant pris le pouvoir avec l'appui des Américains, et après son assassinat, le général Giraud n'ayant qu'à regret rétabli le décret Crémieux). Cela, Éric Zemmour ne peut l'ignorer, pas plus que les dizaines de milliers de témoignages des déportés et des familles des juifs exterminés dans l'univers concentrationnaire. Il n'en est que plus méprisable.

Lundi 1er novembre 2021

### Fanfaronnades et intoxication

*« La France est l'un des seuls pays du monde où le pouvoir d'achat a continué à progresser et la pauvreté n'a pas augmenté. »*

Macron (*Adresse aux Français*, 9/11/2021)

Il ne s'agira pas ici des promesses des candidats déclarés à la présidence de la République, qui ne les engagent à rien et auxquelles personne ne croit, sauf peut-être les naïfs des deux extrémités de l'éventail politique, mais d'une phrase de notre président esquissant son bilan.

On pardonnera au roitelet des Français de s'être laissé emporter par l'enthousiasme et, dans un bel élan lyrique, d'avoir fait de notre pays « *l'un des seuls* » au monde à avoir fait progresser son pouvoir d'achat malgré le Covid ! En fait, sur les 30 pays les plus riches, seule la Turquie a vu le sien stagner (0%) entre 2020 et 2021, quatre nations ont fait mieux que nos 14% : Espagne, Suède, Belgique et Irlande et deux – Allemagne et Italie – aussi bien, d'après le [Journal du Net](#). En revanche, il est exact que « *le pouvoir d'achat a continué à progresser en France* », du moins si l'on en croit l'[Institut national de la consommation](#) : « *Au 2ème trimestre 2021, le pouvoir d'achat (calculé avec le revenu disponible brut ajusté par unité de consommation) augmente de + 0,8 % par rapport au trimestre précédent* ». Hélas, cette information n'intéresse qu'un public très restreint, mais c'est celui qui compte aux yeux de cette nouvelle noblesse d'État qu'on nomme « la classe politique ». En effet, le pouvoir d'achat est mesuré par le revenu disponible brut qui, rappelle l'INSEE, « *est le revenu à la disposition des ménages pour consommer et*

*épargner. Il comprend l'ensemble des revenus d'activité, des revenus du patrimoine et les prestations sociales, auxquels sont soustraits les impôts directs et les cotisations sociales. C'est une grandeur macro-économique.* » À une telle altitude, on n'aperçoit même pas la tête de la plupart des salariés, travailleurs et travailleuses, y compris les fonctionnaires et, à coup sûr, des chômeurs et chômeuses, qui doivent se contenter des quelques gouttes qui ruissellent d'une stratosphère sociale bien arrosée, et devraient se réjouir, s'ils n'étaient pas ingrats, de vivre dans le pays qui est le cinquième du monde en termes de pouvoir d'achat, en dépit de leur paresse, mais sans doute grâce au génie de ceux qui les dominent et en tirent profit comme il est juste. Et s'il est des gens qui ont fait le mauvais choix de dormir à la belle étoile et par tous les temps, qu'ils se rappellent ou apprennent la fière maxime gauloise : « Malheur aux vaincus ! »

Emmanuel Macron promettait, lors de son élection, que plus personne ne dormirait dehors. Promesse tenue, direz-vous, si vous avez la chance d'habiter un quartier fréquenté par de nombreux touristes. À condition toutefois de ne pas en sortir : par exemple, on ne voit plus de familles sans abri près de l'Étoile, mais vous les retrouverez dans les banlieues limitrophes comme Clichy, et autour des gares (Saint-Lazare, gare du Nord, etc.), où on les a discrètement repoussées. Puisqu'elles sont cachées aux yeux des pensionnaires de l'Élysée et de leurs voisins, le président croit pouvoir avancer dans son *Adresse aux Français* du 9 novembre, que « *la pauvreté n'a pas augmenté.* » : peut-être s'appuie-t-il sur le pré-rapport publié par l'INSEE le 3 novembre de cette année ? Mais si on va au-delà du titre, conforme aux vœux (ou aux consignes ?) du pouvoir, on constate que les auteurs – qui devraient être embastillés pour crime de lèse-

majesté, ou pour le moins rétrogradés à l'emploi de techniciens de surface – font d'honnêtes réserves sur leur méthode de calcul : « *Pour son estimation, l'Insee utilise depuis quelques années une méthode de microsimulation. Cette méthode présente certaines fragilités, accentuées par le caractère inédit de la crise.* » Et celle-ci, qui n'est pas la moindre : « *Au total, l'estimation de stabilité ou quasi-stabilité du taux de pauvreté paraît fiable, avec la réserve usuelle qu'elle ne tient compte que des revenus déclarés.* » Comme si celles et ceux qui tombent dans la grande pauvreté avaient les moyens de déclarer leurs revenus mirobolants ! Sournoisement, nos criminels rédacteurs ont glissé entre ces deux remarques leur véritable conclusion : « *Néanmoins, les travaux complémentaires menés par l'Insee sur les données de La Banque postale et sur le recours à l'aide alimentaire conduisent à conclure que la pauvreté s'est sans doute intensifiée mais n'a pas explosé.* » Ce ne sont pas eux, bien évidemment, qui se sont permis de souligner.

Le Témoin gaulois fait ici ces tristes constats sans le moindre plaisir : il roule à gauche, c'est-à-dire avec celles et ceux qui combattent pour plus d'équité. Mais où sont-elles, où sont-ils donc passés ? Certainement pas dans les partis de guignols qui osent encore s'en réclamer ! En revanche, la droite macroniaque<sup>(1)</sup> et l'extrême droite se portent bien ! Tellement bien qu'à gauche, comme on en a pris l'habitude, il ne restera que le choix entre Macron ou le bulletin nul et l'abstention qui sont ce qu'on appelle la politique du pire, et qui donnent en effet le pire résultat.

Lundi 15 novembre 2021

---

(1) Niaque au sens de niaquer, « *Mordre sans exercer une trop forte pression* » (*L'Internaute*) ; car ils n'ont pas vraiment : « *la niaque* ».

### **Ordre moral**

« *Écrasez l'infâme* » (Voltaire)

C'est entendu, il y a le Bien et le Mal, ce qui est permis et ce qui est défendu ! Toute société impose des règles sans lesquelles la vie en commun serait impossible, et nous sommes des animaux sociaux. Mais chez les humains, les sociétés se transforment à un rythme rapide et en profondeur, si on les compare aux autres sociétés animales. Ce qui devrait nous amener à prendre en compte le caractère relatif des morales successives ou simultanées que l'humanité s'impose, et nous conduire à plus de prudence et de tolérance.

Pourtant il n'en est rien ! Pour nous en tenir à notre aire culturelle, Socrate, Jésus, les chrétiens puis les juifs, les hérétiques, les homosexuels, les femmes adultères (mais non les hommes), les filles-mères ou avortées (mais non leurs partenaires), les sorciers et surtout les sorcières ont été victimes tour à tour ou dans le même temps de meutes de brutes et de mégères hurlant à la mort avec l'approbation des savants, les encouragements des puissants et la bénédiction des prêtres. Que les changements récents de nos mœurs, résultat inévitable de la pilule et de la déchristianisation, soient ou non considérés comme un progrès, l'espèce des censeurs impitoyables et des bourreaux et bourrelles subsiste et même semble proliférer et prospérer, grâce notamment aux réseaux sociaux et à la négligence et au mépris affichés par les pouvoirs successifs, du moins en France où elle se trouve pratiquement paralysée, à l'égard de cette institution ambivalente mais pourtant nécessaire qu'on nomme très improprement « la Justice », et dont la double fonction est d'une part, de veiller à ce

que soit maintenu l'ordre voulu par la classe dominante et, d'autre part, de trancher les litiges en appliquant des règles et des procédures que ne protège aucun secret, du moins dans les régimes qui se prétendent démocratiques. Cette conjoncture tend à faire émerger un nouvel ordre moral imposé non plus, comme sous la Restauration, par le pouvoir central, mais par une fraction influente et manipulatrice de la classe dominante, bien représentée dans les universités et dans les partis prétendument de gauche.

Tenons-nous en à quelques exemples de la variabilité de nos jugements. Premier exemple : l'homosexualité a reçu au cours de notre histoire les traitements les plus variés : parfaitement licite chez les Grecs, largement pratiquée et tolérée à Rome, elle conduisit à la lapidation en islam, et dans la chrétienté au bûcher, du moyen âge à 1750 en France, alors que depuis longtemps, à la Cour, elle était tolérée, jusqu'à ce que notre Assemblée nationale législative soit, en 1791, la première instance européenne à retirer le « crime de sodomie » de son code pénal et qu'entre 2001 (Pays-Bas) et 2021, vingt-neuf pays pratiquent le mariage homosexuel. Deuxième exemple : la morale bourgeoise d'hier s'accommodait fort bien de la pédophilie : les goûts et les exploits d'André Gide (1869-1951), qui s'en vantait candidement, s'ils indignaient le reste des familles, faisaient sourire la bonne société, qui l'a comblé d'honneurs, d'autant qu'il ne semblait s'en prendre qu'aux plus démunis : enfants pauvres de Paris ou d'Italie, petits nègres du Congo) ; l'ancien ministre André Le Trocquer eut droit, dans l'affaire des « ballets roses » (1959) à l'indulgence du tribunal, eu égard à son passé d'ancien combattant mutilé, tandis que les filles de 12 (ou 15 ?) à vingt ans exploitées se faisaient sévèrement sermonner par le président du tribunal : en un temps où la

pédophilie n'était pas un délit, on reprochait aux accusés un « *attentat aux mœurs* », « *l'incitation à la débauche* » et « *la corruption des jeunes* », sans prendre en compte l'éventuelle souffrance de celles-ci. Enfin, troisième exemple : les sociétés de la Grèce et de la Rome antiques pratiquaient de façon systématique, à des fins d'eugénie et de régulation des naissances l'avortement, au sujet duquel les pères de l'Église, comme les docteurs de la foi israélites ont longuement débattu, certains « savants » considérant, suivant Aristote, que cet acte n'est pas criminel tant que l'embryon n'est pas doté d'une âme (?), opinion reprise par certains docteurs musulmans ; on sait avec quel acharnement l'Église catholique et les Évangélistes s'y opposent actuellement, au nom du respect de la vie.

Aujourd'hui, dans une zone restreinte de la planète, est en cours une révolution qui, tirant les conséquences logiques de notre tradition des droits humains, tend à fonder la morale sur l'épanouissement de l'individu. Cela suppose que l'on prenne au sérieux l'égalité et le respect des personnes de tous sexes et de toute origine, la libre disposition de son corps par chacune et chacun venant compléter les libertés d'opinion, de croyance et de leur expression. Nul ne peut dire comment elle sera jugée par les prochaines générations : dans la jeunesse (lointaine) du Témoin gaulois, le mariage homosexuel de Néron et ceux d'Héliogabale étaient présentés dans les manuels scolaires comme autant d'exemples de « la décadence romaine » ! Mais aujourd'hui, elle est desservie par des militants et des militantes écervelées et incohérentes qui la retournent en son contraire. Qui doute, sinon les agresseurs, que les violences sexuelles de tous ordres doivent être dénoncées, combattues et réprimées ? Mais les plaintes doivent être adressées dans le respect des droits des accusés et ces

litiges, comme tous les autres, doivent se régler soit entre les personnes concernées (de façon civilisée), soit devant les juges. Jeter un nom en pâture aux meutes toujours prêtes à lyncher, c'est encourager les dénonciations calomnieuses de partenaires déçus ou de jaloux. On objectera à juste titre que les policiers chargés de recevoir les plaintes se montrent souvent indifférents ou incrédules, qu'ils ne leur donnent souvent pas de suite et que les tribunaux, quand ils sont saisis, réagissent dans des délais insupportables. C'est justement sur ce terrain qu'il convient d'agir : sensibiliser l'opinion par des manifestations comme celle du 20 novembre, et obliger les élus, à tous les niveaux, à se prononcer clairement sur ces problèmes : ne pas laisser la droite détourner la campagne vers ses propres thèmes (immigration, sécurité) et exiger des candidats qu'ils s'engagent à mieux former les policiers et donner à la justice les moyens qui lui sont actuellement refusés d'agir<sup>1</sup>.

Nous avons malheureusement appris qu'un pouvoir qui repose sur une base électorale dérisoire <sup>2</sup> doit consacrer essentiellement sa police à la répression et la flatter parce qu'il en dépend. Ce n'est pas une raison, quelle que soit la cause défendue, de hurler avec les loups, de participer aux lynchages ou de les tolérer et de renoncer à ce qui nous reste de liberté : elle ne s'use que si on ne s'en sert pas.

Lundi 22 novembre 2021

---

1 On pourrait aussi poser une autre question, qui a plus d'importance pour notre avenir que l'immigration : celle de l'éducation et de la recherche, mais ce n'est pas notre sujet.

2 **Élus % aux 2 tours Année Refus de voter\***

Macron 24,00 et 66,6 2017 26,00%

Hollande 28,63 et 51,64 2012 25,00%

Sarkozy 31,18 et 53,06 2005 21,00%

\* **Refus de voter : non inscrits, abstentions, blancs, nuls**

## Un Roman de trop

« *Après l'Agésilas,*  
*Hélas !*  
*Mais après l'Attila,*  
*Holà !* »

Boileau (*Épigrammes*, 1667)

Doit-on écrire à propos d'un livre qu'on n'a pas aimé ? Ou vaut-il mieux le passer sous silence, du moins si la cause principale de votre rejet n'est que l'ennui qu'il a suscité ? Il semble au Témoin gaulois qu'il est permis de le faire, ne serait-ce que pour y voir plus clair, à condition de ne pas y mettre la méchanceté que Boileau, hurlant avec les loups, témoigna au vieux Corneille quelque peu essoufflé. C'est ce qu'on essaiera de faire ici à propos du dernier livre du romancier cubain Leonardo Padura dont le titre, *Poussière dans le vent*, comme le sujet, une enquête conduite par une jeune New-Yorkaise sur le passé de sa mère à Cuba, à partir d'une photographie, paraissaient prometteurs.

L'auteur n'était pas inconnu de celui qui écrit ces lignes, et il y avait brièvement fait allusion dans ces pages le 2 mars 2015 : « *Il est vrai que d'autres auteurs vous offrent des surprises inverses : alléché par Les Hérétiques (2013), le Témoin gaulois, qui croyait connaître l'essentiel de la vie de Trotsky et n'aime guère les biographies, a lu avec autant de plaisir la vie romancée, mais fort bien documentée, de L'homme qui aimait les chiens (2011) ; désireux de connaître les œuvres antérieures de Leonardo Padura Fuentes, des romans policiers que la critique porte au zénith, il est tombé de haut avec le sordide Electre à La Havane (1997) : on ne l'y reprendra plus, du moins dans cette veine et pour cette période !* » ([Au Fil des jours V](#), page 66). Comme on voit, il a tenu parole, puisqu'il ne s'agit plus de l'inspecteur Mario Conde, de

triste mémoire, et que l'enquête annoncée n'avait rien de policier. Hélas, on trouve dans *Poussière dans le vent*, dont le titre superbe est emprunté aux jolies paroles d'une chanson de Kerry Livgren <sup>1</sup>, les mêmes obsessions sexuelles complaisamment étalées, décrites et ressassées ! Le Témoin gaulois ne croit pas être un père la pudeur : il réproouve toute censure, et ne méprise ni la gauloiserie (ce serait un comble, même si elle doit plus à la tradition cléricale qu'à « nos ancêtres ») ni, en littérature, aucune des gammes de l'érotisme, du libertinage de nos aïeux à la pornographie dont notre époque est si friande, bien que pour sa part il trouve les visages beaucoup plus intéressants – dans le domaine artistique – que les culs. Mais il a le goût classique des jardins bien ordonnés à la française, et n'apprécie guère le mélange des genres. L'irruption continuelle des obsessions puérides d'un auteur qui n'en finit pas de revenir au sexe dans un récit qui traite de questions aussi importantes que la manière dont une dictature détruit les humains, corps et âme, ou les conduit à l'exil, auquel Padura ne s'est jamais résigné pour son compte, et dont il parle si bien – « *Il sentait que sa condition d'exilé, d'émigré ou d'expatrié [...] l'avait condamné à vivre une existence amputée, qui lui permettait d'imaginer un avenir mais où il ne pouvait pas se défaire du passé qui l'avait mené jusque-là et à être qui il était, ce qu'il était et comme il était.* » – lui paraît hors sujet, et ralentit un récit d'ailleurs cousu de fil blanc.

Car la lecture de ce gros roman lui a paru interminable, et il ne s'y est cramponné qu'au prix de grands efforts... pour finir par lire en

---

1 *Dust in the wind*  
*All we are is dust in the wind*  
*Dust in the wind*  
*Everything is dust in the wind*  
*The wind...* (Kansas, "[Dust in the wind](#)", *Point of Know Return*, 1977)

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

dix minutes les cent-cinquante dernières pages. Le récit d'une enquête n'a en effet d'intérêt que si on en attend quelques révélations. Or il a toutes les cartes en main dès les premiers chapitres, si bien que la recherche de la vérité n'a d'intérêt que pour celle qui s'y livre. Et il se trouve que ce pâle personnage de jeune femme gâtée par la vie, bien que quelque peu négligée par une mère fantasque et absorbée par ses propres problèmes, mais qui pourtant l'aime, n'a lui-même aucun intérêt, non plus que chacun des huit jeunes gens issus de la nomenklatura cubaine, privilégiés dévoués au régime, bardés de certitudes, si semblables qu'on peine à les identifier, dont la belle jeunesse insouciant s'écoule en beuveries dans ce qui subsiste des beaux quartiers de La Havane et qui sont l'objet d'une enquête sur laquelle le lecteur a une longueur d'avance à chaque étape. L'intérêt pourrait naître de la façon dont le régime castriste, après les avoir conditionnés, les détruit. Mais ce récit patine, entravé non seulement par les extras peu inventifs et répétitifs que s'offre l'auteur et dont on vient de parler, mais aussi par d'incessantes redites, à la manière de ces thèses que nos universités produisent en abondance et dont les auteurs, contraints à présenter la méthode et les résultats de leur travail en un nombre minimum de pages, répètent deux ou trois fois chaque détail. C'est un défaut caractéristique de notre époque où la plupart des auteurs, bardés de diplômes, paraissent avoir bien du mal à se remettre de leurs études.

À son âge, où le temps est compté, le Témoin gaulois s'est donné depuis longtemps pour consigne de ne lire que des œuvres importantes ou des ouvrages instructifs. Qu'il n'ait pas refermé ce livre après en avoir parcouru cent pages le met de mauvaise humeur. Pourtant, sa meilleure moitié a aimé l'histoire de ce groupe d'amis : à vous de juger !

Lundi 29 novembre 2021

## Police

« *Police : a toujours tort.* »

(Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, 1850-1880)

L'association *Ciné-Histoire*<sup>1</sup>, pour sa séance de rentrée, a invité mardi dernier l'historien Jean-Marc Berlière à donner une conférence intitulée *Police et société, deux siècles de malentendus*. Ce sujet est de ceux qui passionnent le Témoin gaulois, dont le père se tira non sans difficulté par sa démission<sup>2</sup> du cas de conscience que posait, à lui et à la plupart de ses collègues, le fait de se trouver, par une péripétie imprévue de l'histoire, au service de Vichy. Disons tout de suite que cette séance a donné toute satisfaction à ceux qui ont eu la chance d'y assister.



En un temps où les médias parent si facilement le premier amateur venu du titre d'historien, il est réconfortant d'entendre quelqu'un qui ne l'a pas volé. Car Jean-Marc Berlière est l'auteur, avec René Lévy, de *L'Histoire des polices en France. De l'ancien régime à nos jours* (Nouveau Monde Éditions, 2013) ; professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université de Bourgogne, il connaît parfaitement le milieu dont il parle et où il s'est immergé. Actuellement chercheur au CESDIP (Centre de recherche sociologique sur le droit et les institutions

---

1 Le Témoin gaulois a rendu compte à plusieurs reprises de l'activité de [Ciné-Histoire](#), malheureusement interrompue par la pandémie, dans *Au Fil des jours* (10/10/2011, 25/11/2013, 26/09/2016, 3/10/2016 et 2/04/2018) et *Notules* (8/11/2016).

2 Voir [Démission de mon père](#), page 14

pénales, unité mixte du CNRS, relevant du ministère de la Justice et de l'Université de Saint-Quentin-en-Yvelines), il a naguère enseigné l'histoire de l'institution policière à l'École nationale supérieure de la police. D'aucuns pourraient s'alarmer de cette dernière fonction, mais ce serait à tort : Jean-Marc Berlière est un esprit scientifique, libre, et indépendant. La conférence avait pour pivot, *Ciné-Histoire* oblige, la projection d'un moyen métrage *La Police des années noires*, d'Arnaud Gobin et Jean Marc Berlière (2002), précédée par un exposé sur l'histoire de la police, des origines aux années 30 du XX<sup>e</sup> siècle et suivie par un second exposé sur la période allant de la Libération à nos jours, puis par un débat avec le public. Sans prétendre retracer l'ensemble, très dense, le Témoin gaulois ne retiendra ici que ce qu'il a appris à cette occasion. Le conférencier part de ce constat que la police a deux tâches : veiller à la sécurité des personnes et des biens, maintenir l'ordre ; ce qui lui vaut, de la part des citoyens, des sentiments ambigus.

Si l'on peut remonter loin dans l'histoire de la police, en y incluant le guet de Paris, qu'un texte datant de la fin du VI<sup>e</sup> siècle mentionne pour la première fois, notre historien préfère partir de la création de la lieutenance de police par Colbert, en 1667, charge dans laquelle s'illustra le premier titulaire, La Reynie, et dont le dernier fut guillotiné : l'institution, d'abord bien accueillie par les Parisiens, se rendit impopulaire en privilégiant sa fonction politique et par l'utilisation excessive d'espions, les « mouches » (nos mouchards : contrairement à une croyance répandue, la police en rétribuait à peine une vingtaine) qui furent pourchassées par la populace après la prise de la Bastille et dont l'une fut lynchée. On voulut ensuite créer une police « au service des Droits de l'Homme », dont les commissaires seraient élus, suivant

le modèle des États-Unis, dans le cadre des municipalités. Mais le Directoire (1795-1799), qui aura compté successivement neuf ministres de la Police, puis le Consulat, vont revenir à la nomination des commissaires. L'aventure, moins singulière qu'il ne paraît, du bagnard Vidocq devenu chef de la « Sûreté » de 1811 à 1827 est évoquée au passage : la Sûreté était alors une unité composée de repris de justice connaissant bien le terrain, et on arrive bientôt au préfet Louis Lépine, grand organisateur qui enseigna aux policiers qu'ils étaient au service du public, modifia leur uniforme et les munit d'un sifflet à roulette, d'un bâton blanc et surtout d'une pèlerine qui, roulée, constituait une matraque redoutable. Dans une période troublée (1893-1913), marquée par de tumultueuses manifestations ouvrières, l'affaire Dreyfus et les attentats anarchistes, sa police réussit à réprimer sans jamais tuer personne : en a-t-on perdu la recette, ou plutôt le souci ?

Le film, passé en 2002 à la télévision, montre avec équité ce que fut le rôle déshonorant de la police sous Vichy, qui la mit au service des nazis et, rappelle que de nombreux policiers requis pour les rafles ont réussi à sauver des vies, ce qui prouve que la résistance y était possible. Un exemple remarquable de ce sabotage est la rafle du Vél'd'Hiv (les 16 et 17 juillet 1942) : la circulaire no 173-42 de la préfecture de police ordonne le 13 juillet 1942 l'arrestation et le rassemblement de 27 427 Juifs étrangers habitant en France : la moitié (13 152 personnes, dont 4 115 enfants) « seulement » furent arrêtées. Ces faits sont bien connus, mais on sait moins qu'à la Libération, la police fit l'objet d'une très sévère épuration <sup>3</sup> : sur un effectif d'environ 20 000 hommes, 4 000 furent jugés, et la moitié punis : il y eut plusieurs

---

3 Voir [\*L'épuration de la police parisienne en 1944-1945\*](#)  
(Jean-Marc Berlière, article paru en 1996 dans la revue *Vingtième siècle*)

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

dizaines de condamnations à mort et d'exécutions, et des centaines de radiations avec ou sans pension, rétrogradations, etc. Bien entendu, cette justice sommaire, expédiée dans un climat de vengeance et de violence, fut l'occasion de bien des règlements de compte dans un milieu qui a toujours été très divisé et où se heurtent courants idéologiques et ambitions personnelles : si des coupables ont échappé au châtement, des innocents furent victimes de fausses accusations dont ils ne purent pas toujours se défendre ; et des policiers résistants, revenant de déportation, trouvèrent leur place prise par des « résistants » de la dernière heure, et ne purent jamais la récupérer. Chose étonnante, les « Justes », ceux qui avaient pris le risque de sauver des juifs en les prévenant des rafles ou en facilitant leur fuite, loin de se prévaloir de ces actes de courage et d'humanité, durent faire profil bas : la police ayant vocation à obéir sans discuter au pouvoir, ils faisaient figure de traîtres parmi leurs collègues !

On ne s'attardera pas ici, quel que soit leur intérêt, sur des questions de détail posées dans le débat final et portant sur les Brigades spéciales et les CRS. Et on conclura sur deux réflexions de l'historien. L'épisode de Vichy a profondément déstabilisé l'institution policière : les policiers, élevés par l'école laïque dans le culte de la République, ont cessé d'être républicains quand ils se sont vus reprocher leur obéissance. Ils ont préparé le putsch du 13 mai 1958 en défiant et insultant les députés lors de leur manifestation du 13 mars. Le régime qu'ils ont contribué à mettre en place s'est installé d'emblée dans une logique d'affrontement violent face à toute opposition et les a isolés plus que jamais de la population en supprimant les Renseignements généraux après la police de proximité. On en est là.

Lundi 6 décembre 2021

### Enfin le Cinéma

« *Nous avons voulu montrer à quel point le cinématographe est un produit de la modernité du XIXe siècle, qu'il est à la jonction de plein de mondes différents : le monde des beaux- arts, le monde de la photographie scientifique ou amateur, le monde de la presse, le monde des divertissements populaires... Cette exposition nous permet de rassembler, de comparer, de rapprocher et de faire des liens entre des œuvres d'art, des images et des films que l'on n'a pas l'habitude de voir ensemble. Le cinématographe est à la fois un prétexte pour relire autrement l'histoire des arts du XIXe siècle et l'expression privilégiée d'une certaine modernité.* »

(Paul Perrin, conservateur des peintures au musée d'Orsay, l'un des commissaires de l'exposition <sup>1</sup>)

Il est des intitulés trompeurs et celui de l'exposition d'Orsay est du nombre : Enfin le cinéma ! Arts, images et spectacles en France (1833- 1907). Il m'a en effet amené à croire, après lecture des titres de plusieurs annonces aujourd'hui introuvables, qu'il s'agissait de « pré-cinéma », c'est-à-dire de cet étonnant foisonnement de dispositifs, d'appareils et de jouets qui pendant un siècle – du Panorama de Robert Barker (1787) au kinétoscope d'Edison (1891) – a conduit à l'invention des frères Lumière (1895). D'abord surpris et quelque peu déçu, j'ai finalement gardé un très bon souvenir de cette visite.

---

1 Voir France Culture : "[Enfin le cinéma ! Arts, images et spectacles en France \(1833-1907\)](#)", au Musée d'Orsay jusqu'au 16 janvier

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Le pré-cinéma me renvoyait aux grandes vacances de 1966 où, nommé à l'École de Vaugirard, j'avais renoncé à gagner quelques sous comme guide et, installé pour un mois chez mes parents, j'avais entrepris l'étude de l'histoire du cinéma que je devais enseigner à la rentrée, muni notamment des ouvrages de Sadoul et de Bardèche, qui étaient alors les grands historiens français du septième art. En fait, je compris vite que mon sujet et mon ignorance étaient trop vastes pour que je puisse envisager de donner un cours dans un si bref délai et, mon programme couvrant l'histoire des spectacles, je passai le mois suivant à la Bibliothèque nationale, alors sise rue Richelieu, à consolider et étendre ma connaissance bien meilleure de l'histoire du théâtre, me donnant un an pour préparer l'autre partie. Mais entre temps, j'avais tout de même découvert la série étonnante des machines destinées à renforcer l'illusion de réel que l'image peut produire, et dont je ne connaissais guère, jusqu'alors, que les deux bouts de la chaîne, la lanterne magique apparue au XVIIe siècle (mais comme son nom l'indique, elle joue plutôt sur la fascination qui émane de l'image que sur l'illusion) et le cinématographe, avec entre les deux les étapes du *Thaumatrope* (1825-1830), ce disque portant recto-verso deux images différentes, par exemple une cage et un oiseau, qui se superposent quand il pivote autour de son axe, l'oiseau paraissant enfermé dans la cage, du *stéréoscope* (1838) qui donne l'illusion du relief et du *Folioscope* (1868), petit livre dont les images qui, dans leur succession, décomposent un mouvement, semblent n'en faire qu'une et s'animer quand on les feuillette rapidement avec le pouce, deux jouets dont j'ignorais les noms. Il faut dire que les inventeurs montraient autant de créativité dans la dénomination de leurs machines que dans leur élaboration. Car elles se nommaient *Phénakistiscope* et *Stroboscope* (1832), *Zootrope* (1834), *Kinestiscope* (1854),

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Praxinoscope (1872), Zoopraxiscopes (1880), enfin Praxinoscope à projection (1888) grâce auquel Émile Reynaud fut le premier à offrir au public de véritables dessins animés, peints sur des plaques de verre reliées en bande, préfigurant les photogrammes des futurs films. C'est cette galerie de vieux monstres que je ne connaissais que par le texte et l'image et de rares exemplaires conservés, mais que je pensais découvrir, en action, au besoin sous la forme de reconstitutions, comme celles que l'on trouvera sans peine sur Internet en demandant leur nom aux moteurs de recherche, ou à partir du mot-clé « précinéma ».



*Photo Jovita Gerheim Noronha*

Qu'on imagine donc ma surprise quand je constatai que la travée centrale du musée était transformée en une immense salle de cinéma où l'on projetait des films de Méliès, Alice Guy, Chaplin, etc. Je crus qu'on était hors sujet ! La première salle d'exposition s'ouvrait sur un très court métrage de Méliès illustrant à sa façon (trucages et gags visuels), le mythe de Pygmalion, amoureux de la statue qu'il a créée et qui prend vie sur l'intervention (que Méliès ne montre pas) d'Aphrodite. Film bien choisi, comme le fit remarquer notre belle-fille en fin de visite, puisqu'il résume admirablement le propos de l'exposition, mais qui acheva de me désarçonner. Bientôt quand même, je finis par comprendre en voyant juxtaposer photos, tableaux et films des premiers âges, et en constatant que les appareils que j'espérais voir étaient à peine représentés, que l'exposition s'était donné pour tâche très louable de vulgariser une idée familière à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

occidentale dans la période envisagée : le surgissement de la photographie qui fixait par des moyens mécaniques et chimiques l'image de la camera obscura connue depuis le IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère et dont l'Occident a tiré les règles d'une perspective « scientifique » a bouleversé toute la chaîne des arts plastiques. Car si la photo s'est très vite emparée des sujets de la peinture, celle-ci lui a emprunté ses cadrages et ses points de vue, et cherché à rivaliser avec elle dans le rendu du mouvement, qu'on ne songeait guère à saisir jusque-là, avant de s'en éloigner, ainsi que la sculpture, en découvrant ce qui fait leur spécificité. Ce qui se traduit pour la peinture par les recherches impressionnistes puis expressionnistes, dans un premier temps, avant qu'elle s'éloigne pour deux décennies de la figuration. Bien entendu, la date butoir retenue (1908) ne permet pas d'aller au-delà de l'impressionnisme, mais il fallait bien limiter le sujet ! Chaque salle est consacrée à un thème : les représentations de la ville, la nature, le corps féminin, l'histoire sont bouleversées. On se permettra ici de contester la formule « une réalité augmentée ? » sous laquelle l'exposition rassemble des recherches qui tendaient à accroître l'illusion en réunissant la couleur, le son et le relief ou, dans le cas des dioramas, en plongeant le spectateur au cœur du spectacle. Cette tentative de faire concurrence à la nature par le naturalisme s'étend dans la période traitée au théâtre (mises en scène d'André Antoine). Cela n'a rien à voir avec la réalité augmentée, ou le virtuel est mêlé au réel. Quoi qu'il en soit, il est bien évident que la démonstration offerte par l'équipe du musée d'Orsay, et qui s'appuie sur ses propres ressources et quelques emprunts, a un autre pouvoir que tous les discours. Par une ironie du sort, les règles imposées par la pandémie (et aussi l'heure tardive que nous avons choisie pour cette visite), en éliminant la foule habituelle, nous ont permis de mieux l'apprécier. Pour ma part, j'ai retrouvé

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

avec plaisir les salles presque désertes des années du milieu du siècle dernier.

Pourtant, comme l'a fait encore remarquer Jovita, on ne pouvait se défendre de retirer de ce parcours une impression de pauvreté. Il ne s'agit pas, comme on l'a vu, de la conception, mais des moyens : mauvaise qualité des projections de films dont les images étaient particulièrement soignées (mais qu'en reste-t-il après des numérisations bâclées ?), absence de reconstitution du fonctionnement de ces étranges machines qui ont constitué le précinéma, absence d'explications de ce qui est présenté (mais peut-être est-ce réservé aux audiophones ?) Sans doute est-ce dû aux temps difficiles que nous traversons. À quand les beaux jours ?

Lundi 13 décembre 2021

### Un Problème mal posé

« *Je ne pardonnerai jamais à ma famille, la gauche, d'avoir abandonné la nation aux nationalistes, l'intégration aux xénophobes et la laïcité aux communautaristes.* »

(Jean Daniel)

Le nom de Jean Daniel (1920-2020), cofondateur en 1950 de *L'Observateur politique, économique et littéraire*, l'un des phares de la lutte anticolonialiste au temps de la guerre d'Algérie et l'ancêtre lointain de *L'Obs*, n'évoque sans doute rien aux nouvelles générations. Juif d'Algérie, il fut au premier rang de ces intellectuels français ceux qui eurent le courage de combattre le colonialisme à une époque où l'anticolonialisme ne faisait pas partie du prêt à penser, celle de « l'Algérie française », et l'un des maîtres à penser de la gauche étudiante ; sa longue vie n'a jamais démenti son engagement initial. Mais ce n'est pas le renier que de dire que le monde a beaucoup changé en un siècle (nul n'en était plus conscient) et que les problèmes qui le préoccupaient à juste titre ne se posent plus dans les mêmes termes qu'au temps de sa maturité.

Samedi dernier, Alain Finkielkraut, qui se prétend philosophe et n'est qu'un vieux journaliste ronchon, est apparu rayonnant sur France Culture : n'avait-il pas réuni une autre journaliste, Sara Daniel, fille de Jean, et l'historien Pierre Nora pour parler d'un livre commencé par Jean Daniel et Benoît Kanabus, universitaire belge qui vient de l'achever et de le publier sous le titre *Réconcilier la France, Une histoire vécue de la nation*<sup>1</sup> ? Il s'agit

---

1 *Réconcilier la France - Une histoire vécue de la Nation* (Jean Daniel, Benoît

d'un montage de textes antérieurs suivant un plan conçu par leur auteur. Finkielkraut y trouve un écho à ses propres obsessions sur le devenir de la nation française à l'heure de la mondialisation qui se traduit pour celle-ci par l'adhésion au projet européen, une crise d'identité et... l'immigration ! À propos des effets sociaux de la mondialisation, Jean Daniel, qui reconnaissait son caractère inévitable, s'est montré clairvoyant, déclarant en 1997 : « *Si on définit ce phénomène moderne comme la mise en commun des solidarités économiques, je trouve cela acceptable. Mais il m'apparaît cynique de parler de cette réalité comme d'une promesse de paradis futur. De toute façon, il y a 50 % des riches qui deviendront plus riches et 50 % des pauvres qui deviendront plus pauvres.* » Il a soutenu l'engagement dans la construction européenne sans comprendre qu'elle ne pouvait se faire sans reléguer progressivement ses états-nations, tels qu'il sont apparus à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, et dont on s'était parfaitement passé jusqu'alors, au rang de provinces aux pouvoirs limités et au folklore plus ou moins vivace. Pierre Nora, qui l'a bien connu, a écrit : « *Jean Daniel a essayé de penser la nation sans le nationalisme.* » Ce à quoi nous assistons serait presque l'inverse, un vif regain du nationalisme à l'heure où les nations s'estompent, mais ce n'est qu'un baroud d'honneur conduit particulièrement dans les pays de l'Est, littéralement gelés par des décennies d'occupation soviétique et que leur jeunesse déserte. Ce qui n'empêche pas que cette réaction nous expose à de graves dangers. Mais ce qui faisait la joie du brave Finkielkraut était de découvrir ou redécouvrir que Jean Daniel partageait, croyait-il, la même inquiétude malade que lui au sujet de l'immigration.

Car cet homme de gauche eut pour de Gaulle une admiration

---

Kanabus, préface d'Emmanuel Macron, L'Observatoire, 2021)

indéfectible, d'abord en tant que Résistant, puis parce qu'il reconnut en lui une compréhension de la complexité du problème algérien qui échappait à la gauche alors dominante et partagée entre socialistes et extrême gauche. Les premiers étaient incapables d'imposer une solution aux colons, pour deux bonnes raisons : au fond, ils étaient restés colonialistes, et leurs dirigeants les plus lucides (Guy Mollet) n'avaient pas le moindre courage politique. Les seconds, plus ou moins proches de la mouvance communiste, préfiguraient ces esprits simplificateurs qui veulent que dans un conflit, il y ait nécessairement une cause juste qu'il faut soutenir aveuglément et des méchants qu'il faut combattre par tous les moyens : sa postérité se retrouve aujourd'hui parmi les « antisionistes », quand ce mot ne recouvre pas, purement et simplement, la forme actuelle de l'antijudaïsme. En 1960, la *Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie*, plus connue sous le nom de *Manifeste des 121*, exprime très clairement leur point de vue. Jean Daniel, bien que né au début du siècle dernier, avait comme de Gaulle un pied dans le XIX<sup>e</sup> siècle. Ils partageaient la même passion idolâtre pour leur patrie, qu'ils croyaient éternelle, pour des idéaux à la conception desquels elle a contribué et qu'elle a certes défendus à certains moments de son histoire mais qu'elle a souvent trahis, et pour un universalisme dont ils ne percevaient pas les limites que le calendrier républicain, si bien adapté à notre climat mais inintelligible sous d'autres, révèle aussi ingénument qu'une conception de l'égalité qui conduisit à enseigner aux sujets de notre empire « nos ancêtres les Gaulois ». Un héritage si précieux méritait d'être défendu, et l'immigration posait le même problème pour les deux hommes, qui y apportaient la même solution.

Laissons à notre excellent historien le soin de résumer leur point

de vue : « *La France multiculturelle est un fait ; la mondialisation a transformé la tradition nationale ; l'immigration a donné un nouveau visage à la France. Nous n'y pouvons rien. Après la France monarchique, après la France républicaine issue des Lumières et de la Révolution, affirme le fondateur du Nouvel Observateur, nous allons vers une troisième France. Devant cette évolution inévitable, que pouvons-nous, que devons-nous faire ? Essayer de remettre en marche « la merveilleuse machine républicaine à fabriquer des Français », répond-il ; lutter par tous les moyens conformes à nos principes contre l'immigration clandestine, et faire en sorte que l'immigration légale – il y en aura toujours, et de plus en plus – soit plus étalée dans le temps pour permettre son intégration. C'est du de Gaulle.* » (Pierre Nora, *Le Monde* du 16 décembre 2021). C'est bien cette peur d'une submersion qui conduisit de Gaulle, qui n'avait que mépris pour « *ce magma inutile* », à abandonner les harkis aux mains du FLN et à faire des parias de ceux que ses officiers sauvèrent malgré ses ordres : « *Nous ne devons pas nous laisser envahir par la main-d'œuvre algérienne, qu'elle se fasse ou non passer pour des harkis ! Si nous n'y prenions pas garde, tous les Algériens viendraient s'installer en France !* » (3 janvier 1963). Si Jean Daniel a défendu plus tard la mémoire des harkis, il a expliqué la cruauté des bourreaux en la comparant à celle que nous avons déployée moins de vingt ans plus tôt dans l'épuration : « *Lorsqu'on voit ce que l'occupation allemande a fait comme ravage dans l'esprit français, on peut deviner ce que l'occupation française a pu faire en cent trente ans en Algérie.* » (Jean Daniel, *Le temps qui reste*, Flammarion, 1972) et n'a rien dit sur le moment, semble-t-il, pour protester contre des représailles dont les dirigeants du FLN l'avaient averti, ni pour condamner l'abandon par de Gaulle de ceux qui l'avaient servi. Mais revenons à nos moutons.

Jean Daniel, obnubilé par le passé, posait mal la question de l'immigration. D'abord, en faisant l'éloge des immigrants du temps passé, qui venaient, dit-il, chercher en France une terre d'accueil et adhéraient d'emblée à ses « valeurs », pour les opposer aux migrants actuels qui ne feraient que chercher à rejoindre les communautés créées par les leurs dans ce pays, qui leur resterait étranger. On peut lui opposer en premier lieu que tous les mouvements migratoires suivent un même schéma : que l'on soit poussé par la faim ou chassé de son pays par un pouvoir qui persécute ses opposants et ses minorités, on arrive en un lieu où l'on espère mieux vivre, mais qui vous est étranger par sa langue, sa religion, ses mœurs... Il faut donc y trouver un point d'appui qui ne peut être que le groupe des amis et de la famille qui vous y ont précédé. L'adaptation est toujours difficile, certains ne maîtriseront jamais la langue, bien qu'ils soient arrivés jeunes. Il ne faut donc pas s'attendre à une bonne intégration avant que naisse dans le pays d'accueil une nouvelle génération ; de ce fait les immigrants ont toujours été la cible des mêmes reproches, témoins les Italiens et les juifs en France au siècle dernier : « *la merveilleuse machine républicaine à fabriquer des Français* » n'a jamais eu d'autre existence qu'imaginaire, et la douloureuse actualité prouve assez que nous ne sommes maîtres ni des rythmes ni des flux. Le problème ne se pose pas seulement à la France, mais aussi à toute l'Europe qui, pour des raisons démographiques, a d'ailleurs besoin d'une main-d'œuvre étrangère. Et le contexte géopolitique est inédit, sauf peut-être à remonter aux « grandes invasions » (III<sup>e</sup> au VII<sup>e</sup> siècle) : elle ne se fait plus en direction d'une puissance de premier plan, dominatrice et sûre de sa supériorité, mais d'un agglomérat encore instable de nations mal soudées et en pleine crise

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

d'identité, confrontées à des dictatures et des idéologies obscurantistes et revanchardes. Il nous faut d'abord resserrer les boulons de l'Europe, afin qu'elle puisse traiter les problèmes qui dépassent aujourd'hui le cadre étroit des vieilles nations. Et simultanément faire en sorte que les nouveaux arrivants reçoivent chez nous un accueil fraternel et des conditions de vie humaines.

Des individus et des associations s'y emploient, mais leur action restera symbolique tant que nos institutions vieillottes et délabrées seront au service d'une petite classe richissime qui donne à tous l'exemple du mépris, d'un égoïsme monstrueux et de la violence au service de sa voracité sans limite, refusant des conditions de vie dignes à tant de nos concitoyens, et s'efforçant de détourner leur colère sur les immigrés, pris comme boucs émissaires.

Jeudi 23 décembre 2021

# INDEX

[Noms cités](#)

[Thèmes](#)

[œuvres et publications citées](#)



**INDEX DES NOMS CITÉS**

Abd-El-Kader 165  
Agathoclès de Syracuse 135  
Antoine André 191  
Arc Jeanne (d') 7  
Apollinaire Guillaume 75  
Aubenas Florence 52  
Autain Clémentine 108  
Averroès 75  
Aubry Chantal 25  
Azéma Vincent 50  
Balthus (Balthasar Klossowski, dit) 10  
Balzac Honoré (de) 144  
Bardèche Maurice 189  
Barker Robert 188  
Barret Jeanne 10  
Bassano Bruno 97  
Bayou Julien 108  
Beauvoir Simone (de) 149  
Benjamin Walter 48  
Berlière Jean-Marc 184  
Bernhard Thomas 62  
Bernard Tristan 172  
Beuve-Méry 22  
Beyer Caroline 109  
Biden Joe 158  
Birnbaum Jean 163  
Boileau Nicolas 181  
Bolsonaro 104,133  
Bonaparte Louis-Napoléon 8

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Boniol Simon-Luc 33  
Bougainville Louis-Antoine de 11  
Bourayou Mehdi 148  
Bourvil 82  
Boyé Johanna 148  
Brassens Georges 63,77,120  
Brel Jacques 65  
Burgod Catherine 53  
Cabut Sandrine 58  
Caen Jacques 165  
Cahen (famille déportée) 165  
Cahuzac Jérôme 2  
Camus Albert 149  
Camus Renaud 153  
Chaplin Charlie 187  
Chemin Ariane 22  
Chirac Jacques 25,103,115  
Churchill Winston 7  
Cirotteau Thomas 144  
Colbert Jean-Baptiste 182  
Corneille Pierre 177  
Cosnard Denis 139  
Damarnin Gérald 112  
Daniel Jean, Sara 190  
Darquier de Pellepoix Louis 165  
De Gaulle Charles 70, 191  
Desmedt Franck 148  
de Toledo Maxime 148  
Diderot Denis 12  
Diodore de Sicile 131  
Doumergue Gaston 164

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Dreyfus Louis 23,164  
Duchemin Camille 147  
Duhamel Olivier 22  
Dussourd Henriette 11  
Edison Thomas Alva 185  
Éluard Paul 19  
Farouk roi d'Égypte) 121  
Finkielkraut Alain 190  
Fittko Lisa et Hans 47  
Flaubert Gustave 40,82  
Franco Francisco 164  
François Ier (Jorge Mario Bergoglio, pape) 123  
François d'Assise (Saint) 37  
Freud Sigmund, Anna 147  
Fry Varian 50  
Gabay Bernard 84  
Gallien Pierre 165  
Gautron Gérard 97  
Ghanty Katia 148  
Gide André 27,162,178  
Girard Christophe 26  
Girard Claire 98  
Girard Jean 94,108  
Giraud Henri (gnéral) 169  
Gobin Arnaud 182  
Gutiérrez Pedro Juan 45  
Guy Alice 187  
Hébras 89  
Henri III 101  
Hidalgo Anne 64,140Hollande François 103  
Hitler Adolf 47

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Jacobs Jeremy 92  
Jésus 173  
Joyce James 60  
Kanabus Benoît 190  
Karmann Sam 148  
Korman Ghil 164  
Keaton Buster 141  
Kerner Jennifer 142  
Kervran Perrine 82  
Křetínský Daniel 23  
Kouchner Camille 23  
La Bruyère Jean (de) 29  
Lafon Marie-Hélène 83  
Lalande Michel 32  
Lamartine Alphonse (de) 81  
La Reynie Gabriel Nicolas (de) 182  
Lavault Henri 10  
Lebrun Albert 70  
Legrand Jean-Baptiste (abbé) 163  
Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov dit) 39  
Léotard François 25  
Le Pen 103  
Lépine Louis 183  
Le Trocquer André 174  
Lévy René 181  
Linder Max 13  
Livgren Kerry 178  
Lodge David 8  
Londres Albert 162  
Louis XI 31  
LouisXIV 31

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Louis XVI 160  
Maaravi Yoram 92  
Macron Emmanuel 31,55,67,109,130,170  
Marcou Léa née Sandler 48  
Marx Karl 39  
Masure Bruno 43  
Matzneff Gabriel 26  
Mauduit Xavier 82,117  
Maupassant Guy (de) 162  
Mazurette Maïa 27  
Mc Luhan Marshall 6  
Mélenchon 66  
Méliès Georges 187  
Merah Mohamed 45  
Mestre Abel 67  
Michelet Jules 28  
Min Jin Lee 132  
Mion Frédéric 25  
Mitterrand François 10, 132  
Mollet Guy 192  
Monsonégo Myriam 48  
Montaigne Michel Eyquem (de) 81,119  
Montesquieu Charles Louis (baron de La Brède et de) 70  
Moriceau Jean-Marc 11, 101  
Mouchard Christel 11  
Muriel (Mgr) 123  
Napoléon III 77  
Navalny Alexei 72  
Néron 175  
Netanyahu Benjamin 48  
Niel Xavier 23

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Nora Pierre 190  
Obama Barack 132,154  
Paccoret Lorine 23  
Padura Leonardo 177  
Pasteur Louis 45  
Patou-Mathis Marylène 145  
Pécresse Valérie 104,130  
Pétain Philippe 56,70,163  
Piaf Édith 82  
Picasso Pablo 95  
Pigasse Matthieu 23  
Pisier Marie-France 25  
Pittenger William 128  
Pleynel Edwy 48  
Pompon François 10  
Proust Marcel 35,60  
Pulvar Audrey 105  
Renard Jules 10  
Reynaud Émile 186  
Richelieu 123  
Robert-Diard Pascale 25  
Rostand Edmond 82  
Ruffin François 66  
Sade Donatien Alphonse François (marquis de) 71  
Sadoul Georges 186  
Saint François d'Assise 161  
Saint-Martin Laurent 104  
Sandler Samuel, Jonathan, Arié, 48  
Santi Pascale 58  
Sartre Jean-Paul 149  
Schmitt Éric-Emmanuel 147

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

Séguin Catherine 112  
Séguir (Comtesse de) 117  
Sélim Ier 161  
Shakespeare William 8  
Socrate 173  
Spartacus 124  
Strauss-Kahn Dominique 25  
Surply Isabelle 112  
Tesson Sylvain 43  
Thibaudet Louis 95  
Thomassin Gérald 53  
Torquemada 161  
Van Reeth Adèle 82  
Vauban Sébastien Le Prestre, (marquis de) 10,29  
Veil Jean 22  
Verne Jules 7  
Vidocq Eugène-François 183  
Villiers Philippe (de) 66  
Vincent (M.) 8  
Voltaire 73,120  
Yourcenar Marguerite 36  
Zappi Sylvia 67  
Zemmour Éric 163



## INDEX THÉMATIQUE

Arts 185  
Brexit 6  
Covid 19 108  
Écologie 129,139  
Femmes 10,37,74,141  
Héritage 18  
Histoire 79, 99,158,163,181,196  
Immigrés 112,190  
Inégalités 106,115  
Informatique 118  
Inquisition 173  
Lectures 47,51,58  
Littérature 82,132,177  
Média 64  
Mélanges 40, 43  
Mémoire 87  
Misère 14  
Peinture 94  
Politique 103,151,170  
Pouvoir 69, 124  
Science 91  
Théâtre 147  
Ville de Paris 64  
Violence 34



## INDEX DES ŒUVRES ET PUBLICATIONS CITÉES

### Œuvres

#### Jeanne Barret (Bibliographie)

- Jeanne Barret, passagère clandestine de l'expédition Bougainville* (Christel Mouchard, Tallandier, 2020) 10
- La Bougainvillée* (Fanny Deschamps, 1982) 10
- La Prisonnière des mers du Sud* (Jean-Jacques Antier, 2009) 10
- Jeanne Barret, Première femme ayant fait le tour du monde en bateau, déguisée en homme* (Monique Pariseau, 2010) 10
- Le Travesti de L'Étoile – Jeanne Barret, première femme à avoir fait le tour du monde* (Hubert Verneret, Éditions de l'Armançon, 2011) 10
- La clandestine du voyage de Bougainville* (Michèle Kahn, Le Passage, 2014) 10
- Jeanne il était une femme* (Bernadette Thomas, Livres sans frontières, 2018) 11
- Le Passage de Vénus* (Jean-Pierre Autheman et Jean-Paul Dethorey, Éditions Dupuis, 1999 et 2000) 11
- Jeanne Barret (1740-1817) première femme autour du monde* (Pottier, éditeur à Moulins, 1987) 11
- Les testaments de Jeanne Barret, première femme à faire le tour de la terre, et de son époux périgordin Jean Dubernat, Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, Sophie Miquel, 2017) 11
- De l'océan Indien aux rives de la Dordogne: le retour de Jeanne Barret après le tour du monde. Jeanne Barret et Jean Dubernat, propriétés et familles en Dordogne et en Gironde* (Nicolle Maguet, Cahier des Amis de Sainte-Foy, 2019) 11
- Une femme globe-trotter avec Bougainville : Jeanne Barret (1740-1807)*, (Carole Christinat, article paru dans *Les Annales de Bougogne*, 1995) 11
- The Discovery of Jeanne Barret: A Story of Science, the High Seas, and the First Woman to Circumnavigate the Globe*, Glynis Ridley, Crown, 2010) 11

---

*Bible* 114

*Coran* 114

*Correspondance de Flaubert* 83

*Daring and Suffering, a History of the Great Railroad Adventurers*, (Philadelphie, 1863; édition augmentée, New York, 1887) 128

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

- Dans les forêts de Sibérie* (Sylvain Tesson, 2011) 43
- Die Ursache, Eine Andeutung* (Thomas Bernhard, 1981, traduit de l'allemand par Albert Kohn, sous le titre *L'Origine. Simple indication*, Folio, 1996), 62
- Electre à La Havane* (Leonardo padura, 1995, éditions Métailié) 177
- En France* (Florence Aubenas, Éditions de l'Olivier, 2014) 52
- Guerriers et Paysans, VIIe–XIIe siècles : premier essor de l'économie européenne*, Georges Duby, Gallimard, 1973 28
- Histoire des polices en France. De l'ancien régime à nos jours* (Jean-Marc Berlière et René Lévy, Nouveau Monde Éditions, 2013) 184
- Histoire des paysans français : de la peste noire à la Révolution*, Emmanuel Le Roy Ladurie, Le Seuil, 2002) 28
- Holzfällen, eine Erregung* de Thomas Bernhard, 1984 – *Des arbres à abattre, une irritation*, traduction par Bernard Kreiss, Gallimard, 1987. 59
- Lady Sapiens* (Éric Pincas, Thomas Cirotteau et Jennifer Kerner, Les Arènes, sept. 2021) 141
- La Femme de trente ans* (Honoré de Balzac, 1831) 140
- La Mémoire des croquants* (1435-1552), Marc Moriceau, Tallandier, 2018 15,28,99
- La Mémoire des paysans, Chroniques de la France des campagnes -1653-1788* (Jean-Marc Moriceau, Tallandier, 2020) 10,14,28,101
- La Méprise : l'affaire d'Outreau* (Florence Aubenas, éditions du Seuil, 2005) 51
- L'An mi*, Georges Duby Julliard, 1967 et Gallimard, 1980 28
- La Révolution française*, (Furet et Richet, Hachette, 1965( 159
- L'Argent, l'amour et la mort en pays d'Oc*, Emmanuel Leroy-Ladurie, Le Seuil, 1980 28
- L'Encyclopédie française* (Fernand Braudel, *Histoire des Civilisations : le passé explique le présent*, 1959) 156
- L'homme qui aimait les chiens* (Leonardo Padura, 2009) éditions Métailié) 177
- Le chemin des Pyrénées* (Lisa Fittko, Éditions Maren Sell, 1987, Éditions du Seuil, 2020) 47
- Le chemin Walter Benjamin – Souvenirs 1940-1941* (Edwy Plenel, Lisa Fittko, Éditions du Seuil, 2020) 47
- Le Chevalier, la Femme et le Prêtre : le mariage dans la France féodale* (Georges Duby, Hachette, 1981) 28
- L'Inconnu de la poste* (Florence Aubenas, Éditions de l'Olivier, février 2021) 51
- Le présent du passé* (Edwy Pleynel, Le Seuil) 48

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

- Le Roman comique* (Scarron, 1651-1657) 136  
*Le temps qui reste* (Jean Daniel, Flammarion, 1972) 193  
*Le Tour du monde en 80 jours* (Jules Verne, XXXIII *Où Phileas Fogg se montre à la hauteur des circonstances*, 1872) 129  
*Les Hérétiques* (Leonardo Padura, 2013, éditions Métailié) 177  
*Mein Weg über die Pyrenäen* (Lisa Fittko, Éditions DTV, 1985) 47  
*Nouveau Testament* 114  
*Pachinko* (Min Jin Lee, 2017, trad. Laura Bourgeois, éd. Charleston, 2021) 132  
*Poussière dans le vent* (Leonardo Padura, 2021, éditions Métailié) 178,  
*Quai de Ouistreham* (Florence Aubenas, Éditions de l'Olivier, 2010) 51  
*Réconcilier la France - Une histoire vécue de la Nation* (Jean Daniel, Benoît Kanabus, préface d'Emmanuel Macron, L'Observatoire, 2021) 190  
*Supplément au Voyage de Bougainville* (Denis Diderot, 1772) 12  
*Trilogie sale de La Havane* (Pedro Juan Gutiérrez, , 2003) 45  
*Trois hommes dans u bateau* (Jeromr K. Jerome, 1889) 41  
*Ulysse*, James Joyce, Folio, 1922 60  
*Voyage autour du monde par la frégate du Roi « La Boudeuse » et la flute « l'Étoile » en 1766, 1767, 1768, et 1769, 1771* (Louis-Antoine de Bougainville, Folio classique n° 1385, Gallimard) 12



## **Presse**

*Femme actuelle* 23  
*La Dépêche* 57  
*Le Berry Républicain* 97  
*Le Canard enchaîné* 83  
*Le Figaro* 106  
*Le Journal du Centre* 10  
*Le Matin de Paris* 51  
*Le Monde* 22,48,51 67,74,159  
*Le Monde diplomatique* 159  
*Le Nouvel Économiste* 51  
*Le Nouvel Observateur* 51  
*L'Observateur politique, économique et littéraire, L'Obs* 190  
*Le Point* 13  
*Le Times d'Israël* 48,91,164  
*Libération* 51  
*Marie-Claire* 92  
*Mediapart* 48  
*New-York Times* 68  
*Télérama* 19,23

## **Radio - Télévision**

Euronews 37  
France Culture 68,74,82,117,141  
France Inter 53  
Radio Londres 7



**Films et vidéos**

*Lady Sapiens*, écrit par Éric Pincas, Jacques Malaterre et Thomas  
Ciotteau, Réalisation Thomas Ciotteau, Raconté par Rachida  
Brakni 141

*La Police des années noires*, Arnaud Gobin et Jean Marc Berlière  
(2002) 182

*Les Camisards*, René Allio (1972) 32

*Les Trois Âges* (Buster Keaton, 1923) 141

*L'Étroit mousquetaire*, Max Linder 1922) 123

*The Great Dictator*, *Le Dictateur*, Charlie Chaplin, 1940 63



*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

## Musique



*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

**Arts plastiques**

**Peinture**

*Marine* (Jean Girard) 96

**Sculpture**



# TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 2021

<u>AVERTISSEMENT</u>	3
<u>À propos du Brexit</u> (Lundi 4 janvier 2021)	6
<u>Une histoire de payse</u> (Lundi 11 janvier 2021)	10
<u>La Grrrande Misèrrre</u> (Lundi 18 janvier 2021)	14
<u>Héritages</u> (Lundi 25 janvier 2021)	18
<u>Le Monde en un terrain fangeux</u> (Lundi 1er février 2021)	22
<u>Paysans</u> (Lundi 8 février 2021)	29
<u>Violence et cruauté</u> (Lundi 15 février 2021)	35
<u>Entre la vie et la mort</u> (Lundi 22 février 2021)	38
<u>Dictionnaire des idées reçues</u> (Lundi 1er mars 2021)	41
<u>Page blanche</u> (Lundi 8 mars 2021)	44
<u>Le chemin Walter Benjamin</u> (Lundi 15 mars 2021)	48
<u>L'inconnu de la poste</u> (Mardi 23 mars 2021)	52
<u>Réflexions sur la 3e guerre mondiale</u> (Lundi 29 mars 2021)	56
<u>Des arbres à abattre</u> (Lundi 5 avril 2021)	61
<u>Par les rues et par les ondes</u> (Lundi 12 avril 2021)	66
<u>Figures du pouvoir</u> (Lundi 19 avril 2021)	71
<u>Féministes à la dérive</u> (Lundi 26 avril 2021)	76
<u>La roue tourne</u> (Lundi 3 mai 2021)	81
<u>Les dents de Flaubert</u> (Lundi 10 mai 2021)	85
<u>Chemins de fer</u> (Lundi 17 mai 2021)	89
<u>Présupposés</u> (Lundi 7 juin 2021)	93
<u>Hommage à Jean Girard</u> (Lundi 14 juin 2021)	97
<u>La Mémoire des croquants</u> (Lundi 21 juin 2021)	102
<u>En désespoir de cause</u> (Dimanche 27-Lundi 28 juin 2021)	106
<u>Les oies du Capitole</u> (Samedi 10 juillet 2021)	109

*Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours XI

<a href="#"><u>Anti-Pass</u></a> (Lundi 26 juillet 2021)	111
<a href="#"><u>Libertés</u></a> (Lundi 2 août 2021)	115
<a href="#"><u>Droit au logement</u></a> (Lundi 9 août 2021)	118
<a href="#"><u>Panne de courriel</u></a> (Lundi 16 août 2021)	122
<a href="#"><u>Religieuses</u></a> (Lundi 30 août 2021)	124
<a href="#"><u>L'Engrenage</u></a> (Lundi 6 septembre 2021)	128
<a href="#"><u>L'Écologie devient rentable</u></a> (Lundi 13 septembre 2021)	132
<a href="#"><u>Pachinko</u></a> (Lundi 20 septembre 2021)	136
<a href="#"><u>Parisian Blues</u></a> (Lundi 27 septembre 2021)	141
<a href="#"><u>Lady Sapiens</u></a> (Lundi 4 octobre 2021)	145
<a href="#"><u>Le Visiteur</u></a> (Lundi 11 octobre 2021)	151
<a href="#"><u>Trois thèmes de campagne</u></a> (Lundi 18 octobre 2021)	155
<a href="#"><u>Controverses</u></a> (Lundi 25 octobre 2021)	162
<a href="#"><u>Un Faussaire</u></a> (Lundi 1er novembre 2021)	167
<a href="#"><u>Fanfaronnade et intoxication</u></a> (Lundi 15 novembre 2021)	174
<a href="#"><u>Ordre moral</u></a> (Lundi 22 novembre 2021)	177
<a href="#"><u>Un Roman de trop</u></a> (Lundi 29 novembre 2021)	181
<a href="#"><u>Police</u></a> (Lundi 6 décembre 2021)	184
<a href="#"><u>Enfin le Cinéma</u></a> (Lundi 13 décembre 2021)	188
<a href="#"><u>Un Problème mal posé</u></a> (Mercredi 23 décembre 2021)	193



**FIN**